

Les conditions de vie et de santé des étudiants rennais

BAROMÈTRE 2017



Remerciements,

Cette étude n'aurait pas été possible sans la participation des 7 974 étudiants des deux universités rennaises qui ont pris le temps de répondre au questionnaire qui leur a été envoyé. Nous tenons à les remercier pour leur contribution qui éclaire les modes de vie des étudiants à Rennes. Nous espérons qu'à l'avenir ces étudiants et d'autres encore contribueront à ces études si importantes pour les politiques publiques.

Nous remercions aussi plus personnellement les étudiants qui ont accepté d'être sollicités pour un entretien afin de décrire leur parcours d'études, leurs projets, mais aussi leurs conditions de vie et les difficultés qu'ils ont rencontrées. Leurs récits sont autant de portraits qui illustrent la diversité des manières d'être étudiant.

La disponibilité des personnels du CROUS, du SIMPPS, de l'association Apsytude et de l'association Solid'Alim' de l'INSA nous a aussi permis de compléter ce travail d'enquête par des données différentes et relatives à l'aide sociale, souvent individuelle, que les étudiants peuvent solliciter. Merci aux personnes rencontrées de nous avoir consacré du temps.

Nous remercions également Solen Ferré, Nolwenn Le Boulch et Élodie Coquart, respectivement coordinatrice référente action santé à la ville de Rennes et chargées de mission jeunesse à Rennes Métropole. Elles ont été des interlocutrices réactives et attentives tout au long de cette étude. La simplicité de nos échanges a contribué à faciliter ce travail. Merci également à Ronan Viel et à ses collègues de l'AUDIAR pour leurs relectures et le travail de mise en forme de la synthèse et du rapport final.

Notre dernier remerciement s'adresse aux membres du comité technique et du comité de pilotage qui nous ont fait confiance et avec lesquels nous avons eu des échanges constructifs aux différentes étapes de cette étude.

Auteurs :

Nathalie Beaupère

Chargée d'études, Centre associé au Céreq de Rennes

Xavier Collet

Responsable de l'Observatoire du Suivi et de l'Insertion Professionnelle des Étudiants (OSIPE)

Université de Rennes 1

Sylvie Dagonne

Responsable de l'Observatoire des Parcours Etudiants et de l'Insertion Professionnelle (OPEIP)

Université Rennes 2

Centre Associé Régional
de Rennes Céreq



Centre de Recherche en Économie et Management
CNRS - Université de Rennes 1

UNIVERSITÉ DE
RENNES 1

UNIVERSITÉ
RENNES 2

Table des matières

Introduction.....	6
Chapitre I. Portrait des étudiants répondants	11
1 Profil des répondants.....	11
1.1 Une population majoritairement féminine... ..	11
1.2 ... où le niveau Bac + 1 est le plus représenté	12
1.3 Une origine sociale qui varie en fonction des domaines de formations.....	12
1.4 Trois Campus : Villejean, Centre et Beaulieu	13
2 Choix d'études et projets.....	14
2.1 L'intérêt de la formation, principale motivation d'étudier à Rennes	14
2.2 La poursuite d'études à Rennes souhaitée par une majorité d'étudiants... ..	17
3 Des étudiants majoritairement satisfaits de leur vie étudiante	19
3.1 Une satisfaction plus marquée dans les filières sélectives	19
3.2 Des campus appréciés, mais des améliorations suggérées.....	20
4 Une question ouverte pour recueillir l'expression des étudiants	23
Ce qu'il faut retenir : Rennes une ville d'études agréable pour une majorité d'étudiants	25
Références bibliographiques.....	26
CHAPITRE II. Conditions de vie et d'études.....	27
1 Le logement des étudiants.....	27
1.1 Le logement, lieu de sociabilité et de première autonomie résidentielle	28
1.2 Localisation du logement étudiant.....	29
1.3 Plus de neuf étudiants sur dix sont satisfaits de leur logement.....	31
1.4 ... toutefois, un étudiant sur dix rencontre des difficultés liées au logement	33
1.5 Focus sur la vie en résidence universitaire du CROUS	37
1.6 L'indépendance résidentielle : une transition vers l'âge adulte	39
1.7 L'autonomie et les relations des étudiants avec leur famille ?.....	43
Ce qu'il faut retenir : une autonomisation progressive où la famille reste un point d'ancrage fort.....	46
2 Moyens de transport et temps de déplacement.....	47
2.1 Les principaux modes de déplacement	47
2.2 Des étudiants globalement satisfaits de leur mode de transport.....	50

2.3	Les modes de déplacement diffèrent selon le lieu d'études et de résidence	51
2.4	Un temps de déplacement vers le lieu d'études relativement court	53
2.5	Un retour chez les parents contraint par un temps de trajet long	57
	Ce qu'il faut retenir : une diversité de modes de transport pour des durées et dépenses très variables	58
3	Temps libre, loisirs et pratiques culturelles des étudiants	59
3.1	Une grande majorité des étudiants sort régulièrement	59
3.2	Des sorties et loisirs différents selon les étudiants	61
3.3	Le temps libre : activités sportives et implication dans la vie citoyenne	63
	Ce qu'il faut retenir : des loisirs et sorties calqués sur la sociabilité étudiante.....	66
	Références bibliographiques.....	67
	CHAPITRE III. Le « budget » des étudiants, des situations contrastées.....	68
1	Un déséquilibre entre ressources et dépenses en partie comblé par l'aide des parents et les aides sociales	69
1.1	Les bourses, une nécessité pour la poursuite d'études	69
1.2	Des aides sociales parfois partagées avec la famille	74
1.3	Des arbitrages financiers pour des dépenses courantes.....	78
2	Les emplois salariés des étudiants, diversité et inégalités	82
2.1	Des activités rémunérées aux finalités diverses et parfois liées aux études	85
2.2	Des activités rémunérées variées.....	87
2.3	Une diversité de situations : portraits d'étudiants ayant une activité salariée	91
	Ce qu'il faut retenir : des études sous conditions de ressources	97
	Références bibliographiques.....	98
	CHAPITRE IV. L'alimentation, une variable d'ajustement des « budgets » DES ÉTUDIANTS... 99	
1	L'alimentation des étudiants rennais	99
1.1	L'autoévaluation de l'alimentation	99
1.2	La fréquence hebdomadaire des repas	102
1.3	Les étudiants rennais mangent-ils à leur faim ?.....	104
1.4	Les facteurs contribuant à une alimentation insuffisante chez certains étudiants	108
1.5	Les étudiants qui ne mangent pas à leur faim de manière répétée par manque de temps ou manque de moyens financiers ?	110
1.6	L'alimentation, une variable d'ajustement des « budgets ».....	114
2	La restauration universitaire.....	116

2.1	Fréquentation des restaurants universitaires ou cafét' du CROUS	116
2.2	Opinion sur les restaurants universitaires	118
	Ce qu'il faut retenir : un équilibre alimentaire parfois fragile	123
	Références bibliographiques.....	124
	CHAPITRE V. La santé des étudiants rennais	125
1	Auto-évaluation de l'état de santé : des étudiants en bonne santé physique mais préoccupés voire angoissés	125
1.1	Une bonne santé physique... ..	125
1.2	... conditionnée par les ressources financières et les rythmes de vie.....	127
1.3	Une bonne santé psychologique, affectée par le stress et les conditions de vie ...	128
1.4	Des signes de fragilité psychologique qui retentissent sur les études.....	131
1.5	L'isolement	135
2	Accès aux soins : entre protection et renoncements	137
2.1	La protection des étudiants rennais en matière de santé	137
2.2	Le SIMPPS, un service apprécié mais pas assez connu	139
2.3	Le renoncement aux soins médicaux, conséquence des inégalités.....	141
3	La consommation de produits psychoactifs, pratiques modérées et conduites à risques	145
3.1	Une consommation quotidienne de tabac en légère baisse parmi les étudiants... 145	
3.2	La consommation de boissons alcoolisées, une pratique courante mais en baisse147	
3.3	Consommation de cannabis et autres drogues, également en baisse.....	149
3.4	La polyconsommation régulière, une conduite à risques	150
3.5	Santé perçue et comportements à risques	151
	Ce qu'il faut retenir : une santé qui révèle des inégalités	153
	Références bibliographiques.....	155
	CHAPITRE VI. DES SITUATIONS DE VULNERABILITES	156
1	Analyse et mesure des vulnérabilités étudiantes : les étudiants rennais en 2017	156
1.1	Présentation de l'indice de vulnérabilité étudiante.....	157
1.2	Résultat du score de vulnérabilité.....	158
1.3	Les déterminants de la vulnérabilité étudiante	159
2	Les vulnérabilités étudiantes, un déterminant de la réussite universitaire ?	163
	Ce qu'il faut retenir : des contextes de vulnérabilités qui nuisent à la réussite.....	167

Références bibliographiques.....	168
Synthèse conclusive : Des étudiants qui se déclarent satisfaits de leur vie étudiante mais soulignent leurs fragilités	169
ANNEXES.....	176

INTRODUCTION

En France, le taux de poursuite d'études post baccalauréat des jeunes bacheliers atteint 75% en 2014 : 99% pour les bacheliers généraux, 79% pour les bacheliers technologiques et 34% pour les bacheliers professionnels (source : État de l'école 2016) et l'on recense plus de deux millions d'étudiants en 2016 (source : RERS 2016). La démocratisation de l'accès aux diplômes supérieurs au cours de la deuxième partie du XXème siècle a contribué à la diversité des formations et des profils d'étudiants et réciproquement. Depuis les années 60, de nombreux travaux et études ont été consacrés aux étudiants. Les universités, qui accueillent plus de la moitié des bacheliers en poursuite d'études, se sont dotées d'observatoires dont les missions visent à décrire et analyser les conditions de vie des étudiants mais aussi les parcours de formation et l'insertion professionnelle des sortants. Les collectivités territoriales, parce qu'elles accueillent les étudiants dans leur(s) ville(s) et parce qu'elles sont de plus en plus investies dans les politiques locales d'enseignement supérieur sont elles aussi intéressées par les travaux relatifs aux étudiants.

Ainsi, cette étude s'inscrit dans le cadre du Schéma de développement universitaire et du Contrat Local de Santé. En 2014, une première étude a été réalisée et a permis d'alimenter les travaux de l'Observatoire Métropolitain de l'Enseignement Supérieur, de la Recherche et de la Vie Étudiante (OMESREVE), piloté par l'AUDIAR. Rennes Métropole, la Ville de Rennes, l'université de Rennes 1, l'université Rennes 2 et l'AUDIAR ont donc décidé de réactualiser l'étude sur l'année 2017 et de l'élargir en intégrant des questions portant sur le temps de transport entre résidence et lieu d'étude, sur la santé psychologique des étudiants ainsi que sur l'alimentation. Le partenariat entre collectivités et universités répond aux recommandations de la Conférence des Présidents d'Université (CPU) qui à l'issue du colloque « Campus en mouvement » a présenté dix propositions visant à accentuer les liens entre les universités et leur territoire. L'une d'entre elles préconise ainsi de : « *Développer des observatoires de la vie de campus en lien avec les agences d'urbanismes pour ajuster la politique des universités et des collectivités en fonction des besoins de la communauté universitaire* ». ¹

Les éléments de l'enquête vont également contribuer à la démarche lancée conjointement par Résosup et l'Observatoire de la Vie Étudiante (OVE) qui vise à construire un indicateur synthétique de vulnérabilité étudiante. L'ARS Bretagne et le CROUS sont également financeurs de cette étude. De plus, le SIMPPS siège au comité de pilotage afin d'apporter son expertise de terrain aux échanges. Avant de préciser les éléments de méthodologie de ce travail, il importe de souligner que les étudiants ont apprécié et pour certains remercié la démarche d'enquête. Le taux de retour global de 23% atteste de l'implication et de l'intérêt qu'ils ont porté à l'exercice qui leur était proposé. Reconduire ce type d'enquête a donc d'autant plus de sens qu'il est apprécié et en aura d'autant plus si les étudiants sont associés aux changements et évolutions suggérés.

¹ <http://www.cpu.fr/wp-content/uploads/2016/05/160527-Propositions-002.pdf>

- L'enquête par questionnaire : la population enquêtée

La métropole de Rennes accueille près de 66 000 étudiants (Source AUDIAR) dont plus de 43 000 sont inscrits à l'université. Le champ de l'enquête regroupe une grande partie des étudiants des deux universités Rennaises (hors Saint-Malo, Saint-Brieuc et Lannion). Ainsi, 34 649 étudiants des six domaines de formation de niveau L1 à M2 ont été enquêtés : Arts, lettres, langues et communication (ALLC)² ; Sciences humaines et sociales (SHS) ; Santé ; Droit, économie, gestion (DEG) ; Sciences et technologies (S&T) et Sciences et techniques des activités physiques et sportives (STAPS). Ont été inclus les étudiants de PACES à DFASM3 pour la médecine, de PACES à DFSAO2 pour l'odontologie, de PACES à DFSAP2 pour la pharmacie, les étudiants de DUT et de licence professionnelle. Les doctorants, les étudiants en reprise d'études ou encore les inscrits en télé-enseignement, constituant des populations spécifiques, ils n'ont pas été enquêtés. Ce choix méthodologique permet d'exclure de la population des personnes dont les conditions de vie pourraient être plus proches de celles d'actifs que d'étudiants.

Le 1^{er} mars 2017, les 34 649 étudiants concernés ont reçu sur leurs adresses électroniques (étudiantes et/ou personnelles) un lien leur permettant de répondre au questionnaire en ligne. À la mi-avril 2017, après plusieurs relances, 7 974 étudiants avaient répondu soit un taux de réponse de 23%. Des disparités assez importantes ont été retrouvées entre l'échantillon et la population globale enquêtée (données administratives : APOGEE). Afin d'améliorer la représentativité de l'échantillon, nous avons effectué un redressement³ sur deux variables : le sexe et le domaine de formation.

- La population ciblée pour les entretiens

Alors que l'enquête par questionnaire s'adresse à l'ensemble des inscrits en Licence et Master des deux universités, les entretiens ne visent ni l'exhaustivité ni la représentativité de la population interrogée. Il est en effet difficile de construire un échantillon représentatif à partir de tels effectifs et d'une telle diversité de profils. C'est donc la problématique de l'étude et la littérature sur les étudiants qui ont déterminé le choix du principal critère retenu pour définir la population à rencontrer. Ont été interrogés par entretien des étudiants qui ont répondu à l'enquête par questionnaire et ont accepté d'être contacté pour un entretien.

Les entretiens visent à éclairer des dimensions présentes dans le questionnaire, mais ne concernent pas à un échantillon représentatif des étudiants des universités rennaises, ni représentatif des étudiants répondants. Cependant, pour pallier ces limites nous avons réalisé des entretiens avec des personnels de structures accueillant des étudiants, et plus particulièrement des étudiants en difficultés (sociales, psychologiques, économiques et financières ou de santé). Ainsi nous avons rencontré six assistant(e)s de service social et

² Dans la suite du rapport ce sont les sigles et acronymes qui seront utilisés.

³ Le redressement d'échantillon est une technique qui consiste à modifier l'échantillon des répondants lors d'une enquête pour s'assurer de sa représentativité. Le redressement est nécessaire lorsqu'un biais, dû éventuellement à la méthode d'administration, a provoqué la sur-représentation ou la sous-représentation de certaines catégories de répondants au sein de l'échantillon final.

psychologues du SIMPPS et du CROUS, une représentante de l'épicerie solidaire de l'INSA (Solid'Alim) et les représentants de l'association Apsyttude⁴.

Pour ce qui concerne la littérature sur les étudiants, les données et analyses issues de la dernière enquête conditions de vie de l'observatoire nationale de la vie étudiante (Giret et *al.* 2016) montrent que c'est dans la tranche d'âge 21 et 23 ans, et donc théoriquement l'année de L3, que s'observe une augmentation des difficultés financières des étudiants, avec des arbitrages qui peuvent contrarier le déroulement et la réussite des études. Ainsi, dans un tableau relatif aux indicateurs de mesure de la vulnérabilité socio-économique, Ph. Cordazzo met en évidence le décrochage qui s'opère entre 21 et 23 ans. C'est en effet à partir de cette tranche d'âge que les difficultés financières tendent à s'accroître pour les étudiants ; que les premières décohabitations s'observent (« âge médian du départ chez les parents de 23 ans » Van de Velde, 2013).

Outre cet élément de contexte relatif aux conditions financières de vie, les étudiants de L3 sont inscrits dans un cursus depuis près de trois ans au moins, ce qui leur confère un statut d'étudiant « expérimenté » que n'ont pas encore complètement les étudiants inscrits en L1. L'année de L3 marque également la fin d'un cycle à l'issue duquel les étudiants sont amenés à s'orienter soit vers le marché du travail, soit vers une poursuite d'études et ce d'autant plus qu'à la rentrée 2017 la sélection se fait à l'entrée en première année de master et non plus à l'entrée en deuxième année.

L'année de L3 présente donc des spécificités qui s'accordent aux enjeux de l'étude, à savoir réaliser un état des lieux des conditions de vie et d'études des étudiants des deux universités rennaises et appréhender les arbitrages entre études et emploi. Ce travail a donc aussi pour matériau les données qualitatives issues des entretiens et des réponses à la question ouverte du questionnaire. Le rapport exploite des extraits d'entretiens ou de commentaires formulés par les étudiants.

Pour des raisons évidentes de respect de l'anonymat, les personnes ne sont pas nommées mais sont succinctement présentées à travers quatre variables indiquées entre parenthèses : genre, âge, année d'études et domaine de formation (e.g. étudiante, 22 ans, M1, DEG). Les commentaires rédigés dans l'espace ouvert du questionnaire, sont cités tels qu'ils ont été rédigés par les étudiants, orthographe et syntaxe incluses. Quand il s'agit d'un extrait d'entretien un prénom fictif est associé. Vingt-cinq étudiants inscrits en L3 ont été rencontrés, quinze femmes et dix hommes âgés de 20 à 26 ans, inscrits en Sciences et techniques des activités physiques et sportives (1 STAPS), en Sciences et Techniques (6 S&T), en Arts, lettres

⁴ « Apsyttude est une association à **but non lucratif** créée en 2010 par deux psychologues et amies, Laurentine Véron et Fanny Sauvade. Ayant été étudiantes ensemble, elles ont observé un **décalage** entre l'image du jeune adulte savourant les plus belles années de sa vie et la réalité du milieu post-bac. De ce constat est née l'idée d'une **organisation de psychologues** dont le défi est de **favoriser le bien-être des étudiants** afin qu'ils puissent s'épanouir au niveau personnel et dans leurs études. » Lien <http://www.apsyttude.com/fr/>

langues communication (4 ALLC), en Sciences humaines et sociales (5 SHS), en Droit, économie, gestion (6 DEG), en santé (3)⁵.

- Des thématiques qui décrivent l'expérience étudiante

L'objectif des entretiens est de recueillir des données complémentaires et plus détaillées que celles recueillies par questionnaire. Sous la forme d'un entretien semi-directif les personnes sont invitées à décrire leur vie d'étudiant. Quatre thématiques structurent le guide d'entretien :

- le parcours scolaire
- les conditions d'études
- les conditions de vie
- les projets envisagés

La première thématique qui concerne le **parcours scolaire** vise à mieux comprendre les choix d'orientation et les projets de diplôme voire les projets professionnels des étudiants répondants. Les projets peuvent avoir un effet sur le mode de vie et la manière dont les étudiants s'investissent ou pas dans leurs études, dans la ville, etc. En référence à Lahire (1997), il importe de souligner qu'il y a en effet bien des « manières d'étudier » et donc d'être étudiant. Les choix d'orientation passés et les aspirations des étudiants peuvent éclairer leurs arbitrages. Ainsi, le fait d'avoir obtenu une mention au baccalauréat, d'être inscrit dans la filière de son choix, comme le fait d'envisager ou non une poursuite d'études longue conditionnent le rapport aux études et plus globalement la vie d'étudiant.

Une deuxième thématique concerne les **conditions d'études** dont on sait qu'elles ont un impact sur la réussite au diplôme et finalement sur l'insertion professionnelle. De nombreux travaux rappellent les effets de la socialisation étudiante, du soutien matériel des parents, de l'allocation de bourses, des conditions de logement, du travail salarié en cours d'études, etc. sur les parcours (Landrier et al., 2016 ; Laïb, 2014 ; Beaupère et al., 2007). À l'occasion des entretiens, la description d'un emploi du temps hebdomadaire type permet de recueillir des informations sur les lieux fréquentés, la sociabilité, les modalités de travail étudiant, le travail salarié, etc. qui sont autant de données permettant de comprendre la vie des étudiants. Le rapport au temps des étudiants distingue notamment les jeunes entre eux. Ce rapport au temps peut être appréhendé de différentes manières, qu'il s'agisse du temps nécessaire à l'obtention du diplôme, du temps consacré aux cours, du temps des loisirs et activités associatives, du temps de travail salarié, etc. Être arrivé à l'heure ou avec une ou plusieurs années de retard à l'université, vouloir obtenir un diplôme pour passer des concours, ou encore être inscrit dans des activités extra universitaires, ont des effets sur la manière dont les étudiants vont s'investir dans leurs études.

⁵ Ils sont succinctement présentés en annexe.

Une troisième thématique concerne **les conditions de vie** et vise à appréhender le contexte dans lequel les étudiants réalisent leurs études. Les questions du logement, des modalités de déplacement, mais également des relations avec la famille, leur réseau de sociabilité, leur rapport à la santé, etc. sont abordés dans cette thématique transversale. Les enquêtes de l’OVE et bien d’autres travaux de chercheurs montrent le lien entre les conditions de vie des étudiants et la réussite au diplôme (Gruel, 2002 ; Laïb, 2014 ; Landrier et al., 2016 ; Giret et al., 2016).

Une dernière question consacrée au(x) projet(s) de court et moyen terme (d’études, personnel ou professionnel) clôture l’entretien et met en perspective les trois thématiques précédentes.

*
* *

Le présent rapport expose les principaux résultats de l’étude de terrain réalisée au cours du premier semestre 2017. Il est organisé en six chapitres qui donnent à voir le mode de vie des étudiants des deux universités rennaises, en croisant les approches statistiques et par entretiens. Les références bibliographiques sont mentionnées à la fin de chacun des chapitres qui ont trait aux conditions de vie et d’études (chapitre II), au « budget » des étudiants (chapitre III), à l’alimentation (chapitre IV), à la santé (chapitre V) et aux vulnérabilités (chapitre VI). Le premier chapitre est consacré à la présentation des étudiants répondants.

CHAPITRE I. PORTRAIT DES ETUDIANTS REpondANTS

1 Profil des répondants

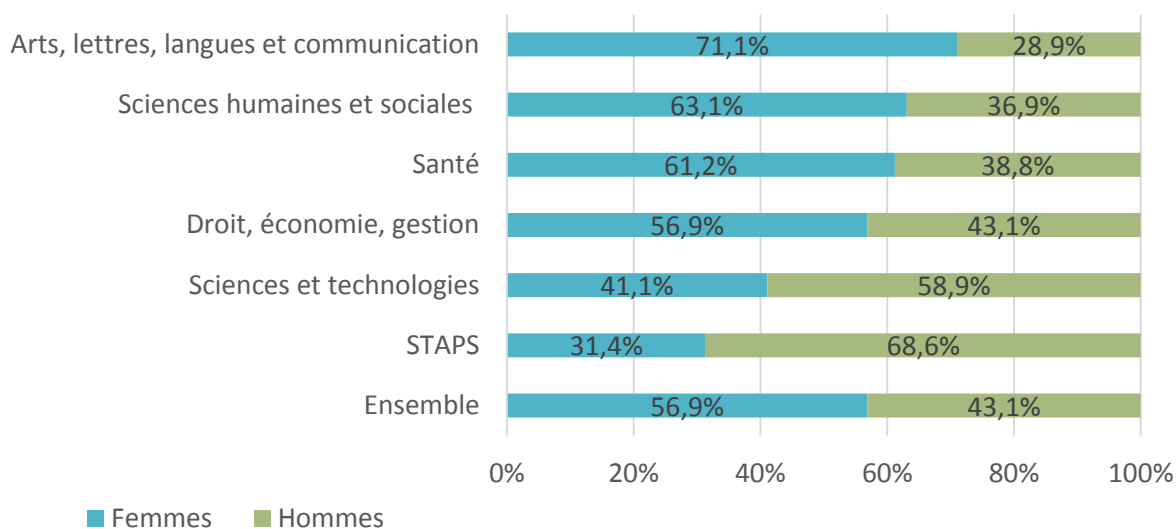
1.1 Une population majoritairement féminine...

La population étudiante des deux universités rennaises est majoritairement féminine : les femmes représentent 56,9% des effectifs étudiants, alors que les hommes représentent 43,1% de ces effectifs (graphique 1). Notons que ce résultat est très proche de celui observé au niveau national⁶. Cependant, la féminisation est très inégale selon les domaines de formation : les femmes sont nettement majoritaires en Arts, lettres, langues et communication (71,1%), en Sciences humaines et sociales (63,1%), en Santé (61,2%) ainsi qu'en Droit, économie, gestion (56,9%). Elles sont, à l'inverse, largement minoritaires en Sciences et technologies (41,1%) et en Sciences et techniques des activités physiques et sportives (31,4%).

L'offre de formation des deux universités rennaises étant complémentaire, tous les domaines de formations sont représentés. C'est le domaine Droit, économie, gestion qui compte le plus grand nombre d'étudiants (22,7%) juste devant le domaine Arts, lettres, langues et communication (22,1%), Sciences et technologies (20,6%) et Sciences humaines et sociales (10,1%). Un étudiant sur dix est inscrit en Santé (10,1%) et 5,8% sont en STAPS.

Graphique 1

Répartition Femmes/Hommes selon le domaine de formation



Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

Lecture : 56,9% des étudiants inscrits au sein des deux universités rennaises, toutes filières confondues, sont des femmes

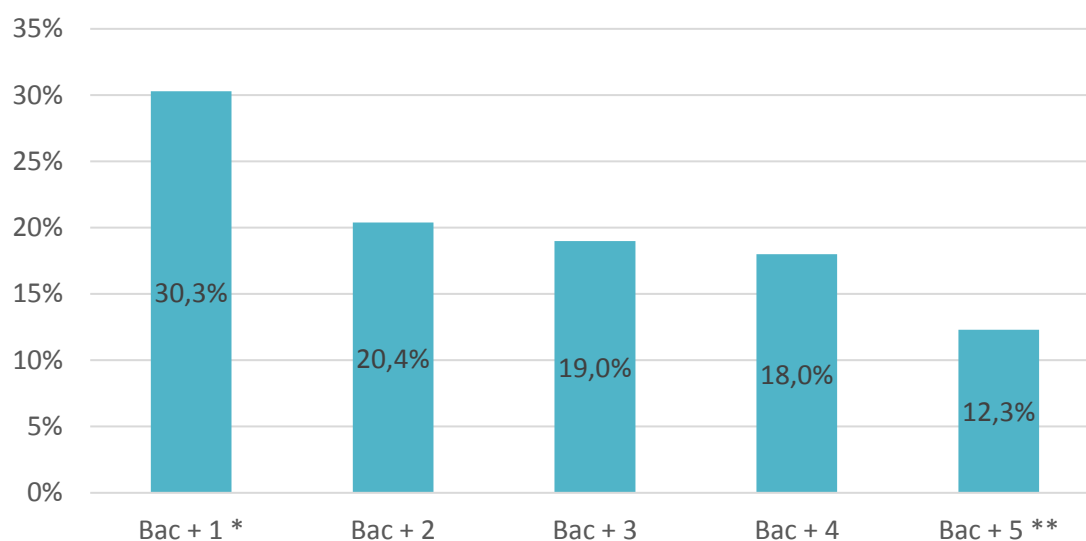
⁶ Dans l'enquête Conditions de Vie 2016 de l'OVE national, 57% des étudiants inscrits à l'université sont des femmes. OVE Infos n° 34. Février 2017

1.2 ... où le niveau Bac + 1 est le plus représenté

Le niveau Bac + 1 est le plus représenté, concentrant 30,3% des effectifs. On observe une baisse assez importante du nombre d'étudiants entre la 1^{ère} et la 2^e année (- 10 points), qui s'explique notamment par de nombreuses réorientations après la première année à l'Université (cf. étude de l'OSIPE, « suivi des bacheliers 2012 entrés à l'université de Rennes 1 en 2012/2013 »⁷ et l'étude de l'OPEIP sur « cohorte 2014 - enquête sur les étudiants sortants après un an »⁸).

Graphique 2

Répartition des étudiants selon le niveau d'études



Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

Lecture : Sur l'ensemble des deux universités rennaises, 30,3% des étudiants sont inscrits au niveau Bac + 1

* inclus les étudiants inscrits en capacité en droit

** inclus les étudiants inscrits en 3^e année du Diplôme de formation approfondie en sciences médicales

1.3 Une origine sociale qui varie en fonction des domaines de formations

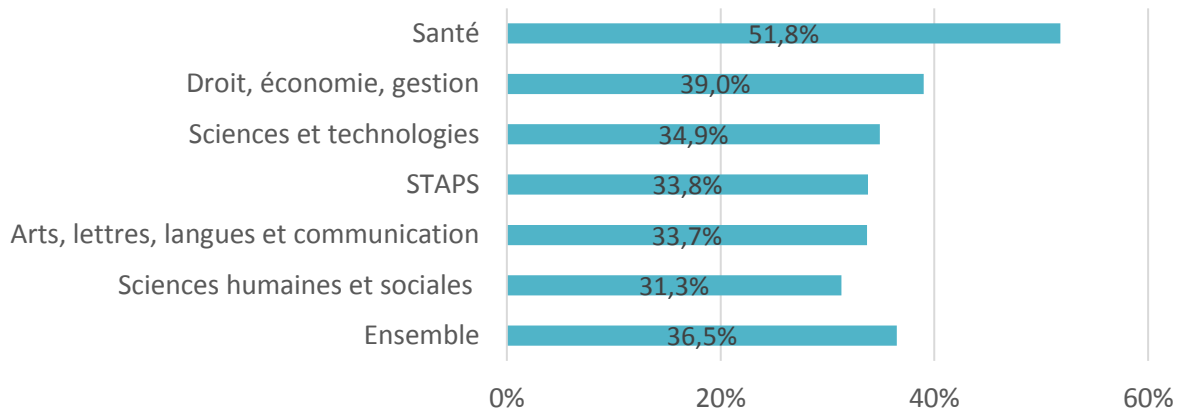
Plus d'un tiers des étudiants (36,5%) sont issus des classes supérieures (graphique 3). Ce phénomène est particulièrement observable en Santé où plus de la moitié des répondants sont issus des catégories sociales les plus favorisées. À l'inverse, les étudiants issus des classes populaires sont les plus nombreux en Sciences humaines et sociales et en Arts, lettres, langues et communication (respectivement 45% et 40,3% contre 36,8% en moyenne sur l'ensemble des deux universités).

⁷ L'étude est accessible sur le site du SOIE de l'université de Rennes 1 : <https://soie.univ-rennes1.fr/analyse-des-parcours-detudes-des-neo-bacheliers>

⁸ L'étude est accessible sur les pages du SUIO-IP de l'université Rennes2 : <https://www.univ-rennes2.fr/suio-ip/cohorte-2014-enquete-sur-etudiants-sortants-apres-an>

Graphique 3

Part des étudiants issus des classes supérieures* selon le domaine de formation



Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

Lecture : 36,5% des étudiants inscrits au sein des deux universités rennaises, toutes filières confondues, sont issus des classes supérieures

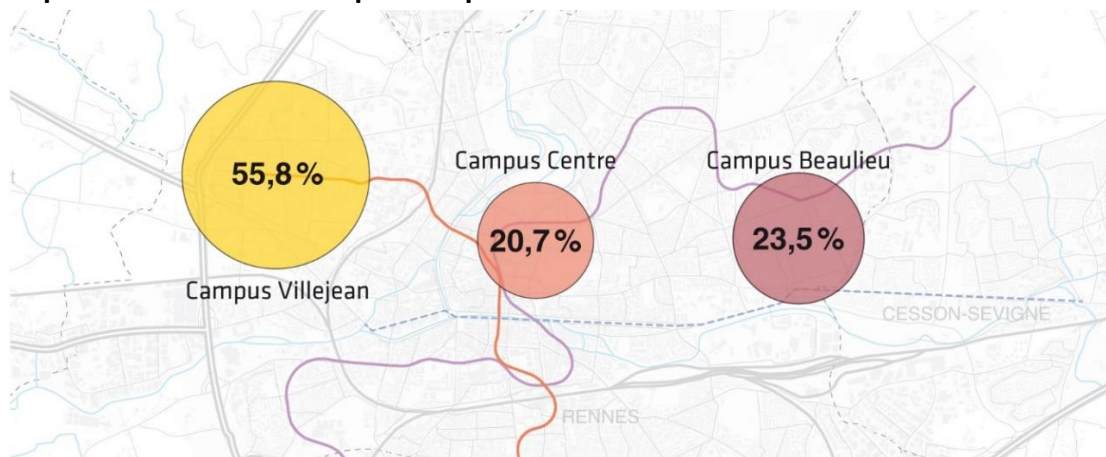
* Classes supérieures : les deux parents sont cadres (ou cat. A de la fonction publique ou professions intellectuelles supérieures) ou l'un des deux est cadre et l'autre est technicien (ou cat. B de la fonction publique ou professions intermédiaires)

1.4 Trois Campus : Villejean, Centre et Beaulieu

Le Campus de Villejean est celui qui regroupe le plus d'étudiants ayant répondu (55,8% soit 4450 répondants). Il accueille principalement les domaines de formation Arts, lettres, langues et communication, Sciences humaines et sociales, Santé et STAPS. Près d'un quart des étudiants (23,5% soit 1873 répondants) fréquentent le Campus de Beaulieu regroupant le domaine Sciences et technologies (y compris l'IUT et les écoles d'ingénieurs). Enfin, un peu plus de deux étudiants sur dix (20,7% soit 1651 répondants) sont sur le campus Centre (Droit, économie, gestion).

Graphique 4

Répartition des étudiants par Campus



Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

Lecture : 55,8% des répondants fréquentent le Campus de Villejean

2 Choix d'études et projets

Selon É. Verley « *Les profils d'accès à l'enseignement supérieur s'articulent à des stratégies d'accès et de réussite distincts. Concernant tout d'abord les motifs ayant conduit à telle ou telle orientation post-baccalauréat, on recense une variété de raisons mobilisées, sans qu'une distinction nette puisse être établie selon le type de formation. De façon générale, les choix d'orientation initiaux, avant d'être utilitaires, s'ancrent dans un intérêt disciplinaire, quel que soit le destin universitaire ultérieur des étudiants. Projets professionnels ou débouchés offerts par la formation sont des motivations moins souvent énoncées (de 53 à 72% selon le parcours suivi) que l'intérêt pour la discipline (de 63 à 75%) dans le choix des études initiales* ». (Verley, 2011, p 131).

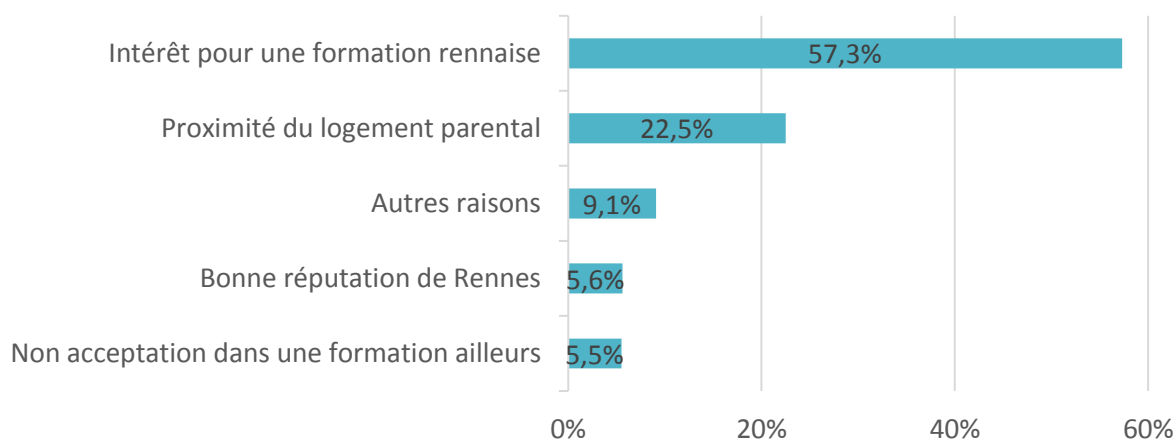
Ce sont tout d'abord les raisons du choix d'études à Rennes qui seront décrites dans cette section, avant les projets d'études, abordés ensuite.

2.1 L'intérêt de la formation, principale motivation d'étudier à Rennes

Plus de la moitié des étudiants (57,3%) déclarent effectuer leurs études à Rennes par intérêt pour la formation (graphique 1).

Graphique 1

Les raisons du choix d'études à Rennes (raison 1)



Champ : Ensemble des répondants (n= 7974)

Lecture : 57,3% des étudiants rennais déclarent en 1^{ère} raison, avoir effectué des études supérieures à Rennes par intérêt pour la formation rennais

C'est le cas pour 58,2% des hommes et 56,6% des femmes (tableau 1). Ce taux est en progression par rapport à la précédente étude de 2014 (54%) et s'accroît significativement en fonction de l'âge, passant de 54,8% pour les moins de 21 ans à 60,5% pour les plus âgés (23 ans et plus). Ce sont davantage les étudiants de Master (63,4% des étudiants de bac+4 et 67,1% de ceux de bac+5) qui déclarent étudier à Rennes pour l'intérêt qu'ils portent à leur

formation, ainsi que les décohabitants ou semi-décohabitants⁹ (avec respectivement 60,8% et 60,3%). Les cohabitants sont plus nuancés et expliquent être restés étudier à Rennes pour la « proximité du logement parental » (43,9%) ou « par intérêt pour la formation » (45,4%).

Tableau 1

Les raisons du choix d'études à Rennes (raison 1) en fonction des caractéristiques sociodémographiques

Variable	Modalités	Intérêt pour la formation	Proximité du logement parental	Bonne réputation de Rennes	Non acceptation dans une formation ailleurs	Autres raisons
Sexe	Femmes	56,6%	23,8%	5,5%	5,2%	8,9%
	Hommes	58,2%	20,9%	5,7%	5,8%	9,5%
Age	Moins de 21 ans	54,8%	25,9%	5,7%	6,4%	7,2%
	21 - 22 ans	56,8%	23,9%	5,4%	5,2%	8,7%
	23 ans et plus	60,5%	17,5%	5,5%	4,7%	11,8%
Mode d'habitation	Cohabitants	45,4%	43,9%	2,2%	5,0%	3,5%
	Semi-Décohabitants	60,3%	23,0%	5,3%	5,5%	5,9%
	Décohabitants	60,8%	11,0%	7,4%	5,8%	15,0%
Année de diplôme	Bac+1	53,6%	24,4%	6,2%	7,2%	8,6%
	Bac+2	53,3%	26,4%	5,8%	5,0%	9,5%
	Bac+3	56,0%	24,2%	5,4%	5,3%	9,1%
	Bac+4	63,4%	17,0%	5,3%	4,3%	10,1%
	Bac+5	66,0%	16,9%	4,2%	4,0%	8,9%
Domaine de formation	Arts, lettres, langues, communication	56,4%	20,4%	4,8%	7,7%	10,8%
	Droit, économie, gestion	55,7%	22,8%	8,7%	4,4%	8,4%
	Santé	59,9%	31,3%	3,0%	1,1%	4,7%
	STAPS	65,1%	20,1%	0,9%	4,5%	9,4%
	Sciences et technologies	61,4%	17,6%	5,6%	6,7%	8,7%
	Sciences humaines et sociales	51,9%	26,1%	5,5%	5,6%	10,9%
Ensemble		57,3%	22,5%	5,6%	5,5%	9,1%

Champ : Ensemble des répondants (n= 7974)

Lecture : 54,8% des étudiants rennais âgés de moins de 21 ans déclarent en 1^{ère} raison, avoir effectué des études supérieures à Rennes par intérêt pour la formation.

⁹ Les étudiants décohabitants sont « les étudiants ne vivant plus chez leurs parents et n'y retournant qu'un week-end par mois ou moins ». Les étudiants semi-décohabitants sont « les étudiants ne vivant plus chez leurs parents mais y retournant au moins deux ou trois week-ends par mois ».

Les entretiens éclairent un peu plus les motivations des étudiants à venir étudier à Rennes. Virginie, 22 ans, étudiante en L3 dans le domaine Droit, économie, gestion est originaire des Pays de la Loire, elle a choisi de faire ses études à Rennes pour « *quitter un peu les parents* ». D'autres se sont inscrits dans une université rennaise par attrait ou curiosité pour la ville et son offre de formation comme l'explique Vanessa en L3 de Droit, économie, gestion : « *Je ne voulais pas aller à Nantes, alors je suis allée à Rennes. Et on m'avait dit du bien de la fac de Rennes.* » Pour d'autres étudiants c'est la filière ou l'option qui a motivé l'inscription à Rennes. C'est notamment le cas pour les étudiants en Licence d'Arts plastiques que seules dix universités proposent.

Pour nombre d'étudiants la proximité avec le logement parental a également motivé le choix de rester à Rennes pour étudier. Le fait de pouvoir vivre chez ses parents est un argument non négligeable dans le choix du lieu d'études, d'autant que l'offre de formation supérieure à Rennes est relativement exhaustive. Mais si le choix de Rennes s'est imposé pour une majorité au niveau Licence, les étudiants rencontrés envisagent pour certains de quitter Rennes pour réaliser un Master dans une autre université.

Dans un contexte de relative incertitude quant à la réussite des premières années à l'université, étudier à Rennes apparaît comme un choix rationnel pour les bacheliers Breilliens et Bretons. La poursuite en Master, ou les réorientations, laissent souvent entrevoir de nouvelles aspirations et l'affirmation d'un projet professionnel pour lequel ils hésitent moins à risquer un départ dans une autre ville. De plus, c'est au cours de leurs études qu'ils définissent et réévaluent leur projet de formation et professionnel ce qui modifie leurs arbitrages et priorités comme l'illustrent les extraits¹⁰ suivants :

« Ma vie étudiant à Rennes était assez agréable mais l'année prochaine je ne reste pas à Rennes car je change de voie et l'école qui m'intéresse n'est pas à Rennes » (étudiante, 19 ans, PACES)

« Réussir ma Licence, être acceptée dans un Master ailleurs » (étudiante, 23 ans, L3, S&T)

« Très agréable pour la vie étudiante, même si après 4 ans j'ai hâte de partir et changer de ville » (étudiant, 23 ans, M1, SHS)

« Partir à Paris pour bénéficier d'un diplôme plus reconnu dans le domaine de la finance, disposant de davantage de partenariats » (étudiant, 21 ans, L3 DEG)

« Je compte quitter la ville car le Master que je souhaiterais poursuivre est enseigné à Paris et autres grandes villes » (étudiant, 21 ans, L3 S&T)

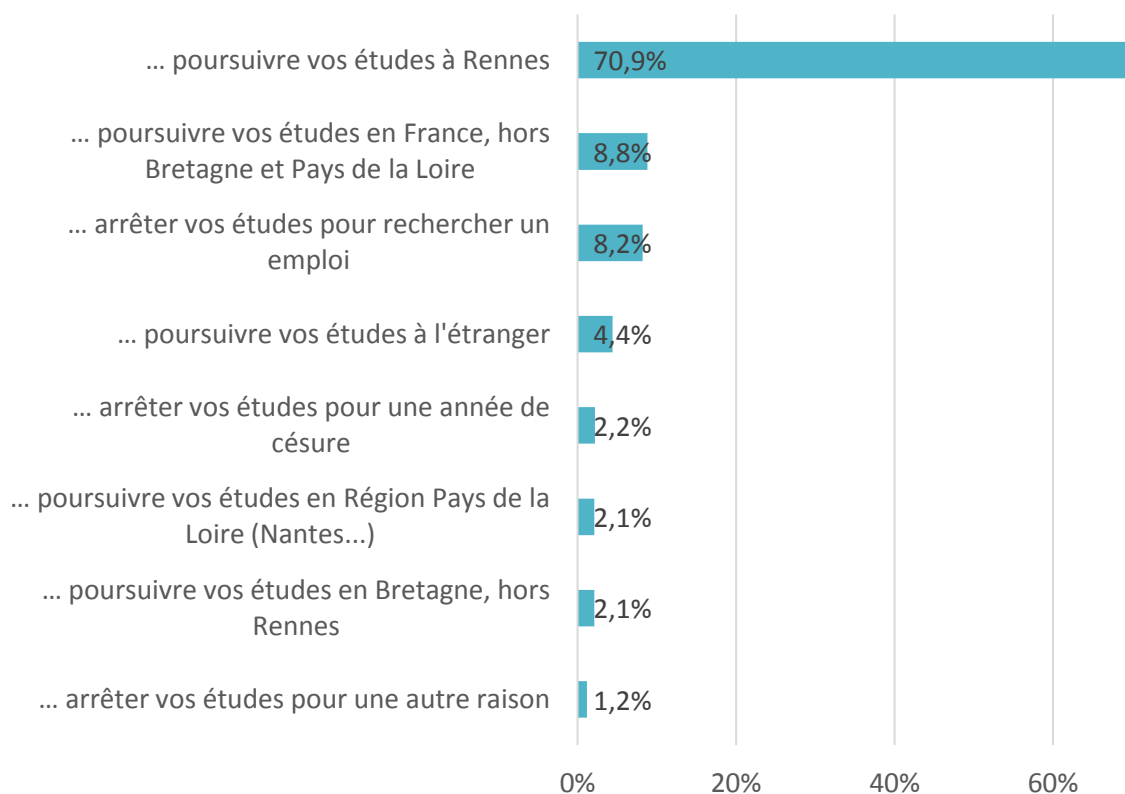
¹⁰ Pour rappel, les commentaires rédigés dans l'espace ouvert du questionnaire, sont cités tels qu'ils ont été rédigés par les étudiants, orthographe et syntaxe incluses

2.2 La poursuite d'études à Rennes souhaitée par une majorité d'étudiants...

Près de neuf étudiants sur dix (88,3%) envisagent de poursuivre leurs études en 2017-2018 et parmi eux 70,9% ont le projet de continuer d'étudier à Rennes (graphique 2).

Graphique 2

La projection des étudiants sur l'année 2017-2018...



Champ : Ensemble des répondants (n= 7974)

Lecture : 70,9% des étudiants rennais envisagent de poursuivre leurs études à Rennes en 2017-2018 (1^{ère} raison).

Ce sont principalement les étudiants les plus jeunes (83,6% des moins de 21 ans), les cohabitants (78,8%), les étudiants de bac+1 (87,8%) et ceux du domaine Santé et de STAPS (tableau 2) qui déclarent souhaiter poursuivre leurs études l'année suivant l'enquête. En revanche, la recherche d'emploi est plus souvent envisagée par les étudiants les plus âgés (23 ans et plus), plus d'un sur cinq (21,5%) se projettent sur le marché du travail à la rentrée 2017.

Tableau 2

La poursuite d'études et la recherche d'emploi en 2017-2018 en fonction des caractéristiques sociodémographiques

Variables	Modalités	Poursuite d'études à Rennes	Cherche un emploi
Age	Moins de 21 ans	83,6%	0,4%
	21 - 22 ans	71,8%	3,5%
	23 ans et plus	55,9%	21,5%
Mode d'habitation	Cohabitants	78,8%	4,4%
	Semi-Décohabitants	74,4%	5,4%
	Décohabitants	63,6%	12,8%
Année de diplôme	Bac+1	87,9%	0,9%
	Bac+2	75,8%	1,9%
	Bac+3	59,7%	6,5%
	Bac+4	77,1%	2,6%
	Bac+5	26,3%	49,6%
Domaine de formation	Arts, lettres, langues, communication	68,2%	7,8%
	Droit, économie, gestion	66,1%	9,5%
	Santé	87,8%	0,6%
	STAPS	75,5%	8,3%
	Sciences et technologies	70,6%	8,4%
	Sciences humaines et sociales	69,8%	10,9%
Ensemble		70,9%	8,2%

Champ : Ensemble des répondants (n= 7974)

Lecture : 83,6% des étudiants rennais âgés de moins de 21 ans envisagent de poursuivre leurs études à Rennes en 2017-2018 (1^{ère} raison).

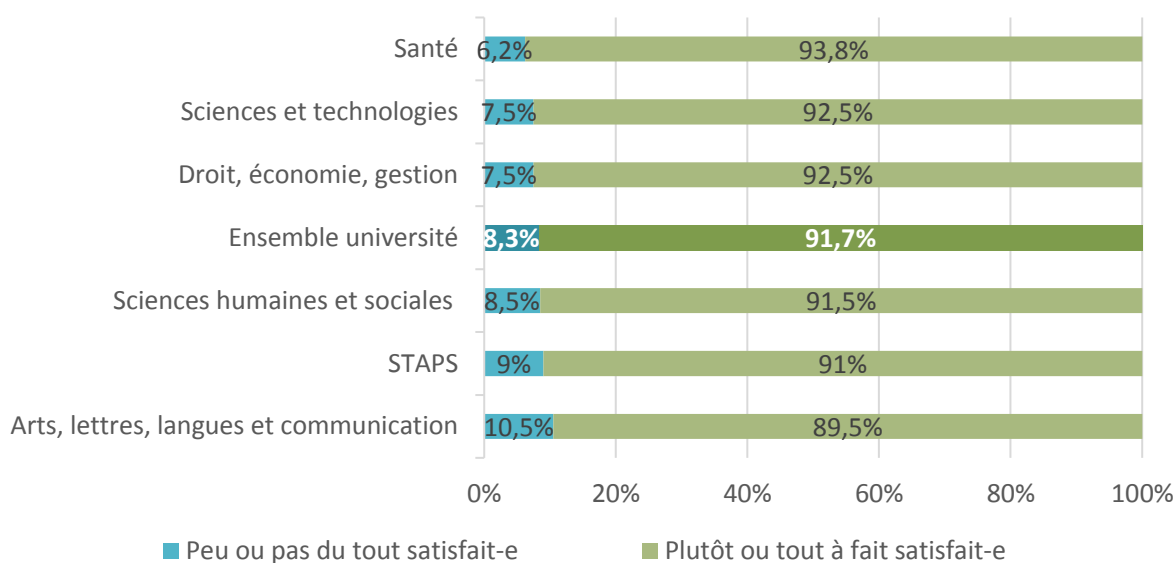
3 Des étudiants majoritairement satisfaits de leur vie étudiante

Plus de neuf étudiants sur dix (91,7%) se déclarent satisfaits de leur vie d'étudiant à Rennes. Ce taux reste similaire à celui de 2014 (91%) mais varie en fonction des domaines de formation.

Ainsi, près de 94% des étudiants du domaine Santé se déclarent satisfaits de leur vie d'étudiant pour 89,5% des étudiants en Arts, lettres, langues, communication (graphique 1).

Graphique 1

La satisfaction de la vie d'étudiant à Rennes en fonction du domaine de formation



Champ : Ensemble des répondants (n = 7974)

Lecture : 93,8% des étudiants du domaine Santé déclarent être satisfaits de leur vie d'étudiant à Rennes.

3.1 Une satisfaction plus marquée dans les filières sélectives

L'appréciation est très positive dans les filières sélectives des campus Centre et de Beaulieu. En effet, 96,3% des étudiants de l'IEP (campus Centre), 95,1% pour l'École Nationale Supérieure de Chimie et 94,3% de ceux en IUT (campus de Beaulieu) se déclarent plutôt satisfaits voire très satisfaits de leurs conditions de vie. Le fait d'avoir pu intégrer une filière sélective, à priori choisie, contribue à cette satisfaction.

Cette satisfaction est d'autant plus grande lorsque leur choix d'études est fait « par intérêt pour une formation » (93,7%) ou pour la « bonne réputation de Rennes » (92,9%). De même, les plus jeunes étudiants (93% des moins de 21 ans contre 90,1% pour les 23 ans et plus) mais aussi les étudiants des classes supérieures (93,6% contre 90,1% pour ceux issus des classes populaires) se déclarent satisfaits de leurs conditions de vie.

À l'inverse, ce taux de satisfaction est moindre parmi les étudiants inscrits par défaut, à savoir ceux qui n'ont pas été acceptés dans la formation choisie (84,9%) ou ceux ayant suivi leur conjoint (84,6%).

Pour la majorité des étudiants, vivre à Rennes permet de bénéficier de la diversité de l'offre de formations, des événements culturels et des services urbains. Cependant, les étudiants ne peuvent pas tous profiter de l'offre culturelle et de sorties que propose la ville, il y a des inégalités certaines entre les étudiants qui ont le temps et les possibilités financières de profiter d'une vie extra universitaire et celles et ceux qui voient leur vie se partager entre leurs études et un emploi salarié. Les étudiants laissent également entendre que leurs études impliquent des sacrifices et sont source de stress :

« Je suis à Rennes depuis 3 ans et je m'y plais toujours autant. J'ai un logement juste à côté de la fac, ce qui est très appréciable. J'ai un logement agréable, des amis, des cours plus ou moins intéressants et je suis dans la filière qui me plaît. Je ne peux pas en demander plus. » (Caroline, 24 ans, M1, ALLC)

« La vie étudiante est très difficile surtout sur le plan financier. Les cours et le travail personnel laissent peu de temps pour les loisirs » (Adeline, 24 ans, M1, SHS)

« Ma vie étudiante à Rennes est sympa, les cours me donnent du temps libre pour m'organiser » (étudiant, 22 ans, L2, SHS)

« Vie étudiante épanouie, formation en alternance rythme assez ardu. Quelques difficultés à allier cours, emploi, et travail personnel » (étudiante, 21 ans, LP, DEG)

3.2 Des campus appréciés, mais des améliorations suggérées

Plus de huit étudiants sur dix (85,6%) sont satisfaits de leur campus. Ce taux de satisfaction est légèrement supérieur à celui de 2014 (+ 2,6 points). Toutefois, des disparités émergent en fonction des campus (tableau 1). Les étudiants de Beaulieu sont les plus satisfaits de leur campus (89,4%), ceux du campus Centre sont les plus critiques avec 80,5% de satisfaits. Nous pouvons l'expliquer par le fait que certaines filières sélectives issues des établissements tels que l'ENSCR, ESIR, IUT, etc. sont localisées au cœur du campus de Beaulieu.

Le taux de satisfaction du campus s'élève à 86,3% pour les étudiants d'ENSCR, 95,3% pour ceux d'ESIR et 89,1% pour ceux de l'IUT. Il diffère également en fonction des caractéristiques sociodémographiques comme le montre le tableau 1. En effet, le taux le plus élevé de satisfaits concernant le campus, se trouve parmi les femmes (86,3%), les étudiants les plus jeunes (88,9%), les étudiants semi-décohabitants (88%) et au sein des domaines de Sciences et technologies (89,4%) ou Santé (88,4%).

Tableau 1

Le taux de satisfaction des étudiants vis-à-vis du campus en fonction des caractéristiques sociodémographiques

Variables	Modalités	Plutôt ou tout à fait satisfait	Peu ou pas du tout satisfait
Sexe	Femmes	86,3%	13,7%
	Hommes	84,6%	15,4%
Age	Moins de 21 ans	88,9%	11,1%
	21 - 22 ans	84,0%	16,0%
	23 ans et plus	83,6%	16,4%
Mode d'habitation	Cohabitants	86,3%	13,7%
	Semi-Décohabitants	88,0%	12,0%
	Décohabitants	83,2%	16,8%
Domaine de formation	Arts, lettres, langues, communication	86,2%	13,8%
	Droit, économie, gestion	81,6%	18,4%
	Santé	88,4%	11,6%
	STAPS	75,0%	25,0%
	Sciences et technologies	89,4%	10,6%
	Sciences humaines et sociales	87,1%	12,9%
Campus	Villejean	85,8%	14,2%
	Centre	80,5%	19,5%
	Beaulieu	89,4%	10,6%
Ensemble		85,6%	14,4%

Champ : Ensemble des répondants (n = 7974)

Lecture : 85,6% des étudiants déclarent être plutôt voire tout à fait satisfaits de leur campus.

Les réponses à la question ouverte du questionnaire et les récits recueillis lors des entretiens confortent ce sentiment de satisfaction à l'égard de leur campus :

« Concernant ma vie étudiante à Rennes, je suis plutôt satisfaite car je suis entourée de mes ami(e)s, nous sortons au moins une fois par semaine quand notre emploi du temps nous le permet. Le campus de Beaulieu est un endroit agréable » (étudiante, 19 ans, 1^{ère} année DUT, GEA)

« ...je vis plutôt bien, un campus très agréable, un personnel du CROUS très gentil, un établissement très propre, c'est très agréable tous les jours d'étudier dans le campus de Beaulieu » (étudiante, 22 ans, L2, S&T)

« Rennes est une excellente ville pour étudier, avec un campus tel que celui de Beaulieu, car le campus permet aux étudiants de se sentir confortable dans son lieu d'études. Dans mon cas, c'est une des raisons pour laquelle je reste à Rennes, et que je finirais mon master dans cette université. De plus l'université répond correctement à mes ambitions à l'internationale avec de vastes accords bilatéraux et des accords Erasmus très intéressants qui m'ont été utiles et qui le seront à nouveau, d'ici peu » (étudiant, 24 ans, M1, S&T)

« Rennes une ville agréable et le campus de Villejean aussi mais je ne peux malheureusement pas en profiter car je suis en PACES donc très très peu de temps pour sortir » (étudiante, 20 ans, PACES)

« Rennes est une ville agréable car elle possède beaucoup d'espaces verts. Celle-ci est habitée par de nombreux étudiants. Pour ma part j'ai trouvé tout ce dont j'avais besoin sur le campus de Beaulieu » (étudiant, 25 ans, M2, S&T)

Dans leurs commentaires les étudiants font également part d'inconvénients ou de points d'améliorations possibles :

« Campus Centre pas très fédérateur. Mais ville étudiante agréable et université qui propose des formations de qualité » (étudiante, 24 ans, M2, DEG)

« Je trouve que la communication sur les activités sportives ou culturelles n'est pas assez largement diffusée. Que le campus de Beaulieu manque d'un espace de vie étudiante, et de manifestations en pleine air » (étudiant, 23 ans, M2, S&T)

« Rennes est une ville assez dynamique, ni trop grande, ni trop petite. Le métro est un véritable atout (surtout avec la 2nd ligne en construction). Le centre historique est très agréable, tout comme le Thabor. Cependant il n'y a pas assez de pistes cyclables. Le Campus Centre de Rennes 1 (droit et économie), n'en est pas vraiment un (du fait de situation en plein centre), il n'y a donc aucune structure culturelle et sportive ou d'espaces vert. Le bâtiment de la faculté de droit est d'ailleurs peu valorisé » (étudiant, 21 ans, L3, DEG)

« Je suis étudiante sur le campus de Beaulieu, et je pense qu'un rafraîchissement du RU est indispensable. Il est très mal agencé, c'est tous les midis le bazar, et le nombre de place n'est pas assez important, on passe parfois 5min debout pour trouver une place. Également concernant les bâtiments du campus, je pense qu'un petit nettoyage des murs pour les faire redevenir blanc ne serait pas de refus... La faculté ressemble à une usine désaffectée vue de l'extérieur » (étudiante, 22 ans, L2, S&T)

4 Une question ouverte pour recueillir l'expression des étudiants

Le questionnaire, auquel ont répondu 23% des étudiants, comportait une question ouverte les invitant à s'exprimer sur leur vie d'étudiant à Rennes et leurs projets à court terme. Parmi les répondants, 3 927 étudiants ont profité de cet espace pour apporter des précisions à leurs réponses, pour donner leur avis sur les services qui leur sont proposés, pour décrire leur projet, pour décrire leur vie et leur engagement associatif, pour formuler des remarques concernant leurs cours, mais certains font aussi part de leurs angoisses et incertitudes. Cet espace libre a été apprécié et d'aucuns ont formulé des remerciements ou des messages à relayer qui peuvent concerner le coût des transports urbains, l'aménagement des espaces de stationnement ou encore la charge de cours.

Bien qu'ils ne soient pas majoritaires il y a des commentaires récurrents à propos de la « sécurité » ou de « l'insécurité » à Rennes. Les femmes et les hommes s'expriment sur ce sujet et quelques jeunes qui ont toujours vécu à Rennes pointent « une dégradation ». Ces commentaires constituent comme un bruit de fond quand ils décrivent leur rapport à la ville et leurs sorties.

Encadré : Extraits de réponse à la question ouverte considérée comme espace de doléances¹¹

« Vie étudiante agréable à Rennes juste problème de stationnement pour les personnes qui n'habitent pas sur Rennes et qui donc doivent prévoir du temps pour trouver une place. Il manque peut-être des tables de pique-nique pour manger dehors quand il fait beau. » (étudiante, 23 ans, M1, SHS)

« Une ville qui manque d'offre culturelle (sorties et concerts gratuits), (bars répartis sur différents quartiers plutôt que localisé à Ste Anne). Peu de parcs ou d'espaces verts à Villejean ou centre Rennes. Insuffisance des logements abordables pour étudiants (élitisme pour habiter dans le centre ville...). » (étudiante, 24 ans, M1, SHS)

« Un petit aparté à la qualité nutritionnelle du restaurant universitaire de la Harpe, je suis actuellement en STAPS et un sujet récurrent d'étude est la condition physique, rester assis toute une journée n'est pas conseillé et avoir une mauvaise qualité nutritionnelle aussi. Rester assis je n'ai pas le choix, il serait appréciable d'avoir autre chose que pâtes, riz, frites.. le midi à la Harpe, les légumes ne sont pas de bonne qualité. Bonne continuation ! » (étudiant, 23 ans, M1, STAPS)

« Améliorez l'accès à internet svp. Notamment sur téléphone portable et dans les salles un peu reculées des bâtiments (CRAIE). » (étudiante, 26 ans, M2, ALLC)

« J'aimerais préciser que l'aménagement du campus n'est pas maîtrisé. Au lieu d'installer des plots pour éviter le stationnement sur les pelouses, il serait possible de réorganiser certains espaces de stationnement pour un gain de place non négligeable (ex : le rangement créneau en face du Bât. X : le passer en rangement bataille). » (étudiant, 23 ans, L3, S&T)

« Pas mal du tout, conditions de vie étudiante satisfaisantes ! Seule petit point négatif concernant l'insécurité à Rennes, de plus en plus de gens se plaignent d'agressions, de violences physiques et verbale dans les rues le soir et même parfois le jour ! Il est presque devenue impossible à moi et ma

¹¹ Comme annoncé en introduction, les commentaires rédigés par les étudiants sont cités tel qu'ils ont été rédigés, orthographe et syntaxe incluses.

copine de se promener seul le soir par peur. C'est dommage, c'est LA seule raison qui fait que je quitterai certainement Rennes pour élever mes enfants... » (étudiant, 24 ans, M2, Santé)

« Les transports en commun sont chers. Du point de vue de la culture et des activités culturelles, c'est très bien. Écologiste, je me suis mise au bio et au zéro déchet cette année. Ça se passe très bien, et la transition a été facile, mais c'est fortement lié au fait que j'habite tout près de la rue de Saint Hélier : dans beaucoup de quartiers, trouver des composteurs collectifs ou des commerces de proximité autres que des chaînes de supermarchés peut être extrêmement compliqué. Peut-être y a-t-il quelque chose à faire de ce point de vue-là ? » (étudiante, 22 ans, M2, DEG)

« Le campus de Beaulieu est beaucoup trop isolé, il n'y a rien d'accessible à pieds tels qu'un distributeur automatique, une boulangerie, un tabac. Il y a beaucoup d'espaces verts mais on ne peut pas marcher, les parties pour piétons sont boueuses, il n'y a pas de goudron. » (étudiante, 25 ans, M2, S&T)

« Superbe ville étudiante ! Campus Beaulieu à développer (distributeur automatique, boulangerie voire supermarché etc...). RU à améliorer sérieusement (organisation, temps d'attente, qualité etc...) » (étudiante, 23 ans, M2, S&T)

« Tout est parfait dans ma vie étudiante à Rennes. Le seul bémol dont il faut faire part c'est parfois le manque de places disponibles à la bibliothèque universitaire Hoche. En effet, les étudiants de médecine y viennent pendant leur temps libre et leurs périodes de révisions alors qu'ils ont leur propre BU. Il semble quand même dommage que les étudiants concernés par les ouvrages et les documents présents à la BU soient obligés de s'en passer du fait du manque de place. » (étudiante, 19ans, L1, DEG)

« EFFORTS A FOURNIR POUR L'INTEGRATION DES ETUDIANT(E)S ETRANGER(E)S! PAR AILLEURS, LE QUESTIONNAIRE EST TROP LONG! » (étudiante, 26 ans, M1, S&T)

Ce qu'il faut retenir : Rennes une ville d'études agréable pour une majorité d'étudiants

Le profil des étudiants rennais est proche de celui observé sur le plan national, majoritairement féminin (56,9%), la répartition entre femmes et hommes n'en reste pas moins très inégale en fonction des domaines de formation. Les étudiantes semblent moins attirées par les domaines de Sciences et technologies et les Sciences et techniques des activités physiques et sportives. Les domaines de formation se distinguent aussi par leur composition sociale. Ainsi, plus de la moitié des étudiants du domaine Santé sont issus des classes sociales favorisées, tandis que ceux des domaines de Sciences humaines et sociales et Arts, lettre, langues et communication sont plus souvent issus des classes populaires. Les résultats de l'enquête montrent que l'une des principales motivations des étudiants à venir étudier à Rennes est l'intérêt pour leur formation (57,3%). Cette motivation s'accroît en fonction de certaines caractéristiques sociodémographiques telles que l'âge, le niveau d'études et le mode d'habitation.

Ainsi, ce sont davantage les étudiants de M2, les étudiants les plus âgés (23 ans et plus) et les décohabitants ou semi-décohabitants qui déclarent étudier à Rennes par intérêt pour une formation. Les étudiants les plus jeunes (moins de 21 ans) sont plus sensibles à la proximité du lieu d'études avec le domicile parental. Parmi les autres facteurs de motivation sont mentionnés, l'attrait de la ville ou l'intérêt pour une option proposée dans une filière. Le désir d'étudier à Rennes est aussi la concrétisation et l'accomplissement pour certains étudiants d'un projet professionnel mûri depuis plusieurs années.

Le choix d'étudier à Rennes se manifeste également à travers le souhait de près de neuf étudiants sur dix (88,3%) de poursuivre leurs études en 2017-2018 à Rennes, notamment parmi les étudiants les plus jeunes, ceux de bac+1 et les cohabitants. Les étudiants les plus âgés (23 ans et plus) se projettent davantage sur le marché du travail.

Une majorité d'étudiants se déclare satisfait de sa vie d'étudiant (91,7%), avec un taux de satisfaction particulièrement élevé dans les filières sélectives. Vivre à Rennes, permet à une majorité d'étudiants de bénéficier d'une offre de formation relativement complète et variée et de profiter d'une offre culturelle et de services urbains de qualité.

La vie sur les campus est également très appréciée par les étudiants : 85,6% des étudiants sont satisfaits de leur campus. Celui de Beaulieu, qui accueille les formations sélectives, est le campus où le taux de satisfaction est le plus important. Toutefois, si la majorité des étudiants partage ce sentiment de satisfaction, ils font part de points d'amélioration possibles concernant l'amélioration des espaces de stationnement, le manque de piste cyclable ou de garage à vélo, le coût des transports urbains ou encore la charge de cours. Ils alertent également sur les problèmes d'insécurité rencontrés à Rennes.

Malgré la satisfaction globale des étudiants, des inégalités demeurent et certains, confrontés à des situations de précarité économique, sont contraints de travailler parallèlement à leurs études et ne peuvent profiter de tous les atouts de la ville.

Références bibliographiques

- BEAUPERE N., CHALUMEAU L., GURY N., HUGREE C., *L'abandon des études supérieures*, Paris, la Documentation française, 168 p.
- CORDAZZO Ph., "Les étudiants vulnérables : entre renoncements et travail contraint", in GIRET J-F., VAN DE VELDE C. et VERLEY É. (dir), *Les vies étudiantes. Tendances et inégalités*, Paris, La Documentation française, 2016, p. 183-192.
- GALLAND O., VERLEY É. et VOURC'H R., *Les mondes étudiants. Enquête Conditions de vie 2010*, Paris, La Documentation Française, coll. « Etudes et recherche », 2011, 240 p.
- GIRET J-F., VAN DE VELDE C. et VERLEY É. (dir), *Les vies étudiantes. Tendances et inégalités*, Paris, La Documentation française, 2016, 312 p.
- GRUEL L., « Les conditions de réussite dans l'enseignement supérieur », *OVE Infos* n°2, 2002
- LAÏB N., « La réussite des étudiants selon les difficultés financières et la perception d'une allocation d'études, MEN DEPP, *Note d'information* n°14.05
- LANDRIER S., CORDAZZO Ph., GUEGNARD Ch, *Études, galères et réussites. Conditions de vie et parcours à l'université*, Paris, la Documentation française, 2016, 158 p.
- L'état de l'école, MENESR - DEPP, n°26 décembre 2016
- Repères et références statistiques, MENESR - DEPP, édition 2016
- VERLEY É., « La professionnalisation à l'Université : trajectoires et pratiques studieuses », in GALLAND O., VERLEY É. et VOURC'H R., *Les mondes étudiants. Enquête Conditions de vie 2010*, Paris, La Documentation Française, coll. « Etudes et recherche », 2011, p.127-136.

CHAPITRE II. CONDITIONS DE VIE ET D'ÉTUDES

Le deuxième chapitre de cette étude est consacré aux conditions de vie et d'études des étudiants. Il comporte trois sections, relatives au logement, au transport et au temps libre. Ces trois sections décrivent peu ou prou la vie quotidienne des étudiants et leurs préoccupations. D'une part, le logement et le transport sont deux postes de dépenses importants et d'autre part ils conditionnent l'organisation du « temps des étudiants ». En effet, selon qu'ils résident à proximité de leur université ou non, selon qu'ils résident chez leurs parents, seuls ou en colocation, le temps que les étudiants allouent à leurs trajets quotidiens domicile-études, mais aussi à l'entretien de leur logement et au réapprovisionnement diffère fortement. Ainsi les étudiants qui vivent à Rennes chez leurs parents s'estiment relativement privilégiés quant à leurs conditions de vie, qui leur permettent de se consacrer à leurs études et loisirs. Les étudiants qui résident chez leurs parents mais « loin » de l'université, ou qui résident à Rennes mais loin de leurs parents, soulignent pour les premiers des temps de trajet pénalisants et pour les autres une solitude parfois difficile à assumer.

Le temps libre et les pratiques de loisirs, objet de la troisième section de ce chapitre révèlent les arbitrages des étudiants mais aussi la manière dont ils vivent leurs études ; certains n'ont matériellement pas le temps de sortir de leurs cours (ex. PACES et Prépas), d'autres ont beaucoup de travaux personnels (ex. arts plastiques, droit), nombre d'étudiants ont une activité salariée parallèlement à leurs études, etc. Les loisirs, les sorties et autres soirées reflètent l'organisation du temps mais aussi les réseaux de sociabilité étudiante, salariée, ou amicale dans lesquels les étudiants sont inscrits ou pas. L'équilibre entre les « différentes vies » des étudiants est prégnant dans leurs réponses à l'enquête.

Ce chapitre mobilise des extraits d'entretiens et des réponses à la question ouverte du questionnaire. Ces extraits sont autant d'illustrations des situations vécues par les étudiants et de leurs éventuels effets sur leurs études.

1 Le logement des étudiants

Plus d'un étudiant rennais sur cinq vit chez ses parents (21,5%) en 2017. Le logement est une préoccupation importante pour les étudiants qui ont cessé d'habiter sous le toit familial. Il est notamment leur premier poste de dépense. L'accès au logement révèle des inégalités relatives aux coûts du loyer, mais au-delà de l'aspect financier, le logement est un paramètre important de la vie étudiante. Il permet ou non la création de liens entre les étudiants, il est un des facteurs de réussite et d'épanouissement (Gruel, 2004), mais peut très vite devenir un frein à la poursuite d'étude.

Andler M. et *al.*, dans une note de septembre 2015 relative au logement étudiant, sur le site du think tank Terra nova¹² rappellent : « *Ainsi, le problème du logement joue un rôle important*

¹² Document accessible en ligne <http://tnova.fr/etudes/faire-du-logement-une-strategie-universitaire>

dans la décision d'entreprendre ou de poursuivre certaines études : certains étudiants doivent renoncer à tel ou tel cursus parce que le logement est trop cher dans la zone recherchée. Le logement se trouve donc au centre des problématiques d'égalité des chances. C'est pourquoi il faut imaginer des solutions pour qu'il cesse d'être un instrument de discrimination pesant sur les choix d'orientation des étudiants issus des milieux les moins favorisés. Mais le logement des étudiants n'est pas seulement une question d'égalité des chances. Il est aussi un élément primordial de la vie universitaire, des dynamiques intellectuelles et sociales qui se créent ou pas entre étudiants, de leurs conditions de travail, en particulier de leur accès aux cours, aux bibliothèques, aux équipements collectifs, à la vie culturelle. Partant, c'est aussi l'efficacité des enseignements et la réussite étudiante qui sont en jeu ». (p.1)

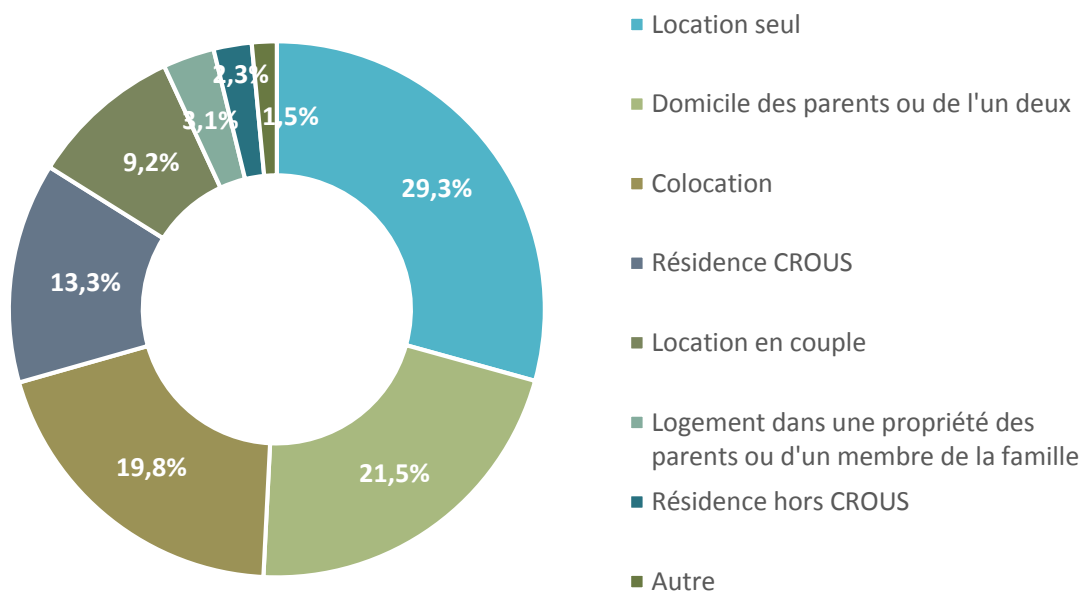
Ce chapitre propose d'analyser la problématique du logement à partir des différents types d'habitat et de leur localisation, avant de s'intéresser à la satisfaction des étudiants et aux difficultés auxquelles ils ont pu être confrontés. Pour finir, ce chapitre évoque le retour des étudiants au foyer familial.

1.1 Le logement, lieu de sociabilité et de première autonomie résidentielle

Plus des trois quarts des étudiants rennais ne vit plus chez ses parents. Parmi eux, près de six étudiants sur dix (58,4%) vivent dans un logement du parc locatif privé (en location seul, en couple ou en colocation), 15,6% bénéficient d'un logement en résidence collective (CROUS : 13,3% ou hors CROUS : 2,3%), 4,6% habitent chez une tierce personne (amis, etc.) ou dans un logement appartenant aux parents ou à l'un des membres de la famille (graphique 1).

Graphique 1

Type de logement occupé par les étudiants rennais durant la période universitaire



Champ : Ensemble des répondants (n = 7974)

Lecture : 19,8% des étudiants rennais vivent en colocation durant une semaine normale de cours.

Plus d'un étudiant sur cinq vit chez ses parents, le plus souvent les plus jeunes (31,8% des moins de 21 ans et 11,8% parmi les 23 ans et plus). Parmi les 15,6% d'étudiants qui vivent en résidence collective, trois étudiants sur quatre (75,8%) sont boursiers. Les étudiants de bac+1 y sont majoritaires (35%) tandis que leurs aînés inscrits en bac+5 ne sont que 10,5%. Ces structures accueillent les plus jeunes : 18,2% ont moins de 21 ans. Les étudiants de 23 ans et plus vivent pour la moitié d'entre eux en location, seul ou en couple. Il y a donc une évolution certaine du rapport au logement en cours d'études.

Le plus souvent, ces résidences collectives permettent aux étudiants de vivre au plus près de leurs lieux d'études et de bénéficier d'un cadre de socialisation étudiante, comme l'expliquent Corentin et Julie, qui envisagent de faire un Master dans une autre ville l'an prochain.

« Moi, je ne suis pas du tout intéressé par le studio parce que j'ai vraiment apprécié la cuisine collective, le fait qu'on puisse vraiment se retrouver avec les personnes et tout, discuter, ça m'a vraiment plu » (Corentin, 21 ans, L3, SHS)

« Ça évite de chercher des apparts. Et puis quand on ne connaît pas la ville, les quartiers, on ne les connaît pas [...]. C'est pour ça que j'ai pris la cuisine commune aussi comme ça... Déjà, je suis nulle en cuisine. Comme ça je serais forcée de rencontrer des gens » (Julie, 21 ans, L3, SHS)

Mais, la vie en collectivité présente aussi des inconvénients que les étudiants soulignent. La cohabitation ou la vie en collectivité, choisie ou subie pour des raisons économiques, peut nuire au travail personnel et certains aspirent à l'autonomie résidentielle comme le déclarent ces deux étudiants :

« J'habite dans la maison de mes parents, c'est très bruyant pour travailler » (étudiante, 19 ans, PACES)

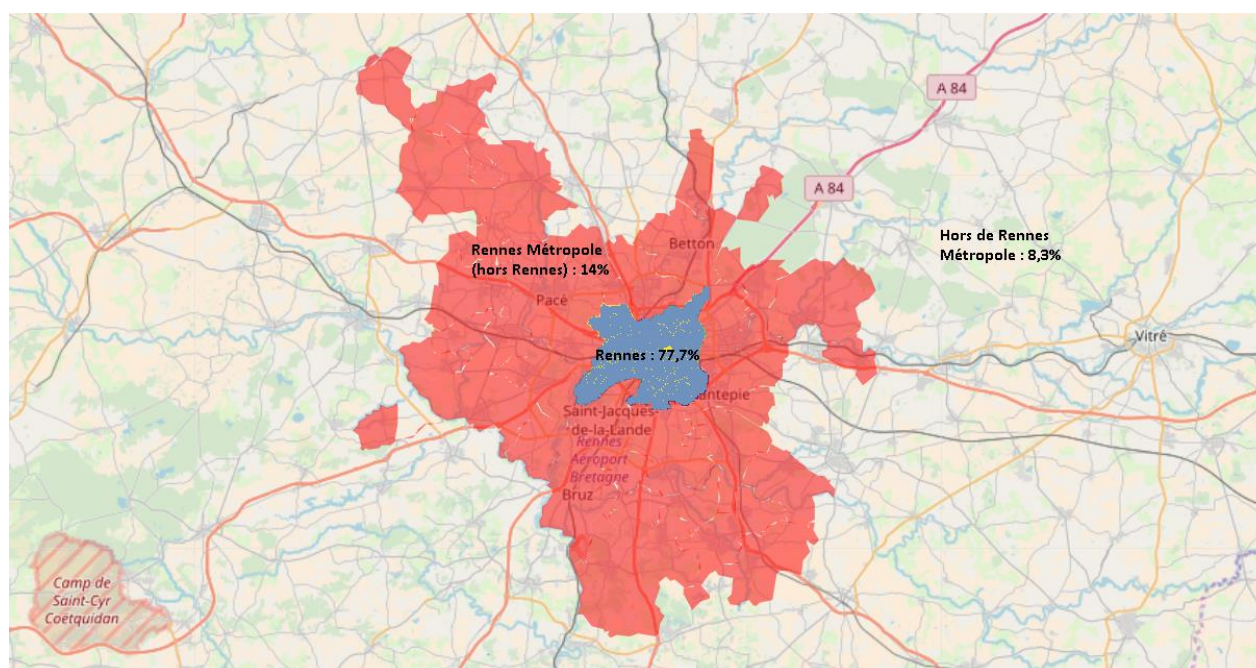
« Je ne supporte pas le bazar de mes colocataires, ça me pèse et j'ai envie de partir. Ça nuit à mes études » (étudiant, 23 ans, Master, S&T)

Outre leurs aspirations de jeunes adultes, les besoins et attentes des étudiants en matière de logement évoluent : 90% des étudiants de bac+5 sont décohabitants contre 68,3% des bac+1. De plus, l'entrée en Master est marquée par le choix d'une spécialité et parfois d'une mobilité géographique.

1.2 Localisation du logement étudiant

Plus de trois étudiants sur quatre (77,7%) résident à proximité de leur lieu d'études à Rennes, 14% dans une commune de l'agglomération rennaise et 8,3% en dehors de la métropole.

Carte 1. Part des étudiants résidant à Rennes, dans sa Métropole et en dehors



Parmi les étudiants cohabitants, 40,3% ont leur logement situé à la périphérie de Rennes, dans l'agglomération rennaise et 31,1% vivent hors de Rennes Métropole. À l'inverse, la grande majorité des décohabitants (89,2%) et des semi-décohabitants (93,4%) ont un logement à Rennes. Ce sont principalement les plus jeunes étudiants (moins de 21 ans) qui se trouvent les plus éloignés de leurs lieux d'études (10,9% habitent en dehors de Rennes métropole contre 6,9% pour les 23 ans et plus).

Tableau 1

Type de logement occupé par les étudiants rennais en fonction des caractéristiques sociodémographiques

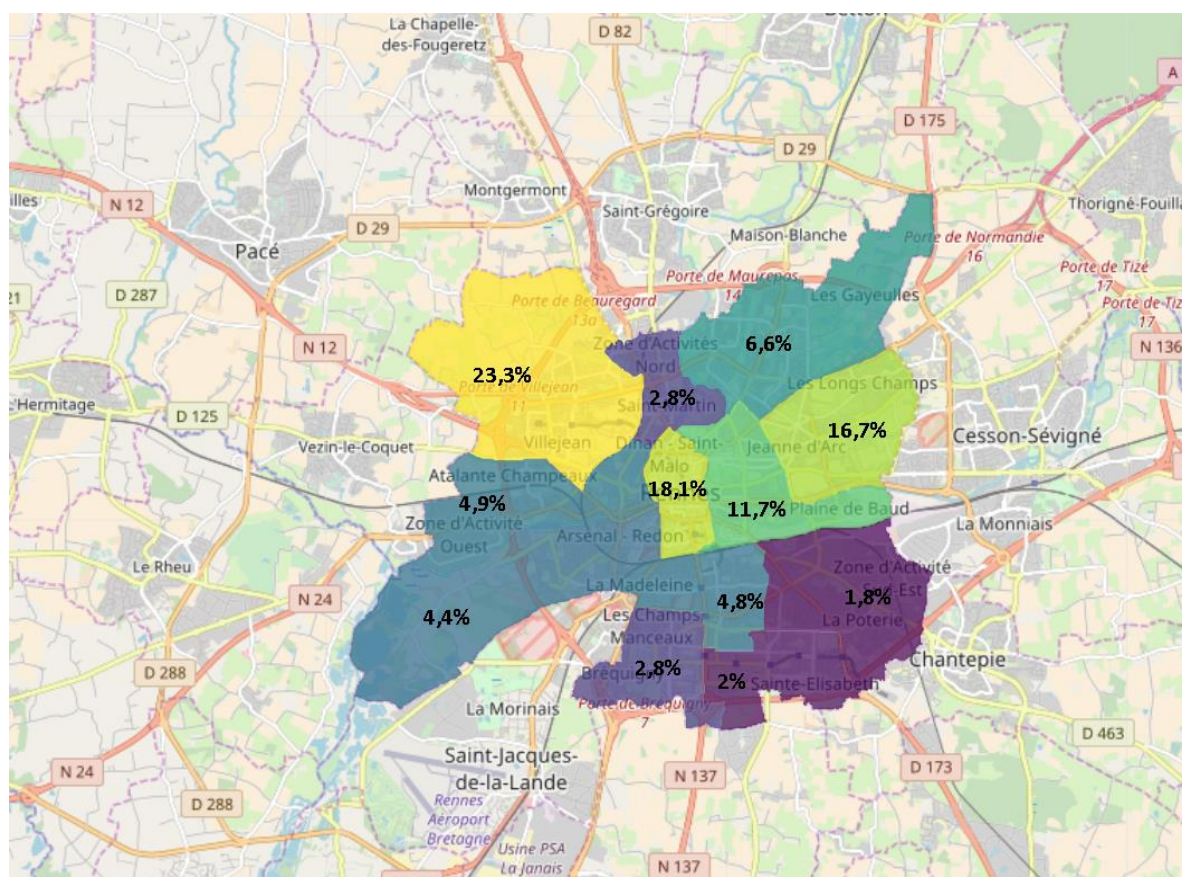
Variables	Modalités	Logement sur Rennes	Logement à Rennes Métropole (Hors Rennes)	Logement en dehors de Rennes Métropole
Age	Moins de 21 ans	72,0%	17,1%	10,9%
	21 - 22 ans	79,8%	13,4%	6,8%
	23 ans et plus	81,8%	11,3%	6,9%
Origine sociale	Classe populaire	77,6%	12,7%	9,6%
	Classe moyenne	76,2%	15,1%	8,7%
	Classe supérieure	78,8%	14,6%	6,6%
Mode d'habitation	Cohabitants	28,6%	40,3%	31,1%
	Semi-Décohabitants	93,4%	5,6%	1,0%
	Décohabitants	89,2%	8,0%	2,8%
Ensemble		77,7%	14,0%	8,3%

Champ : Ensemble des répondants (n = 7974)

Lecture : 89,2% des étudiants décohabitants déclarent avoir un logement sur Rennes.

Les étudiants vivant à Rennes ont fait le choix de se loger, durant l'année universitaire, dans les quartiers les plus proches des campus. Ainsi, 23,3% des étudiants habitent dans le quartier de Villejean-Beauregard, 18,1% ont un logement dans le quartier Centre (Parlement, Chézy-Dinan, Colombier), 16,1% ont préféré le quartier de Beaulieu - Jeanne d'Arc - Longs Champs et 11,7% ont choisi le quartier Thabor - Saint-Hélier - Alphonse Guérin. La carte ci-dessous permet de localiser les logements des étudiants dans les différents quartiers rennais.

Carte 2. Part des étudiants résidant dans les différents quartiers rennais



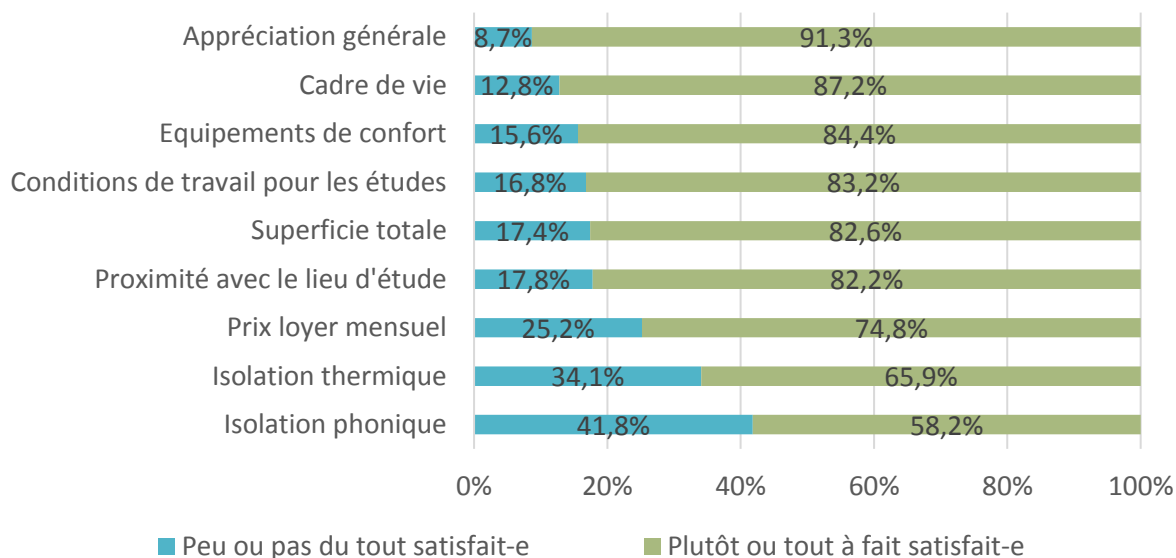
1.3 Plus de neuf étudiants sur dix sont satisfaits de leur logement...

La majorité des étudiants sont globalement satisfaits de leur logement (91,3%), ils en apprécient plus spécifiquement le cadre de vie (87,2%), les équipements de confort (84,4%), la superficie (82,6%) et la proximité avec leur lieu d'études (82,2%).

Leurs appréciations sont en revanche plus réservées pour ce qui est de l'isolation, 34,1% sont insatisfaits de l'isolation thermique et 41,8% de l'isolation phonique. Cette dernière concerne davantage les étudiants vivant en colocation (58,8%) et en résidences universitaires du CROUS (53,9%). C'est ce qu'exprime notamment cette étudiante : « *Je vis dans un logement de 9m² en cité universitaire depuis 5 ans. La vie en communauté est extrêmement difficile (bruit incessant, cuisines sales et trop petites)* » (étudiante, 23 ans, Master, ALLC).

Graphique 2

Appréciation des étudiants sur les différents aspects de leur logement



Champ : Ensemble des répondants (n = 7974)

Lecture : 91,3% des étudiants rennais sont satisfaits de leur logement.

Sans doute contraints de vivre dans des logements plus insalubres ou moins bien équipés, 83,7% des étudiants qui connaissent des difficultés financières sont moins souvent satisfaits de leur logement.

Les étudiants vivant chez un ou leurs parent(s) sont plus souvent satisfaits (94,8%) de leur logement que les décohabitants (90,9%). Pour ces derniers, le taux de satisfaction varie en fonction du logement et il est moindre chez les étudiants logés au sein des résidences universitaires du CROUS (83,9%) ou hors CROUS (84,1%). Ces constats sont confortés par les retours des cohabitants qui déclarent dans le questionnaire, comme lors des entretiens, qu'en dépit des trajets parfois plus longs, ils apprécient le confort et le calme de la résidence familiale.

« Très content d'être encore chez mes parents, pour leur soutien moral, et ne rien à avoir à gérer, comparé à certains qui viennent d'une autre ville et qui doivent gérer leur intendance, leur budget » (étudiant, 20 ans, en PACES)

« Très satisfaite dans l'ensemble. Je mesure aussi la chance que j'ai d'habiter tout près de mon lieu d'étude, et d'être chez mes parents » (étudiante, 20 ans, L2, DEG)

À contrario, l'éloignement entre le logement du/des parent(s) et le lieu d'études pénalise certains étudiants cohabitants et 38,3% d'entre eux déclarent être peu ou pas du tout satisfaits de la proximité de leur logement avec le lieu d'études, contre 12,7% chez les semi-décohabitants et 16,2% chez les décohabitants.

Les entretiens mettent en évidence que le cadre de vie et plus particulièrement le logement, sont essentiels à la réussite, ce qu'explique par exemple Béatrice.

« - Du coup, c'est le troisième appartement que j'ai sur Rennes depuis quatre ans. Je suis partie du premier parce que comme je travaillais, je me suis dit que j'avais l'opportunité de prendre un peu plus grand. Du coup, c'est ce que j'ai fait. Mais je suis restée que six mois parce qu'il s'avérait que c'était un logement presque insalubre, avec une cage d'escalier qui est insalubre et du coup en fait qui donne à l'appartement l'humidité, la poussière, les mauvaises odeurs d'égouts, etc. avec des problèmes de boîtes aux lettres, des gens qui cambriolent. Du coup, je suis partie pour ça.

- C'était dans le centre-ville aussi ?

- Oui.

- D'accord. Vous avez toujours habité seule ou vous faisiez de la colocation ?

- Non, j'ai toujours habité seule.

- Vous n'aviez pas fait de demande de cité U ?

- Je n'en ai pas fait parce que je sais que c'est minuscule, c'est très mal fait et c'est trop cher pour ce que c'est. Par témoignage de mes amis qui ont des 10 mètres carrés pour 350 euros. C'est abuser, quoi. Donc, non vraiment, même si à côté de ça il n'y avait pas la taxe d'habitation, je préférerais être dans un appartement où je suis bien, où je suis à l'aise, où je ne suis pas enfermée, quitte à payer un petit peu plus cher parce qu'à côté j'ai les APL qui m'aident, que de payer dix fois trop cher pour un appartement pour même pas un appartement, pour une piaule de 10 mètres carrés. Ce n'est pas vivable.

- C'était un choix pour vous de rester dans le centre-ville plutôt que d'habiter à Villejean ?

- Oui, c'est un choix parce que, comme je dis, j'ai besoin d'être dans un bon cadre de vie pour pouvoir aussi travailler. C'est hyper important pour moi de me sentir bien dans un appartement pour ne pas déprimer, pour pouvoir travailler dans de bonnes conditions, etc. c'est un choix, même si je paie cher, à côté j'ai des APL qui coupent le loyer en deux. Mais oui, c'est un choix. »

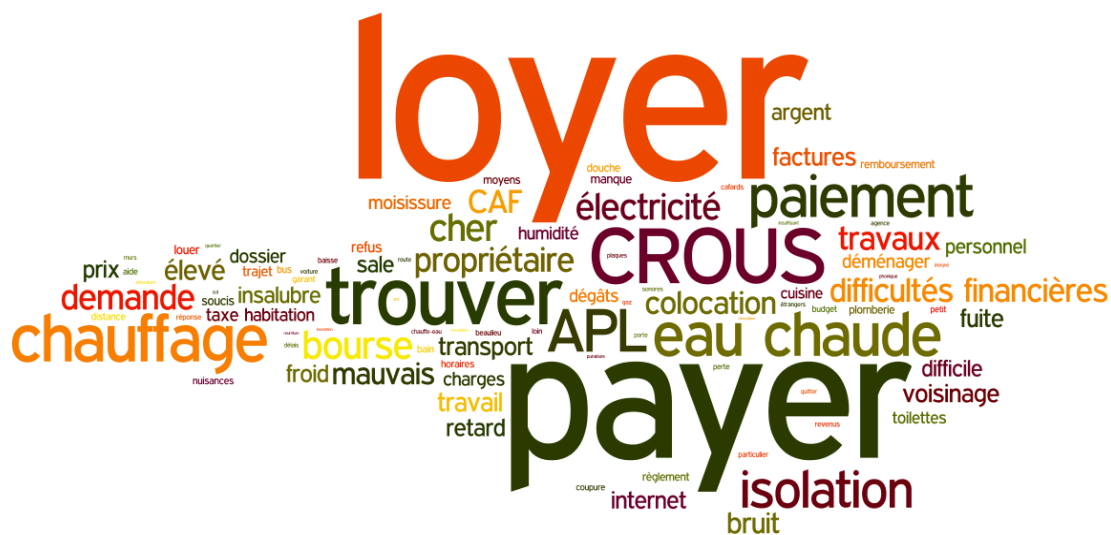
(Béatrice, 22 ans, L3, ALLC)

1.4 ... toutefois, un étudiant sur dix rencontre des difficultés liées au logement

Si la majorité des étudiants (89,7%) n'a pas connu de difficultés particulières liées au logement, un sur dix (10,3%) a été confronté à des problèmes, principalement d'ordre financier (paiement des loyers), liés à l'isolation thermique, ou d'insalubrité et de confort dans les logements occupés. Certains étudiants se sont également heurtés à des difficultés pour trouver leur logement.

Figure 1.

Nuage de mots représentant la part des termes les plus fréquemment cités dans les réponses à la question ouverte¹³ relative aux difficultés rencontrées au niveau du logement.



La plupart des problèmes rencontrés par les étudiants (67,4%) concernent le parc locatif privé. Certains étudiants relatent des situations complexes et difficiles :

« Des soucis de paiement de loyer car la bourse versée est inférieure au loyer et des soucis avec la Caf et les APL » (étudiante, 20 ans, DUT, S&T)

« Difficultés à payer le loyer car je n'ai pas perçu le montant d'APL envisagées » (étudiante, 22 ans, Santé)

« Fuite d'eau, Plafond qui se dégrade, lame de parquet qui s'écarte et qui s'enfonce, logement trop petit, Insecte dans la salle de bain (poissons d'argent par ex) » (étudiante, 19 ans, PACES)

« Problèmes de décence du logement (isolation très mauvaise) avec, par conséquent, des factures d'électricité très élevées » (étudiante, 23 ans, M1, DEG)

« Difficulté pour payer mon loyer. J'ai dû déplacer de l'argent d'un emprunt contracté l'année passée. Ma mère a également pu m'avancer certains loyers que je me tâche de lui rembourser en travaillant, au regard de sa situation peu confortable » (étudiante, 22 ans, M1, DEG)

¹³ S'ils répondaient qu'ils avaient rencontré des difficultés au niveau de leur logement, les étudiants étaient invités à les préciser

*« Insalubrité : moisissures sur les murs, condensation, flaques d'eau, mur qui suintes, limaces dans la salle de bain, effets personnels qui moisissent, court-circuit (prise électrique qui a fondu à cause d'humidité dans le circuit électrique) »
(étudiante, 22 ans, DUT)*

*« Il y a des travaux dans ma résidence CROUS depuis septembre. La qualité de vie y est grandement diminuée : perceuse tous les matins à 8h, même le samedi, lieux communs sales et insalubres. Plus de faux plafond, revêtement de sol des escaliers enlevés... grand bazar dans les studios des étudiants (des ouvriers qui viennent sans prévenir pour changer le chauffe-eau ou la fenêtre, installer un nouveau radiateur, investissant les lieux, entrant sans frapper, démontant mon bureau (donc plus d'espace pour travailler ! un comble pour une résidence étudiante...), laissant les studios sales et abîmés (marque de chalumeau sur le sol, tâches de boue sur les murs...). Cela devenait invivable, j'ai donc dû déménager fin janvier »
(étudiante, 23 ans, L3, SHS)*

Les étudiants cohabitants, qui vivent encore chez leurs parents, déclarent majoritairement (97,1%) ne pas rencontrer de difficultés de logement. Ils sont moins exposés aux contraintes matérielles et moins soumis aux soucis financiers que les décohabitants. En effet, ce sont les étudiants les plus jeunes qui sont les moins confrontés aux difficultés de logement. Seuls 8% des moins de 21 ans déclarent avoir rencontré des problèmes de logement contre 13,3% pour les 23 ans et plus (tableau 2). De même, les semi-décohabitants ne sont que 8,2% à avoir rencontré des soucis avec leur logement, ce pourcentage passe à 15,6% chez les décohabitants. Ces derniers font face à plus de difficultés, notamment par rapport à leur logement, sont souvent obligés d'occuper un emploi rémunéré, régulier ou occasionnel pour pallier toutes leurs dépenses. Les étudiants issus de classes sociales supérieures se trouvent moins souvent confrontés aux difficultés de logement proportionnellement aux étudiants issus de classes sociales populaire ou moyenne.

Les difficultés de logement concernent aussi particulièrement les étudiants étrangers (28,8% contre 9,3% pour les étudiants français). De plus, le problème de cautionnement auquel se trouvent confrontés certains étudiants, notamment les étudiants étrangers, peut contraindre la recherche de logement et les conduire à accepter des conditions insalubres.

Pour les étudiants décohabitants, le loyer est de très loin la dépense qui pèse le plus dans leur budget. Le problème du logement joue un rôle important dans la décision d'entreprendre des études ou pas et oriente les choix de diplôme comme le souligne Laïb (2014) : *« Les étudiants les plus en difficultés financières sont moins ambitieux à compétences scolaires comparables »,* et *« en présence de difficultés financières, choisir une STS, dont le maillage géographique est beaucoup plus serré permet davantage de rester au domicile familial »* (p.3)

Tableau 2**Difficultés de logement et caractéristiques sociodémographiques**

Variables	Modalités	Pas de difficultés de logement	Difficultés de logement
Age	Moins de 21 ans	92,0%	8,0%
	21 - 22 ans	90,1%	9,9%
	23 ans et plus	86,7%	13,3%
Origine sociale	Classe populaire	87,2%	12,8%
	Classe moyenne	89,6%	10,4%
	Classe supérieure	92,3%	7,7%
Mode d'habitation	Cohabitants	97,1%	2,9%
	Semi-décohabitants	91,8%	8,2%
	Décohabitants	84,4%	15,6%
Nationalité	Français	90,7%	9,3%
	Etranger	71,2%	28,8%
Ensemble		89,7%	10,3%

Champ : Ensemble des répondants (n = 7974)

Lecture : 15,6% des étudiants décohabitants déclarent avoir été confrontés à des difficultés de logement.

Pour faire face aux frais de loyer, les étudiants sont éligibles à l'aide personnalisée au logement (APL) destinée aux locataires de logements conventionnés par l'état¹⁴, dont les résidences universitaires et habitations à loyers modérés.

Dans cette étude, 73,3% des étudiants décohabitants ou semi-décohabitants ont pu bénéficier de l'APL. Si cette aide pallie un peu certaines difficultés financières rencontrées par les étudiants, elle est loin de toutes les résoudre. Ainsi, 0,6% des étudiants ont été contraints de faire appel à un hébergement d'urgence de type CROUS ou Samu Social pour pouvoir se loger, même temporairement. Parmi ceux qui ont bénéficié de ce type d'hébergement, nous trouvons principalement des étudiants étrangers (6,2% contre 0,3% pour les étudiants français), ceux âgés de 23 ans et plus (0,9% contre 0,4% pour les moins de 21 ans) ; les étudiants ne percevant pas d'aide financière de leurs parents (1,1% contre 0,5% pour ceux percevant une aide financière des parents) ; les étudiants n'ayant aucune activité rémunérée durant l'année universitaire (0,9% contre 0,3% pour ceux exerçant une activité rémunérée) et n'ayant aucun proche en mesure de les aider financièrement en cas de difficultés (1,8% contre 0,4%).

¹⁴ Logement qui fait l'objet d'une convention entre l'État et le propriétaire du logement (ou l'organisme gestionnaire du logement) et qui ouvre droit à une aide au logement ou à une aide de l'Agence nationale de l'habitat. Source <https://www.service-public.fr/>

1.5 Focus sur la vie en résidence universitaire du CROUS

Les résidences universitaires du CROUS représentent 13,3% du logement étudiant. La population résidante est principalement composée d'étudiants en Bac+1 (14,8% contre 12,2% pour les Bacs+5). Les étudiants les plus âgés ou les plus avancés dans leurs cursus préfèrent occuper un logement dans le parc locatif privé. Notons une proportion plus importante d'hommes et d'étudiants issus des classes sociales populaires au sein des résidences universitaires du CROUS (14,4% pour 12,4% de femmes) (tableau 3).

Tableau 3

Population logeant en résidence du CROUS et caractéristiques sociodémographiques

Variables	Modalités	Logeant en résidences universitaires du CROUS
Sexe	Femmes	12,4%
	Hommes	14,4%
Age	Moins de 21 ans	15,4%
	21 - 22 ans	11,8%
	23 ans et plus	12,4%
Origine sociale	Classe populaire	20,4%
	Classe moyenne	12,0%
	Classe supérieure	6,9%
Situation familiale	Célibataire	15,2%
	En couple	10,5%
	Pacsé(e) ou marié(e)	5,1%
Bourse	Oui	23,2%
	Non	4,5%
Ensemble		13,3%

Champ : Ensemble des répondants (n = 7974)

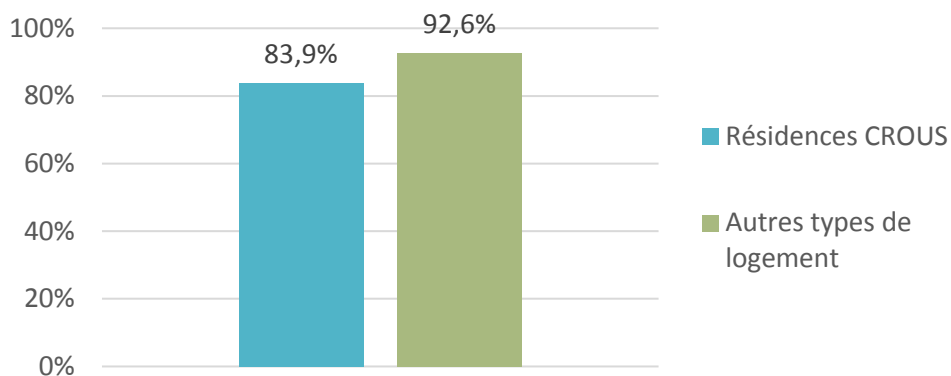
Lecture : 12,4% des étudiantes rennaises ayant répondu à l'enquête vivent en résidence universitaire.

Près d'un quart des étudiants boursiers (23,2%) vivent en résidences universitaires du CROUS (contre 4,5% pour les non boursiers) durant leur année d'études. Il est vrai que les étudiants boursiers sont prioritaires dans ces logements à moindre coût. Ce constat reflète les observations de Driant à partir de l'enquête OVE de 2016 : « *les étudiants boursiers du fait de leurs ressources modestes, sont ceux qui ont le plus de mal à s'adapter aux marchés immobiliers chers. Au niveau national, les étudiants boursiers se distinguent surtout par leur plus forte présence dans les résidences universitaires (principalement CROUS), mais aussi par un taux supérieur de cohabitation parentale.* » (2016, p.200)

Par comparaison à l'ensemble des autres types de logement, les étudiants habitant dans les résidences universitaires du CROUS semblent moins satisfaits de leur logement proportionnellement aux autres étudiants (83,9% contre 92,6%) (graphique 3).

Graphique 3

Taux de satisfaction selon le type de logement



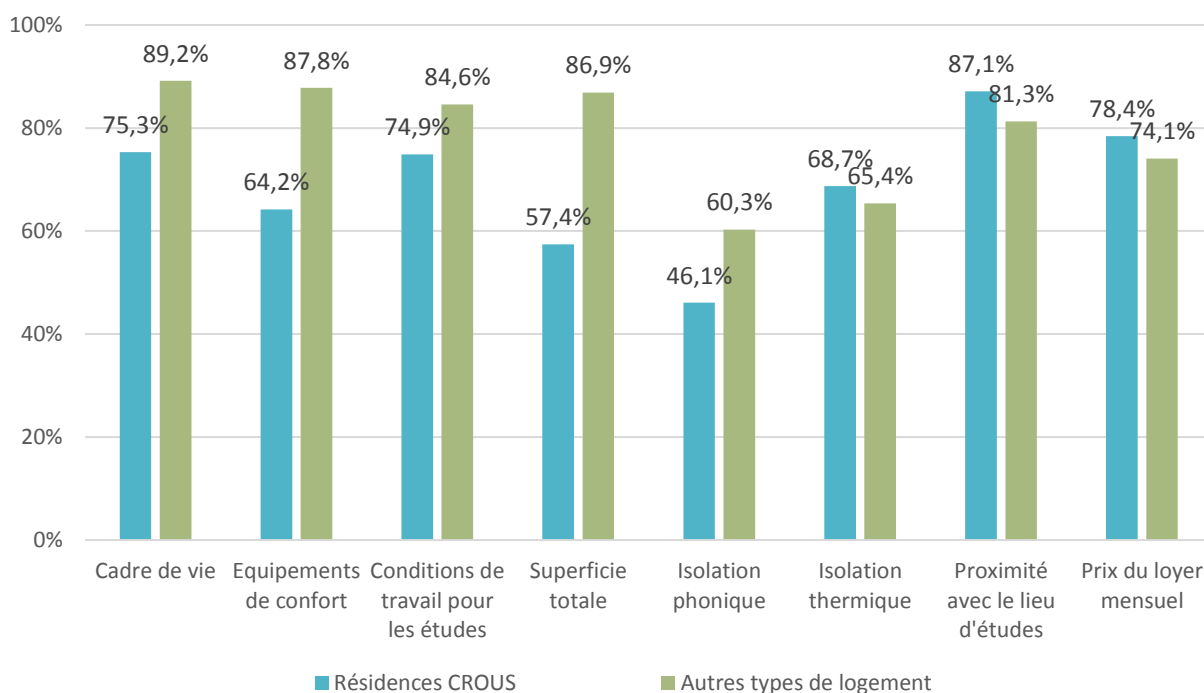
Champ : Ensemble des répondants (n = 7974)

Lecture : 83,9% des étudiants rennais vivant en résidence universitaire du CROUS déclarent être plutôt ou tout à fait satisfaits de leur logement.

Leur insatisfaction porte principalement sur certains aspects du logement tels que l'isolation phonique, la superficie du logement, les équipements de confort ou de façon moindre sur le cadre de vie. Les problèmes d'isolation phonique dans les résidences du CROUS semblent avoir des conséquences sur les conditions de travail des résidents. En effet, plus de cinq étudiants sur dix pointent ce défaut (graphique 4).

Graphique 4

Taux de satisfaction – Détails par critères selon le type de logement



Champ : Ensemble des répondants (n = 7974)

Lecture : 87,1% des étudiants rennais vivant en résidence universitaire du CROUS déclarent être satisfaits par la proximité du logement avec le lieu d'études contre 81,3% pour les étudiants vivant dans d'autres types de logement

Cependant, les résidences universitaires du CROUS ont fait des efforts appréciés des étudiants au niveau de l'isolation thermique : 68,7% des étudiants vivant dans ces résidences CROUS sont satisfaits contre 65,4% pour les étudiants vivant dans les autres types de logement. Près de huit étudiants sur dix (78,4%) sont satisfaits également par le prix du loyer mensuel (contre 74,1% pour les autres types de logement).

Les étudiants logés en résidences universitaires sont souvent les plus proches de leurs lieux d'études, ce qu'ils apprécient puisque 87,1% des résidents de logement CROUS sont satisfaits de la proximité de leur logement avec leur lieu d'études. Pour ceux résidant dans d'autres types de logement, ce taux de satisfaction atteint 81,3%.

1.6 L'indépendance résidentielle : une transition vers l'âge adulte

Avoir un logement personnel durant ses études constitue un cap vers l'indépendance résidentielle pour la plupart des étudiants. Moins fréquente chez les étudiants les plus jeunes, elle s'accroît avec l'âge et le niveau de diplôme comme l'indique le tableau 4. Si la part de décohabitants et de semi-décohabitants chez les moins de 21 ans est de 68,1%, ce taux ne cesse de progresser pour atteindre 88% chez les plus âgés (23 ans et plus). La décohabitation semble motivée par la volonté de se rapprocher du lieu d'études et d'être un peu plus autonome.

Ce constat est également observé au niveau national par F. Belghith et al (2017) « *le mode de résidence évolue en fonction de l'âge des étudiants : jusqu'à 19 ans inclus, près de la moitié des étudiants vivent chez leurs parents. A partir de 20 ans, les étudiants décohabitants deviennent majoritaires et la proportion d'étudiants qui vit dans un logement indépendant augmente ensuite à mesure qu'ils avancent en âge : 62% des étudiants de 20 ans ne vivent plus chez leurs parents et cette proportion dépasse les 80% à partir de 24 ans* ».

La décohabitation progresse également avec le niveau d'études, elle passe de 68,3% chez les Bac+1 à 90,3% chez les Bac + 5. Ainsi, les cinq années qui séparent les Bac+1 des Bac+5 confortent l'autonomie des jeunes à l'égard de leurs parents (tableau 4). Mais, cette progression trouve également son explication dans la forte mobilité géographique des étudiants en Master. Dans ce cas précis, la décohabitation est davantage liée à la poursuite d'études (distance trop grande entre le site d'études et le domicile parental).

La variable sexe n'influence pas significativement la décohabitation. Ainsi, les femmes sont aussi nombreuses que les hommes à ne plus vivre au sein du foyer parental : 78,8% d'entre elles sont décohabitantes ou semi-décohabitantes, contre 77,6% chez les hommes (tableau 4). En revanche, la décohabitation est plus prononcée chez les étudiants boursiers (81,9% contre 75,1% chez les non boursiers) et varie fortement en fonction du domaine de formation de l'étudiant. C'est en effet dans le domaine Arts, lettres, langues et communication que la part de décohabitants est la plus forte avec 82,8%. À l'inverse, les étudiants du domaine Santé sont les plus nombreux à continuer à résider chez leurs parents.

Tableau 4

Le mode d'habitation en fonction des caractéristiques sociodémographiques, du niveau d'études et du domaine de formation

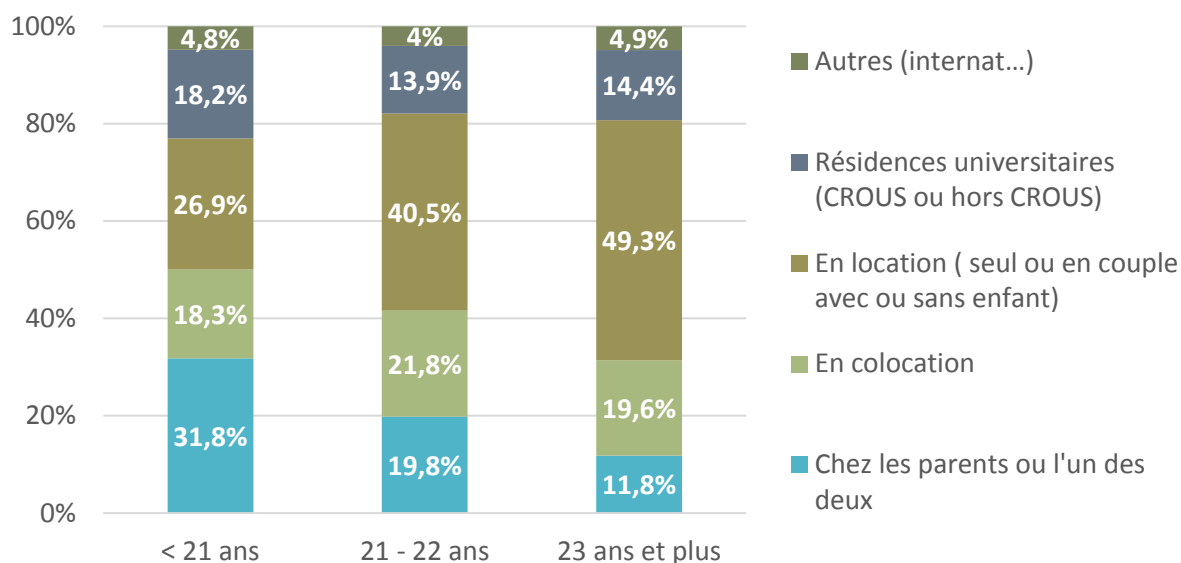
Variables	Modalités	Cohabitants	Décohabitants ou semi-décohabitants
Sexe	Femmes	21,2%	78,8%
	Hommes	22,4%	77,6%
Age	Moins de 21 ans	31,9%	68,1%
	21 - 22 ans	20,1%	79,9%
	23 ans et plus	12,0%	88,0%
Origine sociale	Classe populaire	20,4%	79,6%
	Classe moyenne	21,9%	78,1%
	Classe supérieure	22,9%	77,1%
Bourse	Oui	18,1%	81,9%
	Non	24,9%	75,1%
Année de diplôme	Bac+1	31,7%	68,3%
	Bac+2	25,3%	74,7%
	Bac+3	18,2%	81,8%
	Bac+4	12,0%	88,0%
	Bac+5	9,7%	90,3%
Domaine de formation	Arts, lettres, langues et communication	17,2%	82,8%
	Sciences humaines et sociales	19,0%	81,0%
	Droit, économie, gestion	25,9%	74,1%
	Sciences et technologies	18,6%	81,4%
	STAPS	27,5%	72,5%
	Santé	29,9%	70,1%
Ensemble		21,7%	78,3%

Champ : Ensemble des répondants (n = 7974)

Lecture : 78,8% des étudiantes rennaises sont décohabitantes ou semi-décohabitantes.

La décohabitation s'accompagne également d'une modification du mode d'habitat des étudiants en fonction de l'avancée dans le cursus. Ainsi, la part d'étudiants vivant en logement indépendant (location ou colocation) augmente avec l'âge (graphique 3) passant de 45,2% pour les moins de 21 ans, à 68,9% pour les 23 ans et plus, tandis que le pourcentage d'étudiants vivant au domicile parental décroît : il était de 31,8% chez les moins de 21 ans et chute à 11,8% chez les plus âgés (23 ans et plus). L'individualisation du logement a presque doublé en fonction du niveau de diplôme, passant d'un taux de location (seul ou en couple) de 27,2% pour les étudiants inscrits en bac+1 à 51,7% pour ceux inscrits en bac+5 (graphique 4).

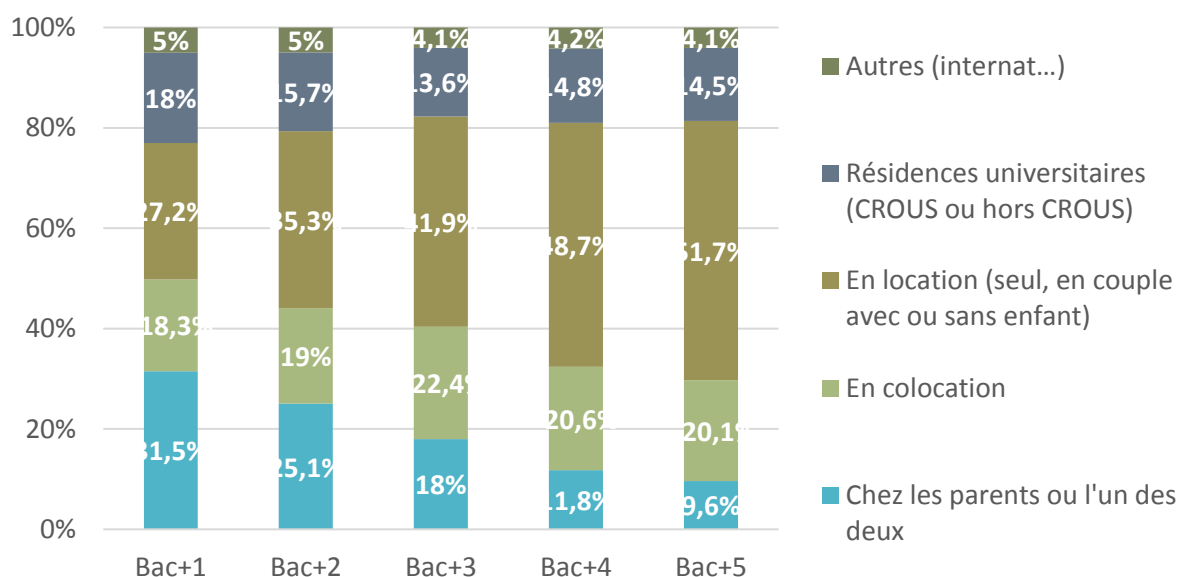
Graphique 3 : Type de logement en fonction de l'âge



Champ : Ensemble des répondants (n = 7974)

Lecture : 11,8% des étudiants âgés de 23 ans vivent chez leurs parents ou chez l'un deux.

Graphique 4 : Type de logement en fonction du niveau d'études



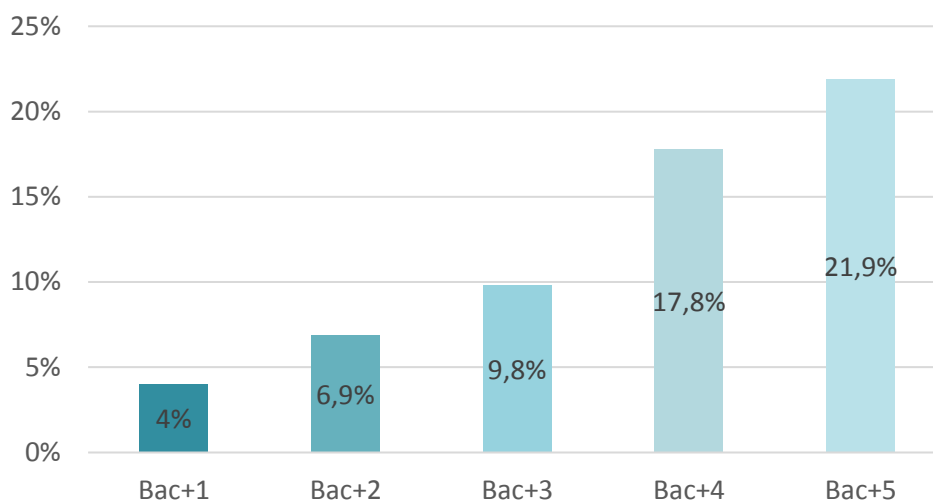
Champ : Ensemble des répondants (n = 7974)

Lecture : 51,7% des étudiants de Bac+5 loue un logement indépendant.

L'augmentation de la part de logement individuel après la Licence (Bac+3) peut aussi être liée à une transition vers la vie en couple. En effet, les modes de vie changent également avec l'avancée dans l'âge. Cela se traduit par un processus d'émancipation par rapport à la tutelle familiale, l'entrée dans la vie adulte, un souhait d'autonomie plus affirmé et fortement lié à la vie en couple. Le graphique 5, montre que c'est à partir de l'entrée en Master (Bac+4) que la part de location en couple augmente. Les femmes semblent prendre plus précocement leur autonomie que les hommes et elles s'engagent plus tôt dans la vie de couple. En effet, elles sont 10,6% en location en couple contre 7,4% pour les hommes.

Graphique 5

Evolution de la location en couple en fonction du niveau de diplôme



Champ : Ensemble des répondants (n = 7974)

Lecture : 21,9% des étudiants de Bac+5 déclarent vivre en location en couple.

Le mode de logement varie aussi selon la formation suivie : le logement en couple est plus fréquent parmi les étudiants du domaine Sciences Humaines et sociales (12,6%) et du domaine Arts, Lettres, Langues et communication (10,8%) ; le logement chez les parents parmi les étudiants du domaine Santé (29,9%) ; le logement seul parmi les étudiants du domaine Droit, économie, gestion (33%) ; les résidences du CROUS attirent surtout les étudiants du domaine Sciences et technologie (22,8%) ; tandis que la colocation concerne plus d'un quart (26,2%) des étudiants du domaine STAPS (tableau 5).

Tableau 5 : Type de logement en fonction des domaines de formation

Modalités	Chez les parents ou l'un des deux	En colocation	Location en couple	Location seul	Résidence universitaire (CROUS, Hors CROUS)	Autres types de logement
Arts, lettres, langues et communication	17,0%	25,9%	10,8%	26,1%	16,8%	3,4%
Sciences humaines et sociales	18,7%	20,2%	12,6%	28,6%	15,3%	4,3%
Droit, économie, gestion	25,5%	17,4%	7,6%	33,0%	12,1%	4,4%
Sciences et technologies	18,4%	14,6%	8,4%	30,9%	22,8%	4,9%
STAPS	27,4%	26,2%	6,8%	23,2%	13,2%	3,2%
Santé	29,9%	18,2%	6,3%	29,0%	8,2%	8,3%
Ensemble	21,5%	19,8%	9,2%	29,3%	15,6%	4,6%

Champ : Ensemble des répondants (n = 7974)

Lecture : 10,8% des étudiants d'Arts, lettres, langues et communication déclarent vivre en location en couple.

1.7 L'autonomie et les relations des étudiants avec leur famille ?

Vivre hors du foyer familial modifie la vie sociale et notamment ouvre plus de possibilité aux étudiants décohabitants de recevoir des amis ou de sortir. Cependant, si cette autonomie résidentielle leur permet de répondre favorablement aux sollicitations et invitations, les étudiants vivant dans leur propre logement maintiennent un lien très étroit avec leur famille. Le rythme des retours au foyer familial des semi-décohabitants est très régulier et fréquent. En effet, plus d'un semi-décohabitant sur deux (51,8%) rentre tous les week-ends chez ses parents (tableau 6).

Tableau 6 : Fréquence du retour chez les parents selon le mode de logement

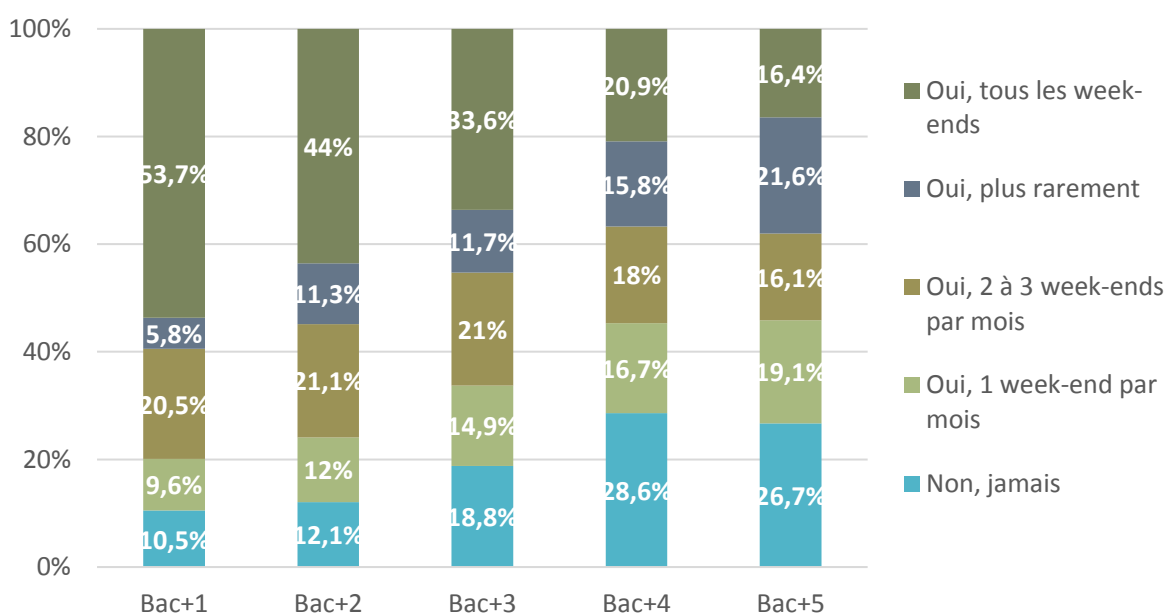
Modalités	Semi-décohabitants	Décohabitants
Non jamais	-	41,2%
Un week-end par mois	-	31,5%
2 à 3 week-ends par mois	48,2%	-
Tous les week-ends	51,8%	-
Plus rarement	-	27,3%
Ensemble	47,1%	52,9%

Champ : Ensemble des décohabitants et des semi-décohabitants (n = 6 278)

Lecture : 51,8% des étudiants semi-décohabitants déclarent rentrer chez leurs parents tous les week-ends.

Cette fréquence régulière vaut surtout pour les étudiants inscrits dans les premières années universitaires. La progression dans les études entraîne un espacement des contacts avec la famille (graphique 6) mais le retour vers le foyer parental reste cependant très régulier. En effet, 58,8% des décohabitants continuent de rendre visite à leurs parents. Ces retours permettent avant tout de maintenir des liens forts dans le lieu d'origine.

Graphique 6 : Fréquence du retour chez les parents selon le niveau de diplôme



Champ : Ensemble des décohabitants et des semi-décohabitants (n = 6 278)

Lecture : 53,7% des étudiants de Bac+1 déclarent retourner chez leurs parents tous les week-ends.

A. Régnier-Loilier dans « les mondes étudiants » (OVE, 2011), souligne le fait que « *la situation personnelle des étudiants explique cette plus ou moins grande fréquence des retours le week-end. Ainsi, un quart des étudiants ayant quitté le domicile parental et vivant seuls sans petit(e) ami(e) rentre chaque week-end, contre 18% de ceux ayant un(e) petit(e) ami(e) et seulement 5% des étudiants vivant en couple* ».

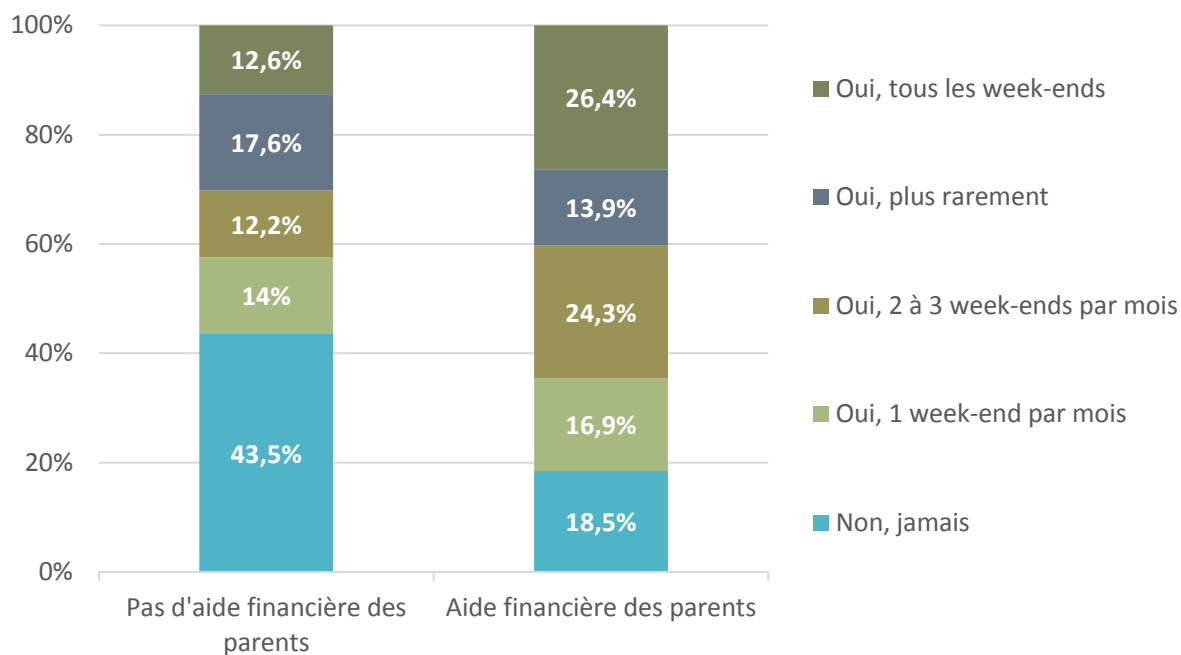
Mais, la fréquence de ces visites au domicile parental est aussi probablement liée à l'importance de l'aide familiale dans la prise en charge du coût financier des études supérieures en général, et du logement en particulier. Dans un article consacré à l'autonomisation des étudiants à l'égard de leur famille, Cicchelli et Erlich (2000) distinguent « les étudiants totalement autonomes », « les étudiants autonomes pris en charge par leur famille » et « les étudiants hétéronomes ».

Pour Cicchelli et Erlich, « *les autonomes pris en charge* » et « *les hétéronomes* », se déclarent *relativement redevables à leurs parents et par conséquent les études représentent peu ou prou « une affaire de famille »*. Les chercheurs soulignent que les premiers « *ne se sentent pas totalement assistés par leurs familles, même s'ils s'estiment assez d'accord avec l'idée d'être coupables en cas d'échec universitaire* », les seconds « *estiment qu'ils doivent rendre sur le plan de la réussite scolaire ce qu'ils reçoivent en termes de ressources.* » (p.63-65).

De fait, l'aide financière apportée par les parents aux étudiants décohabitants ou semi-décohabitants durant les études permet d'accentuer ou de conserver un lien familial marqué. En effet, 26,4% de l'ensemble des décohabitants reviennent tous les week-ends chez leurs parents lorsque ces derniers leur apportent une aide financière, contre 12,6% pour les étudiants dont les parents n'apportent aucun soutien financier (graphique 7). De même, près d'un étudiant sur quatre (24,3%) recevant une aide financière des parents revient au foyer familial deux à trois week-ends par mois, contre 12,2% pour ceux qui ne perçoivent aucune aide de leur famille.

Graphique 7

Evolution du retour de l'ensemble des décohabitants (semi-décohabitants compris) en fonction de l'aide financière perçue par les parents.



Champ : Ensemble des décohabitants et des semi-décohabitants (n = 6 278)

Lecture : 43,5% des étudiants décohabitants ou semi-décohabitants ne percevant pas d'aide financière des parents déclarent ne jamais retourner chez leurs parents.

Ce qu'il faut retenir : une autonomisation progressive où la famille reste un point d'ancrage fort

En 2017, plus de trois étudiants rennais sur quatre (78,5%) ont quitté le domicile de leurs parents pour poursuivre leurs études contre 82% en 2014. Cette décohabitation totale ou partielle est souvent liée à l'avancée en âge. Le départ, parfois en pointillé, du domicile parental révèle sans doute un besoin d'indépendance, mais aussi une contrainte imposée par la poursuite d'études et entraîne une décohabitation plus ou moins imposée.

En termes de localisation, plus de trois étudiants sur quatre (77,7%) déclarent habiter à Rennes. Nombreux sont les étudiants qui recherchent un logement au plus près des campus. Les plus jeunes sont encore nombreux à rester vivre soit chez leurs parents (31,8%) ou au sein des résidences universitaires (18,2%). Les étudiants logés dans les résidences universitaires sont relativement critiques quant à la qualité de certains logements (les plus anciens). L'insatisfaction porte essentiellement sur l'isolation phonique, la superficie du logement et les équipements de confort. En revanche, ils sont satisfaits des travaux d'amélioration de l'isolation thermique, du prix du loyer et de la proximité avec le lieu d'études.

Un étudiant sur dix interrogés (10,3%) déclare avoir connu des difficultés liées au logement. Cela concerne surtout les étudiants les plus âgés, ceux de classe sociale populaire et les étudiants de nationalité étrangère. Parmi ces difficultés, les plus fréquentes sont d'ordre financier, ou concernent l'isolation phonique ou thermique et l'insalubrité. Le logement demeure le poste de dépense le plus élevé des étudiants et peut parfois être un frein à la poursuite d'études. Ces constats interrogent, comme d'autres facteurs, l'égalité des chances, puisque la décohabitation implique des charges directes ou indirectes qui incombent aux étudiants.

Cependant, près des trois quarts des étudiants (73,3%) bénéficient d'aides de l'Etat (APL) et parfois d'un soutien financier de la part de leurs parents pour pallier ces dépenses de logement. L'aide financière apportée par les parents aux étudiants décohabitants ou semi-décohabitants durant les études permet également d'accentuer ou de conserver un lien familial fort. Ainsi, si les retours des décohabitants vers le foyer familial restent assez réguliers, le retour au domicile familial est plus marqué lorsque les parents contribuent au financement des études. Ainsi, près d'un étudiant sur quatre (24,3%) recevant une aide financière des parents revient au foyer familial deux à trois week-ends par mois contre 12,2% pour ceux qui ne perçoivent aucune aide de leur famille.

2 Moyens de transport et temps de déplacement

Au niveau national, l'enquête réalisée en 2010 par l'Observatoire de la vie étudiante (OVE) montre que « Plus d'un étudiant sur deux utilise habituellement les transports en commun pour les trajets quotidiens entre le domicile et l'endroit où il suit ses enseignements. Ils sont 46 % à faire ces trajets à pied et 35 % à utiliser la voiture (seul ou à plusieurs). L'utilisation de la bicyclette (9 %) et des deux-roues motorisés (1 %) est beaucoup plus rare. » Belghith et al. (2013).

D'autre part, ces mêmes études indiquent également que le temps de trajet entre le domicile et le lieu d'études varie très peu au fil des années : en 2016, les étudiants résidaient en moyenne à 33 minutes de leur lieu d'études contre 29 minutes en 2013 et 31 minutes en 2010. Plus l'agglomération est importante et plus le temps de trajet entre le domicile et le lieu d'études s'allonge.

Cette section sera consacrée en premier lieu aux principaux moyens de transport utilisés par les étudiants, puis aux temps de trajet pour se déplacer sur leur lieu d'études ou pour aller chez leurs parents.

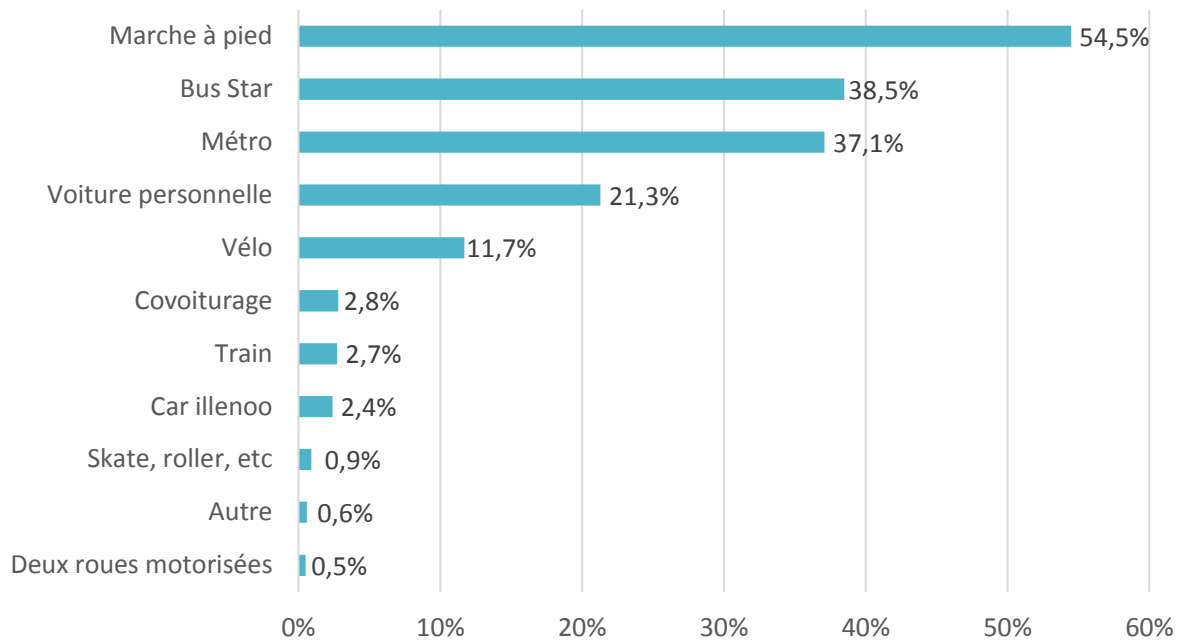
2.1 Les principaux modes de déplacement

Parmi l'ensemble des modes de déplacement utilisés, la marche à pied prédomine, suivie par les bus Star et le métro. Ainsi, plus d'un étudiant sur deux (54,5%) se déplace à pied pour effectuer les trajets quotidiens entre son domicile et l'établissement où il suit ses études ; les bus Star et le métro sont empruntés par plus d'un tiers des étudiants (respectivement 38,5% et 37,1%) ; 21,3% font ce trajet en voiture et 11,7% en vélo. Ces résultats s'expliquent probablement par le fait que 77,7% des étudiants résident à Rennes, 14% dans l'agglomération rennaise (hors de Rennes) et 8,3% hors de Rennes métropole.

La part d'étudiants utilisant le covoiturage ou le train pour se déplacer sur leur lieu d'études reste très marginal (respectivement 2,8% et 2,7%) (graphique 1).

Graphique 1

Les différents moyens de transport utilisés pour se rendre du domicile au lieu d'études



Champ : Ensemble des répondants (n=7974)

Lecture : 38,5% des étudiants rennais déclarent utiliser les bus Star pour se déplacer de leur domicile à leur lieu d'études.

Le profil des étudiants utilisant les transports en commun (tableau 1) se caractérise essentiellement par l'âge, le fait d'être cohabitants et issus de classe populaire. Les étudiants âgés de moins de 21 ans sont proportionnellement plus nombreux à se déplacer en bus Star¹⁵ (43,9%), en métro (38,9%), en car Illenoo¹⁶ (4,3%) ou en train (3,9%) que les étudiants des autres tranches d'âges. Il en va de même pour les cohabitants qui sont près de la moitié à utiliser le métro pour effectuer ces déplacements (49,7% contre 35,8% pour les décohabitants et 31,2% pour les semi-décohabitants) et 50,8% déclarent également utiliser le bus Star pour faire le trajet domicile/lieu d'études (contre 32,1% pour les semi-décohabitants et 37,4% pour les décohabitants).

Ceux qui marchent pour se rendre dans leur établissement d'enseignement sont surtout des étudiants décohabitants ou semi-décohabitants (58,3% pour les décohabitants et 64,4% pour les semi-décohabitants contre 31% pour les cohabitants). Ceci montre bien que lors de leur recherche de logement les étudiants privilégient de se rapprocher de leur lieu d'études.

La voiture personnelle qui arrive en quatrième position des moyens de transport utilisés pour se rendre en cours est davantage utilisée par les étudiants issus de classe moyenne (22,6%), par les cohabitants (44,8% contre 14,1% pour les décohabitants) et par les étudiants âgés de 21-22 ans (22,2%).

¹⁵ Les bus Star desservent les communes de Rennes Métropole

¹⁶ Les cars Illenoo sont un moyen de transport régional pour le département 35

Enfin, le vélo est un moyen utilisé principalement par des décohabitants (15,6% contre 5,5% par les cohabitants) mais aussi par les étudiants les plus âgés : 23 ans et plus (15,1% contre 8,5% pour les moins de 21 ans) et par les étudiants de classe supérieure (15% contre 8,7% pour les étudiants de classe populaire). Rappelons cependant que ce moyen de transport est utilisé par seulement 11,7% des étudiants.

En 2005, R. Vourc'h faisait les mêmes constats à partir de l'enquête nationale de l'OVE et soulignait « quatre étudiants sur dix se rendent sur leur lieu d'enseignement à pied. Le plus souvent ce mode de locomotion n'est pas exclusif puisque 43,2% d'entre eux utilisent aussi les transports en commun. La probabilité d'aller à pied à l'université ou au lycée baisse avec l'âge [...]. Ainsi en se rapprochant de leur lieu d'études, les décohabitants ont plus de chance de s'y rendre à pied, surtout ceux qui vivent en résidence collective. Enfin plus le temps de trajet est faible entre le domicile et le lieu d'études, plus la probabilité de s'y rendre à pied est élevée ».

Tableau 1

Les différents modes de transport utilisés pour se rendre du domicile au lieu d'études en fonction des caractéristiques sociodémographiques

Modalités	Marche à pied	Métro	Bus Star	Car Illenoo	Train	Voiture perso	Covoiturage	2 roues motorisées	Vélo	Skate, roller	Autre
Femmes	53,7%	39,4%	38,1%	2,7%	2,6%	20,4%	2,4%	0,2%	9,6%	0,4%	0,4%
Hommes	55,6%	34,1%	39%	2,1%	2,8%	22,4%	3,3%	0,9%	14,5%	1,6%	0,7%
< de 21 ans	55,3%	38,9%	43,9%	4,3%	3,9%	19,9%	3,7%	0,4%	8,5%	1,2%	0,5%
21 - 22 ans	54,6%	36,0%	37,6%	1,7%	1,8%	22,2%	2,6%	0,4%	11,9%	0,8%	0,6%
23 ans et plus	53,6%	36,1%	33,4%	1,2%	2,1%	21,9%	2%	0,7%	15,1%	0,9%	0,6%
Classe populaire	55%	39,8%	40,0%	3,1%	3,3%	20,5%	2,4%	0,2%	8,7%	1,0%	0,6%
Classe moyenne	53,6%	35,1%	40,1%	2,7%	2,5%	22,6%	2,6%	0,5%	11,5%	0,7%	0,5%
Classe supérieure	54,7%	35,9%	35,8%	1,6%	2,1%	20,5%	3,3%	0,8%	15,0%	1,1%	0,5%
Co-habitants	31,0%	49,7%	50,8%	9,7%	8,8%	44,8%	5,0%	1,1%	5,5%	0,4%	0,7%
Semi-décohabitants	64,4%	31,2%	32,1%	0,4%	0,6%	15,7%	2,2%	0,3%	11,0%	0,8%	0,4%
Décohabitants	58,3%	35,8%	37,4%	0,5%	1,2%	14,1%	2,0%	0,4%	15,6%	1,3%	0,6%
Ensemble	54,5%	37,1%	38,5%	2,4%	2,7%	21,3%	2,8%	0,5%	11,7%	0,9%	0,6%

Champ : Ensemble des répondants (n=7974)

Lecture : 43,9% des étudiants âgés de moins de 21 ans déclarent utiliser le bus Star pour se rendre de leur domicile à leur lieu d'études.

2.2 Des étudiants globalement satisfaits de leur mode de transport

De manière générale, quel que soit le mode de transport utilisé, plus de neuf étudiants sur dix sont satisfaits. Cependant, les étudiants circulant en train pour se rendre sur leur lieu d'études ou en car Illenoo sont légèrement moins satisfaits (respectivement 80,4% et 83,3% de satisfaits) que les étudiants venant en métro (92,1%). Concernant le prix des transports, la satisfaction est beaucoup plus nuancée et dépend du type de transport utilisé. Ainsi, les étudiants déclarent être plutôt voire tout à fait satisfaits lorsqu'ils utilisent le vélo (82,7%), les deux roues motorisées (79,1%), le skate ou roller (75,6%) ou le covoiturage (70,1%). En revanche, ils sont plus mitigés lorsqu'ils utilisent leur voiture personnelle (60,2% de satisfaction) et ils jugent sévèrement les tarifs des transports en commun. En effet, ce taux de satisfaction chute à 48,9% pour les étudiants circulant en train, 55% pour ceux empruntant le métro.

La durée du temps de trajet domicile/lieu d'études satisfait 68% des répondants, quel que soit le moyen de transport. Les plus insatisfaits sont ceux qui ont un trajet long et sont contraints de parcourir la distance domicile/lieu d'étude avec le car Illenoo (41,4% de satisfaits) ou le train (55% de satisfaits). Plus le trajet est court pour venir en cours et plus l'appréciation générale sur le mode de transport, sur le prix ou sur le temps de trajet est positive. S'ils ne sont que 11,7% à se déplacer en vélo pour rejoindre leur établissement d'enseignement, notons toutefois que les étudiants cyclistes ont les taux de satisfaction les plus élevés sur ces trois critères (tableau 2).

Tableau 2 : Taux de satisfaction en fonction des différents modes de transport

Modalités	Les transports de manière générale		Le prix du transport		Le temps de trajet	
	Peu ou pas du tout satisfait	Plutôt ou tout à fait satisfait	Peu ou pas du tout satisfait	Plutôt ou tout à fait satisfait	Peu ou pas du tout satisfait	Plutôt ou tout à fait satisfait
Marche à pied	5,4%	94,6%	-	-	11,2%	88,8%
Métro	7,9%	92,1%	45,0%	55,0%	20,5%	79,2%
Bus Star	9,2%	90,8%	41,1%	58,9%	24,8%	75,2%
Car Illenoo	16,8%	83,3%	42,2%	57,9%	58,5%	41,4%
Train	19,6%	80,4%	51,0%	48,9%	44,9%	55,0%
Voiture personnelle	11,4%	88,7%	39,9%	60,2%	31,9%	68,1%
Covoiturage	9,5%	90,5%	29,9%	70,1%	28,3%	71,7%
Deux roues motorisées	7,0%	93,0%	20,9%	79,1%	20,8%	79,2%
Vélo	6,2%	93,9%	17,2%	82,7%	9,6%	90,4%
Skate, roller	8,5%	91,5%	24,3%	75,6%	5,7%	94,3%
Autre	28,3%	71,6%	40,3%	59,7%	26,6%	73,5%
Ensemble	7,6%	92,4%	32,8%	67,2%	17,1%	82,9%

Champ : Ensemble des répondants (n=7974)

Lecture : 55% des étudiants qui déclarent utiliser le métro pour se rendre de leur domicile à leur lieu d'études sont plutôt voire tout à fait satisfait par le prix du transport.

2.3 Les modes de déplacement diffèrent selon le lieu d'études et de résidence

Quel que soit le lieu de résidence ou le campus d'études, la majorité des étudiants utilise un seul moyen de transport pour se rendre sur leur lieu d'études (55,2% pour le campus de Beaulieu, 51,6% pour le campus Centre et 49,3% pour le campus de Villejean). Ils sont près d'un tiers sur le campus de Villejean (31,2%) à emprunter deux modes de transport (contre 28% pour ceux du campus de Beaulieu et 27,3% pour ceux du campus Centre), en combinant pour beaucoup marche et bus/métro (tableau 3).

Tableau 3

Nombre de moyens de transport utilisés par les étudiants pour effectuer le trajet domicile/lieu d'études en fonction des campus

Modalités	Beaulieu	Centre	Villejean
Un seul moyen de transport	55,2%	51,6%	49,3%
Deux moyens de transport	28,0%	27,3%	31,2%
Trois moyens de transport	13,0%	16,1%	16,2%
Quatre moyens de transport	3,9%	5,0%	3,2%
Ensemble	100%	100%	100%

Champ : Ensemble des répondants (n=7974)

Lecture : 55,2% des étudiants du campus de Beaulieu déclarent utiliser un seul moyen de transport pour se rendre de leur domicile à leur lieu d'études.

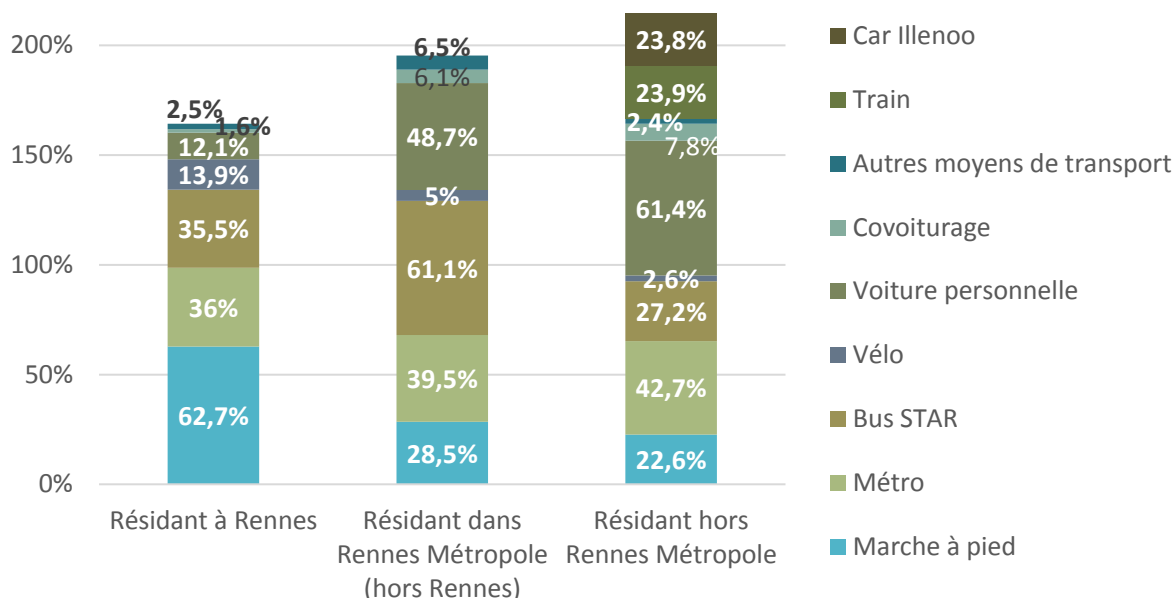
Les différences dans les modes de déplacement sont très marquées selon le lieu de résidence (graphique 2). Pour se rendre en cours, les modes de transports utilisés sont sensiblement différents selon que les étudiants résident à Rennes, dans d'autres communes de Rennes Métropole ou au-delà. Pour les étudiants résidant à Rennes, la marche à pied, le métro et le bus dominent alors que la voiture personnelle, le train et les cars Illenoo sont peu utilisés. À l'inverse, l'usage de la voiture, du train et de cars sont élevés pour les étudiants résidant hors de Rennes Métropole. On remarque également que l'usage du métro rennais est important pour les trois lieux de résidence (36% à Rennes contre 39,5% pour Rennes Métropole et 42,7% en dehors de Rennes Métropole).

La lecture par campus d'études est moins contrastée (graphique 3). La marche à pied domine sur les trois campus et les différences d'usage de la voiture sont moins marquées. En effet, près de deux étudiants du campus Centre sur trois (65,7%) par exemple, rejoignent à pied leur établissement de formation souvent en raison de la proximité du logement avec le lieu d'études. Les transports en commun et plus précisément les bus STAR sont le second moyen de transport emprunté par les étudiants des campus de Beaulieu (47,6%) et du campus Centre (45,6%). Toutefois, dans l'attente de l'arrivée du métro, l'accès en transports collectifs du campus de Beaulieu reste moins aisé et explique la proportion importante d'étudiants utilisant leur voiture (31,4%), voire le covoiturage, pour se rendre en cours. À l'inverse, l'usage du métro domine sur le campus de Villejean où il est utilisé par la moitié des étudiants.

Le manque de pistes cyclables et/ou de pistes davantage sécurisées est fréquemment évoqué, comme le manque de parkings à vélo sur les campus : « *On nous incite à venir en vélo pour*

limiter le nombre de voitures car il n'y a pas assez de parkings, mais il n'y a pas non plus assez de parkings à vélo... » (étudiant, 23 ans, M2, S&T).

Graphique 2 : Répartition des modes de transport en fonction du lieu de résidence

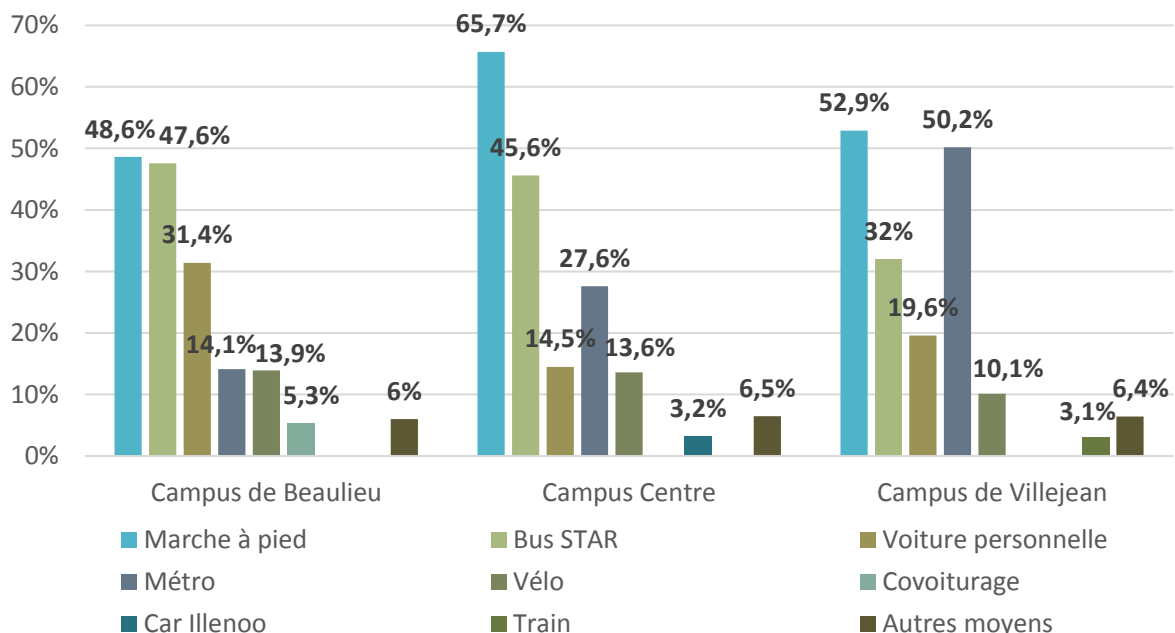


Champ : Ensemble des répondants (n=7974)

Lecture : 62,7% des étudiants résidant à Rennes se rendent à pied de leur domicile à leur lieu d'études.

Totaux supérieurs à 100% car plusieurs réponses possibles

Graphique 3 : Répartition des modes de transport en fonction du lieu d'études



Champ : Ensemble des répondants (n=7974)

Lecture : 50,2% des étudiants du campus de Villejean utilisent le métro pour venir de leur domicile à leur lieu d'études.

Totaux supérieurs à 100% car plusieurs réponses possibles

2.4 Un temps de déplacement vers le lieu d'études relativement court

Près de deux étudiants sur trois (62,6%) résident à 20 minutes ou moins de leur lieu d'études. Au niveau national, ce temps de trajet moyen domiciles-études est de 33 minutes en 2016 (repère OVE 2016).

Tous modes de transport confondus, 28,9% des étudiants mettent 10 minutes ou moins pour se rendre sur leur lieu d'études, 33,7% de 11 à 20 minutes, 21% de 21 à 30 minutes, 13,5% de 31 minutes à 1 heure et 2,9% plus d'une heure (tableau 4).

Tableau 4 : Temps de trajet entre le domicile étudiant et le lieu d'études en fonction des caractéristiques sociodémographiques

Variables	Modalités	10 minutes ou moins	11 à 20 minutes	21 à 30 minutes	31 minutes à 1 heure	Plus d'1 heure
Age	< à 21 ans	30,3%	29,0%	20,6%	16,5%	3,5%
	21 - 22 ans	29,9%	35,0%	20,5%	12,8%	1,8%
	23 ans et plus	26,4%	37,6%	21,8%	10,8%	3,4%
Origine sociale	Classe populaire	28,8%	32,2%	20,7%	14,4%	3,9%
	Classe moyenne	29,0%	33,4%	21,0%	14,0%	2,6%
	Classe supérieure	28,9%	35,4%	21,3%	12,2%	2,2%
Mode d'habitation	Cohabitants	4,5%	17,1%	28,5%	40,7%	9,1%
	Semi-décohabitants	41,7%	37,8%	16,0%	3,8%	0,8%
	Décohabitants	29,9%	38,8%	21,4%	8,2%	1,6%
Ensemble		28,9%	33,7%	21,0%	13,5%	2,9%

Champ : Ensemble des répondants (n=7974)

Lecture : 16,5% des étudiants âgés de moins de 21 ans déclarent avoir un trajet entre leur domicile et leur lieu d'études compris entre 31 minutes et 1 heure.

Ce temps de trajet diffère de façon prononcée selon le degré d'autonomie résidentielle et le type de logement occupé (tableaux 4 et 5). Ainsi, 40,7% des cohabitants, mettent entre 31 minutes et une heure pour se rendre de leur domicile à leur lieu d'études tandis que 41,7% des semi-décohabitants ont un temps de trajet court (10 minutes ou moins) et 38,8% des décohabitants mettent entre 11 et 30 minutes. Comme l'a montré l'OVE « la décohabitation a bien un rôle fonctionnel de rapprochement au lieu d'études » (Belghith et al. 2016, p.42).

La localisation du logement influence également le temps de trajet pour se rendre dans l'établissement d'enseignement. En effet, près de trois étudiants sur quatre résidant à Rennes (74,7%) ont un temps de trajet entre leur domicile et leur lieu d'études variant entre 10 minutes ou moins (35,5%) et 20 minutes (39,2%) (contre 28,7% pour ceux résidant sur l'agglomération rennaise mais hors de Rennes et 6,5% pour ceux habitant en dehors de la métropole rennaise).

Ainsi, les étudiants habitant en dehors de Rennes métropole ont un temps de trajet beaucoup plus long pour se rendre dans leur établissement d'enseignement : 50,5% mettent entre 31 minutes et une heure pour venir sur leur lieu d'études et près d'un quart de ces étudiants (24,2%) mettent plus d'une heure de trajet. Ceux qui résident dans une commune de Rennes métropole, mais en dehors de Rennes, ont un temps de trajet intermédiaire. En effet, 29,6% de ces étudiants ont un temps de trajet compris entre 21 et 30 minutes et 38,3% mettent entre 31 minutes et une heure pour aller de leur domicile à leur établissement.

Les étudiants qui résident en dehors de Rennes soulignent leurs difficultés à rejoindre les campus, et à se garer quand ils viennent en voiture.

« N'habitant pas Rennes même, les transports en commun m'handicapent par moment. Il m'est impossible de rentrer tard chez moi le soir, donc je dois limiter mes sorties, ou utiliser ma voiture personnelle [...], alors même que j'aimerais limiter mon impact sur l'environnement » (étudiant, 22 ans, L2, S&T)

Quand ils ont des emplois du temps relativement morcelés, habiter à Rennes permet aux étudiants de rentrer chez eux, d'y prendre leur repas et d'y travailler pendant la journée. Quand ils privilégient les transports en commun ils soulignent des tarifs d'abonnement onéreux, pour parcourir des petites distances.

D'un type de logement à l'autre, le temps de transport varie considérablement. S'il est plus élevé chez les étudiants vivant chez leurs parents, comme nous l'avons déjà mentionné, plus de la moitié des étudiants vivant en résidence universitaire (51%) ont un temps de trajet vers le lieu d'études réduit : 10 minutes maximum (tableau 5). Ceci s'explique par le fait que les résidences universitaires sont souvent situées à proximité immédiate du lieu d'études. Le temps de trajet reste également limité pour les étudiants vivant en colocation. En effet, il est inférieur ou égal à 20 minutes pour trois étudiants sur quatre. Parmi eux, plus d'un tiers (39%) bénéficie également d'un trajet court, de 10 minutes voire moins, entre leur logement et leur établissement d'enseignement.

Le temps de trajet varie peu en fonction du campus. Ainsi, près de deux étudiants sur trois du campus Centre (63,6%) ont un temps de trajet inférieur ou égal à 20 minutes (contre 62,7% pour les étudiants du campus Villejean et 61,3% pour ceux du campus Beaulieu). Notons toutefois que 29,9% des étudiants du domaine Santé vivent chez leurs parents ou chez l'un des deux et 16,8% des étudiants d'Arts, lettres, langues et communication vivent au sein de résidences universitaires, ce qui explique ces temps de trajets courts pour certains étudiants de Villejean. Plus d'un étudiant sur cinq (22,4%) du campus de Villejean met entre 21 et 30 minutes pour se déplacer sur leur lieu d'études contre 18,1% pour ceux du campus Centre.

Cependant, ils sont 3,6% parmi les étudiants du campus Centre à effectuer des trajets de plus d'une heure contre 2% pour ceux du campus de Beaulieu.

Les modalités des déplacements quotidiens domicile-lieu d'études varient nettement selon le mode de locomotion utilisé (tableau 5). Selon leur mode de transport, les étudiants ont un temps de déplacement plus ou moins long. Ainsi, 79,9% des étudiants utilisant le train et 81,6% se déplaçant avec les cars Illenoo, ont un temps de trajet compris entre 31 minutes et plus d'une heure. En revanche, 64,4% de ceux utilisant le métro et 61,2% de ceux prenant le bus Star mettent entre 11 et 30 minutes pour rejoindre leur lieu d'études. Il va de soi que ces modalités de transport renvoient à l'éloignement du lieu de domicile mais aussi au temps d'attente entre deux modalités de transport.

Tableau 5

Temps de trajet entre le domicile étudiant et le lieu d'études en fonction d'autres variables

Variables	Modalités	10 minutes ou moins	11 à 20 minutes	21 à 30 minutes	31 minutes à 1 heure	Plus d'1 heure
Type de logement	Chez les parents ou l'un des deux	4,5%	17,1%	28,5%	40,7%	9,1%
	Logement indépendant appartenant aux parents	18,2%	42,6%	23,1%	13,9%	2,2%
	En colocation	39,0%	36,3%	18,4%	5,7%	0,6%
	En location	29,5%	41,6%	21,3%	5,9%	1,7%
	En résidence universitaire	51,0%	31,8%	12,0%	4,6%	0,6%
	Autre	15,9%	30,4%	29,5%	20,0%	4,2%
Situation du logement	A Rennes	35,5%	39,2%	19,6%	5,1%	0,6%
	Dans Rennes Métropole (hors Rennes)	8,1%	20,6%	29,6%	38,3%	3,4%
	Hors Rennes Métropole	1,9%	4,6%	18,9%	50,5%	24,2%
Campus	Beaulieu	28,1%	33,2%	20,0%	15,2%	2,0%
	Centre	30,7%	32,9%	18,1%	14,7%	3,6%
	Villejean	28,5%	34,2%	22,4%	12,3%	2,5%
Mode de locomotion	Marche à pied	39,3%	34,4%	16,3%	8,4%	1,7%
	Métro	10,4%	33,7%	30,7%	21,0%	4,2%
	Bus Star	12,0%	29,1%	32,1%	23,6%	3,3%
	Car Illenoo	2,8%	2,5%	13,1%	53,6%	28,0%
	Train	4,6%	5,0%	10,4%	48,8%	31,1%
	Voiture personnelle	18,3%	28,2%	24,0%	23,8%	5,6%
	Covoiturage	20,0%	30,6%	19,3%	17,3%	12,7%
	Vélo	36,3%	40,7%	16,1%	6,3%	0,6%
	Deux roues motorisées	15,4%	42,5%	28,6%	13,5%	-
	Skate, roller	40,0%	28,0%	21,6%	10,4%	-
	Autre	25,3%	18,7%	26,4%	17%	12,6%
Ensemble		28,9%	33,7%	21,0%	13,5%	2,9%

Champ : Ensemble des répondants (n=7974)

Lecture : 9,1% des étudiants rennais vivant chez leurs parents ou chez l'un des deux déclarent mettre plus d'une heure pour effectuer le trajet entre leur domicile et leur lieu d'études.

Ce sont les étudiants qui se déplacent à pied ou en vélo et donc à proximité de leur lieu d'études qui ont le temps de déplacement le plus court. En effet, 73,7% des piétons et 77% des cyclistes mettent 20 minutes ou moins pour rejoindre leur établissement d'enseignement. Parmi eux, plus d'un tiers des piétons (39,3%) et des cyclistes (36,3%) font le trajet domicile-lieu d'études en 10 minutes ou moins. Le temps de trajet varie plus fortement pour ceux qui utilisent la voiture pour se déplacer sur leur lieu de cours, 28,2% ont une durée moyenne de trajet de 11 à 20 minutes, 24% de 21 à 30 minutes et 23,8% de 31 minutes et 1 heure.

2.5 Un retour chez les parents contraint par un temps de trajet long

Le temps de trajet effectué par les étudiants décohabitants ou semi-décohabitants pour rentrer chez leurs parents le week-end est loin d'être négligeable. En effet, près de trois étudiants rennais sur quatre (72,2%) ont un temps de transport de plus d'une heure pour rejoindre le domicile parental et moins d'un quart (21,4%) met entre 31 minutes et 1 heure de trajet. Parmi les étudiants qui rentrent chez leurs parents tous les week-ends, ils sont 55,4% à avoir un temps de trajet de plus d'une heure, c'est le cas de 81,7% des étudiants qui retournent chez leurs parents une fois par mois et de 84,2% de ceux qui rentrent plus rarement.

Tableau 6

Temps de trajet entre le domicile étudiant et le domicile des parents en fonction de la fréquence des retours

Variables	Modalités	10 minutes ou moins	11 à 20 minutes	21 à 30 minutes	31 minutes à 1 heure	Plus d'1 heure
Fréquence des retours au domicile parental	Non jamais	2,8%	4,7%	6,3%	7,9%	78,3%
	Un week-end par mois	0,1%	0,4%	2,3%	15,5%	81,7%
	Deux à trois week-end par mois	0,2%	1,0%	3,7%	23,2%	71,9%
	Tous les week-ends	0,3%	0,7%	4,6%	39%	55,4%
	Plus rarement	0,7%	2,1%	2,7%	10,3%	84,2%
Ensemble		0,7%	1,6%	4,0%	21,4%	72,2%

Champ : Ensemble des étudiants décohabitants ou semi-décohabitants (n=6 278)

Lecture : 55,4% des étudiants décohabitants ou semi-décohabitants qui regagnent le domicile de leurs parents ou de l'un deux, tous les week-ends ont un temps de trajet de plus d'une heure.

Ce qu'il faut retenir : une diversité de modes de transport pour des durées et dépenses très variables

Si les étudiants rennais se déplacent beaucoup à pied, en bus ou en métro pour se rendre sur leurs lieux d'enseignement, les résultats de l'enquête mettent aussi en évidence une diversité de situations selon certaines caractéristiques sociodémographiques telles que l'âge, la classe sociale ou le mode d'habitation.

Ainsi, les étudiants les plus jeunes (moins de 21 ans), qui vivent le plus souvent chez leurs parents et les étudiants de classes populaires, utilisent davantage les transports en commun que les autres étudiants.

Les modes de transport varient également en fonction du lieu d'habitation. Le vélo est un moyen de transport peu onéreux pour se déplacer à Rennes. Toutefois ce mode de transport est moins utilisé que d'autres ; certains étudiants déplorent le manque de pistes cyclables et leur insécurité, ainsi que le manque de parkings à vélo sur les campus.

Les étudiants sont globalement satisfaits de leurs modes de transport quotidiens, mais ceux qui utilisent les transports en commun tels que le train ou les cars Illenoo déplorent des tarifs qui grèvent significativement leur budget. Ce budget transport peut varier considérablement en fonction de la distance à parcourir entre leur domicile et leur lieu d'études. Il importe aussi de souligner que les étudiants boursiers méconnaissent souvent les tarifs solidaires proposés. Le budget transport représente un coût important pour les étudiants, notamment pour ceux qui résident en dehors de Rennes car il croît en fonction de la distance parcourue. Ceci explique également que les retours chez les parents sont moins nombreux pour les décohabitants.

Afin de limiter ce coût de transport, ces décohabitants tentent de vivre dans un périmètre assez proche de leur lieu d'études contrairement aux cohabitants. En effet, 29,9% des décohabitants logent à 10 minutes maximum de leurs lieux d'études et 38,8% ont un trajet compris entre 11 et 20 minutes. À l'inverse, 40,9% des cohabitants mettent entre 31 minutes et 1 heure pour rejoindre leurs lieux de cours.

L'arbitrage entre le fait de payer un loyer à Rennes avec la possibilité de bénéficier d'aides au logement et de payer un abonnement de transport est discuté dans les familles et réévalué au cours des années d'études, quand l'emploi du temps des étudiants devient plus chargé en heures de cours ou en travail personnel. De même, le choix de la localisation du logement relève d'un arbitrage entre le type de logement, le prix du loyer, les modalités de transport, leur coût et leur durée.

3 Temps libre, loisirs et pratiques culturelles des étudiants

Les temps de loisirs sont essentiels dans la vie des étudiants. Il importe en effet qu'ils aient des moments de pause entre leurs heures de cours, de travail de groupe, de travail personnel, de révision, d'examens et aussi souvent de travail salarié. Ainsi, les activités extra-universitaires favorisent la socialisation, la constitution de réseau d'entraide et permettent de « déstresser » après des périodes de travail intense comme les partiels ou les concours. Plus encore, ils permettent aux étudiants d'organiser leur travail de manière plus efficiente et de ne pas « avoir toujours le nez dans le guidon ». Les étudiants des filières sélectives, et plus particulièrement les étudiants de santé, soulignent combien il leur est nécessaire de ménager des temps de loisirs pour réussir leurs études.

Comme le soulignent Rosselli et al. (2016, p.101) « *Les loisirs disent ce que les individus font non pas seulement quand ils ont du temps mais ce pour quoi ils libèrent du temps. Autrement dit, raconter comment et avec qui ou avec quelle implication on passe son temps libre dit aussi comment chaque individu calcule et rationalise la soustraction des différents espaces, temporalités et interstices dans lesquels, il évolue quotidiennement et plus à long terme ...* »

Cette section abordera les différentes pratiques culturelles ou festives des étudiants rennais sous deux aspects : la fréquence de sorties et types de lieux de sorties des étudiants, puis l'implication des étudiants rennais dans les activités sportives ou dans la vie citoyenne.

3.1 Une grande majorité des étudiants sort régulièrement

Près d'un étudiant sur deux (45,2%) sort au moins une fois par semaine. Ceux qui n'assistent jamais aux soirées festives, culturelles ou sportives représentent seulement 6,6% des étudiants. Comparativement à l'enquête de 2014, la fréquence des sorties décroît légèrement passant de 95,3% en 2014 à 93,4% en 2017 (tableau 1).

Comme en 2014, les hommes sont plus nombreux à sortir le soir durant la semaine que les femmes (48,8% contre 42,5% des femmes). Les sorties nocturnes durant la semaine augmentent significativement en fonction de l'âge, passant de 37,8% chez les moins de 21 ans à 50,5% chez les plus âgés (23 ans et plus). L'approche selon l'origine sociale de l'étudiant met en évidence que la moitié des étudiants issus de la classe supérieure (50,4%) sort le soir en semaine alors qu'ils sont moins nombreux chez les étudiants issus de la classe populaire (40,1%).

La décohabitation s'accompagne d'un accroissement des sorties nocturnes. En effet, plus d'un étudiant décohabitant sur deux (50,7%) sort le soir au moins une fois par semaine contre 35,5% pour les cohabitants.

Tableau 1**Fréquence de sortie le soir en fonction des caractéristiques sociodémographiques**

Variables	Modalités	Plusieurs fois par semaine	Une fois par semaine	Une à trois fois par mois	Moins d'une fois par mois	Jamais
Sexe	Femmes	18,1%	24,4%	32,9%	18,1%	6,5%
	Hommes	22,7%	26,1%	30,0%	14,5%	6,7%
Age	Moins de 21 ans	16,4%	21,4%	32,5%	20,4%	9,4%
	21 - 22 ans	22,1%	26,2%	32,5%	14,8%	4,4%
	23 ans et plus	22,2%	28,3%	30,0%	14,0%	5,5%
Origine sociale	Classe populaire	17,7%	22,4%	32,2%	19,3%	8,4%
	Classe moyenne	18,4%	26,9%	33,5%	15,2%	6,1%
	Classe supérieure	23,7%	26,7%	29,8%	14,7%	5,0%
Mode d'habitation	Cohabitants	14,2%	21,3%	33,1%	22,3%	9,1%
	Semi-décohabitants	18,6%	26,2%	32,5%	16,2%	6,5%
	Décohabitants	24,6%	26,1%	30,1%	13,9%	5,3%
Ensemble		20,1%	25,1%	31,6%	16,5%	6,6%

Champ : Ensemble des répondants (n= 7974)

Lecture : 18,1% des étudiantes rennaises déclarent être sorties le soir, plusieurs fois par semaine depuis la rentrée universitaire 2016/2017.

Bien qu'ils ne soient pas majoritaires, il importe également de souligner les commentaires récurrents à propos de la « sécurité » ou de « l'insécurité » à Rennes dans les questionnaires et lors des entretiens. Les femmes et les hommes s'expriment spontanément sur ce sujet puisqu'aucune question n'était liée à cette thématique dans le questionnaire, ni dans le guide d'entretien. Quelques jeunes qui ont toujours vécu à Rennes pointent « une dégradation ». Ces commentaires constituent comme un bruit de fond quand les étudiants décrivent leur rapport à la ville et leurs sorties.

Si le sentiment de liberté prédomine chez les décohabitants, moins dépendants du rythme de vie du domicile parental, il peut parfois s'accompagner d'un sentiment de solitude, qui peut expliquer le besoin de sortir le soir afin de rencontrer des amis.

Le lieu de résidence peut avoir une influence sur les sorties nocturnes. En effet, si moins d'un étudiant sur trois résidant hors de Rennes métropole (31%) sort le soir au moins une fois par semaine, ce taux atteint 48,7% pour ceux résidant à Rennes. Les entretiens comme les réponses ouvertes au questionnaire montrent les difficultés ou contraintes rencontrées par les étudiants qui vivent en dehors de Rennes. Voici ce qu'expliquent deux étudiants :

« Je suis chez mes parents et puis après, il y a le côté transport aussi, qui est un petit peu plus compliqué. Ça m'arrive de m'organiser pour faire des soirées, par exemple, exprès avec les collègues, mais ça reste rare ». (Anthony, 21 ans, L3, SHS)

« Ma vie d'étudiante à Rennes me convient, mais est contrebalancée par le fait que j'habite chez mes parents en dehors de Rennes, c'est-à-dire peu de sorties, et beaucoup de temps dans les transports. » (étudiante, 20 ans, L2, DEG)

Pour quelques étudiants, isolés, les sorties sont plus que limitées. Charlène étudiante en L3 de SHS a réussi ses trois années d'études, mais n'a pas réussi à s'intégrer dans sa promo, elle travaille les soirs de fin de semaine.

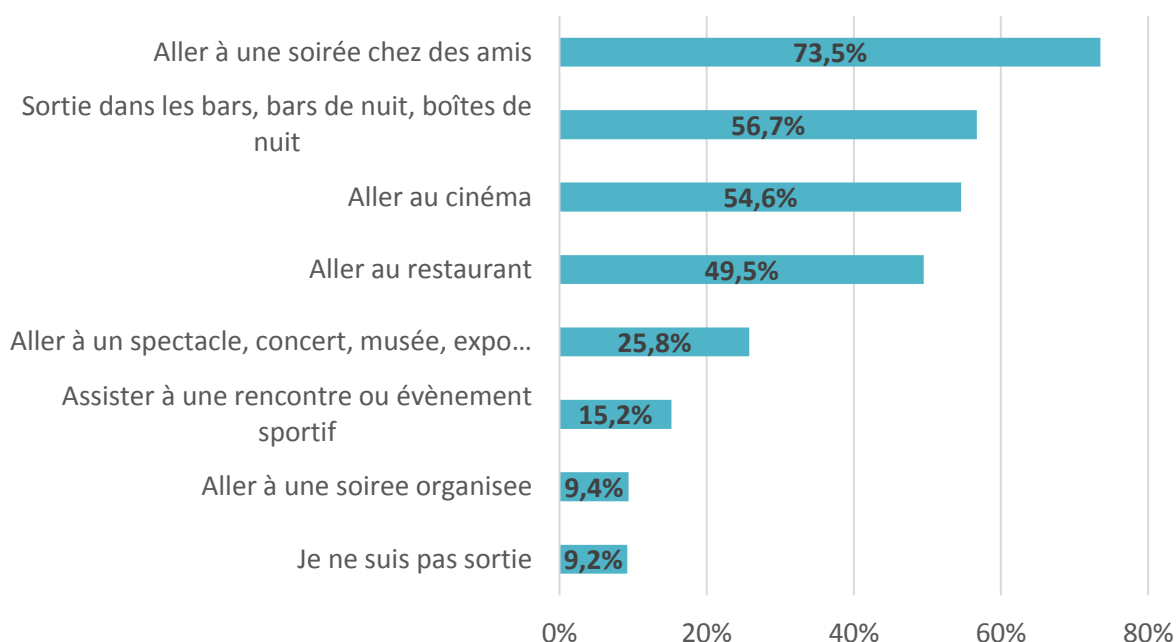
« Je pensais que ce serait plus simple de se faire des amis et de sortir, tout ça. Après, comme je travaille, ça n'a pas été évident, enfin, il y a plein de facteurs qui rentrent dans le fait que je n'ai pas beaucoup d'amis aujourd'hui ». (Charlène, 20 ans, L3, SHS)

3.2 Des sorties et loisirs différents selon les étudiants

Interrogés sur leurs sorties au cours du mois précédent l'enquête, les étudiants ont répondu : les soirées chez des amis (73,5%), les sorties dans les bars ou boîtes de nuit (56,7%) et le cinéma (54,6%). Les sorties des étudiants varient fortement selon le genre. Les manifestations sportives, les sorties dans les bars ou boîtes de nuit et les soirées organisées sont préférées par les hommes, tandis que les soirées au restaurant ou au cinéma intéressent davantage les étudiantes (graphique 2).

Graphique 2

Les principaux lieux de sorties des étudiants



Champ : Ensemble des répondants (n= 7974)

Lecture : 73,5% des étudiants rennais déclarent être allés à une soirée chez des amis le soir au cours du dernier mois.

La forme des soirées étudiantes évolue en fonction de l'âge (tableau 2). En effet, plus les étudiants avancent en âge et plus ils privilégient les soirées au restaurant (53,4% pour les 23 ans et plus contre 43,2% pour les moins de 21 ans) ou les sorties aux spectacles, concerts, musées, expos, etc. (28,6% pour les 23 ans et plus contre 23% pour les moins de 21 ans). À l'inverse, les sorties dans les bars et les discothèques diminuent chez les étudiants les plus âgés (55,8% pour les 23 ans et plus contre 59,8% pour les 21-22 ans). Les étudiants de la tranche d'âge 21-22 ans privilégient davantage les soirées entre amis (77,3% contre 70,1% pour les moins de 21 ans) mais également les manifestations sportives (16,6% contre 14,9% pour les moins de 21 ans) ou les soirées organisées.

Tableau 2

Les principaux lieux de sorties des étudiants, lors du dernier mois avant l'enquête, en fonction des caractéristiques sociodémographiques et du domaine de formation

Variables	Modalités	Soirée chez des amis	Sortie en bars, boîtes de nuit	Soirée au cinéma	Soirée au restaurant	Spectacle, concert, musée, expo...	Evènement sportif	Soirée organisée	Pas sortie
Sexe	Femmes	73,6%	54,1%	59,5%	53,9%	27,1%	10,6%	8,4%	8,8%
	Hommes	73,4%	60,0%	48,1%	43,7%	24,2%	21,3%	10,7%	9,8%
Age	< de 21 ans	70,1%	54,7%	52,4%	43,2%	23,0%	14,9%	9,5%	12,5%
	21 - 22 ans	77,3%	59,8%	56,1%	52,5%	26,2%	16,6%	9,7%	6,7%
	23 ans et +	73,5%	55,8%	55,4%	53,4%	28,6%	14,3%	9,0%	8,2%
Origine sociale	Classe populaire	70,2%	52,0%	52,1%	46,8%	22,7%	13,2%	8,3%	11,7%
	Classe moyenne	73,7%	57,7%	54,4%	49,5%	25,1%	16,9%	8,4%	8,8%
	Classe supérieure	76,8%	60,6%	57,3%	52,2%	29,6%	16,0%	11,2%	6,9%
Mode d'habitation	Cohabitants	70,9%	51,7%	53,8%	49,1%	20,8%	19,8%	8,4%	12,4%
	Semi-décohabitants	75,2%	60,8%	54,2%	47,7%	22,4%	16,2%	9,6%	8,5%
	Décohabitants	74,0%	56,1%	55,8%	51,6%	31,5%	12,2%	9,8%	8,0%
Domaine de formation	ALLC	74,4%	56,0%	57,9%	47,8%	40,4%	8,4%	7,8%	7,9%
	DEG	77,5%	64,9%	55,3%	55,2%	24,2%	18,6%	11,5%	5,9%
	Santé	61,7%	45,2%	55,4%	49,0%	15,5%	12,4%	10,8%	18,6%
	STAPS	80,8%	66,6%	43,0%	43,1%	11,9%	46,1%	5,8%	6,7%
	S&T	70,2%	48,2%	51,9%	45,2%	18,5%	14,4%	9,0%	11,7%
	SHS	75,5%	59,9%	55,8%	51,4%	29,3%	12,0%	9,5%	8,0%
Ensemble		73,5%	56,7%	54,6%	49,5%	25,8%	15,2%	9,4%	9,2%

Champ : Ensemble des répondants (n= 7974)

Lecture : 73,5% des étudiants rennais déclarent être allés à une soirée chez des amis le soir au cours du dernier mois.

Les pratiques culturelles des étudiants se répartissent très différemment selon les domaines de formation. En effet, plus d'un étudiant sur deux du domaine Arts, lettres, langues et communication (57,9%) apprécie les soirées cinéma et 40,4% d'entre eux assistent à des spectacles ou concerts alors que le taux de fréquentation des étudiants des autres domaines de formation oscille entre 11,9% et 29,3% pour ce dernier type de sortie.

Plus d'un étudiant sur deux du domaine Droit, économie et gestion sort au restaurant (55,2% contre 43,1% pour ceux de STAPS) et 11,5% d'entre eux apprécient également les soirées organisées. Ces dernières sont notamment appréciées par les étudiants de formations sélectives où elles sont plus fréquentes (Ecole Nationale Supérieure de Chimie, Institut d'Etudes Politiques, Institut de Gestion de Rennes, etc.).

La sociabilité des étudiants est largement dépendante de la dynamique de leur promotion, surtout pour les étudiants qui ne sont pas originaires de Rennes. Le fait de partager le même emploi du temps, d'avoir le même calendrier d'examen, ou de révision, facilite l'organisation de rencontres à des moments où la charge de travail le permet. La majorité des étudiants sont satisfaits des événements culturels proposés à Rennes, mais finalement ils ne les fréquentent que ponctuellement. Ils décrivent souvent des emplois du temps marqués par l'organisation des cours, du travail personnel et du transport pour les étudiants vivant en dehors de Rennes. Vanessa résume finalement ce que décrivent les étudiants : « *Souvent, on va boire des verres de temps en temps, mais c'est à peu près tout. On sort, mais ensemble quoi, avec d'autres gens de la promo* » (Vanessa, 22 ans, L3, DEG).

3.3 Le temps libre : activités sportives et implication dans la vie citoyenne

Les activités physiques sont pratiquées par plus de quatre étudiants sur cinq (85,4%) mais à des degrés divers. En effet, ils sont seulement 38,5% à pratiquer du sport de façon régulière, plus d'un quart des étudiants (26,6%) pratique de temps en temps et 20,3% de façon plus ponctuelle. Les activités sportives régulières sont davantage pratiquées par les hommes (43%) que par les femmes (35,1%) (tableau 3).

Les femmes sont aussi plus nombreuses que les hommes à répondre qu'elles pratiquent rarement voire jamais une activité sportive (respectivement : 21,8% et 15,8% contre 18,3% et 12,9%). Les jeunes étudiants et les cohabitants sont également plus nombreux à pratiquer un sport régulièrement, sans doute encore liés à leurs pratiques lycéennes. Ainsi, 40,4% des moins de 21 ans et 47,4% des cohabitants pratiquent des activités sportives de manière régulière quand c'est le cas de 35,9% des étudiants les plus âgés, et de 32,5% des décohabitants.

Tableau 3**Pratique d'une activité sportive en fonction des caractéristiques sociodémographiques**

Variables	Modalités	Jamais	Rarement	De temps en temps	Régulièrement
Sexe	Femmes	15,8%	21,8%	27,2%	35,1%
	Hommes	12,9%	18,3%	25,7%	43,0%
Age	Moins de 21 ans	16,3%	19,6%	23,8%	40,4%
	21 - 22 ans	13,7%	18,8%	28,4%	39,1%
	23 ans et plus	13,6%	22,6%	27,9%	35,9%
Origine sociale	Classe populaire	17,8%	22,4%	25,4%	34,4%
	Classe moyenne	13,2%	19,9%	27,3%	39,7%
	Classe supérieure	12,3%	18,6%	27,2%	41,9%
Mode d'habitation	Cohabitants	14,4%	16,1%	22,1%	47,4%
	Semi-décohabitants	13,8%	19,6%	26,4%	40,3%
	Décohabitants	15,4%	23,2%	28,9%	32,5%
Ensemble		14,6%	20,3%	26,6%	38,5%

Champ : Ensemble des répondants (n= 7974)

Lecture : 43% des étudiants rennais déclarent pratiquer une activité sportive régulièrement.

Parallèlement, l'engagement citoyen des étudiants rennais au sein de leur établissement et/ou à l'extérieur est loin d'être négligeable. En effet, plus d'un étudiant sur quatre est affilié à une association autre qu'étudiante (tableau 4), près de 22% le sont auprès d'associations étudiantes de loisirs. De façon beaucoup plus modeste, 4,8% adhèrent à un syndicat ou une association militante. Certains sont membres de plusieurs associations étudiantes ou non. Il est important de noter que, quel que soit le type d'association concernée, l'adhésion concerne en majorité la gente masculine, les étudiants âgés de 21-22 ans et plutôt les étudiants de classe supérieure.

Les adhésions diffèrent en fonction des domaines de formation. Ainsi, les étudiants de Sciences techniques des activités physiques et sportives sont plus engagés dans des associations non étudiantes (51,6% contre 17,3% pour ceux du domaine Santé) ; en Sciences et technologies, les étudiants semblent davantage impliqués au sein d'associations étudiantes (25,9% contre 15,8% en Sciences humaines et sociales) ; tandis que les syndicats ou les associations militantes attirent davantage les étudiants de Droit économie et gestion (7,4%) et de Sciences humaines et sociales (7,3%).

Si les étudiants sont peu nombreux à adhérer à un syndicat ou à une association militante (4,8%), ce sont néanmoins les plus impliqués. En effet, parmi ces adhérents, près de trois étudiants sur quatre (74,9%) se déclarent membres actifs d'un syndicat ou d'associations militantes¹⁷.

¹⁷ Les associations militantes ont pour finalité la défense des intérêts communs et l'humanitaire

Le pourcentage de membres actifs reste également important au sein des deux autres types d'associations (69,5% au sein d'associations autres qu'étudiantes et 64,3% pour les associations étudiantes de loisirs). Ceci montre que les étudiants rennais ont un intérêt certain pour « la vie citoyenne ».

L'implication dans le milieu associatif contribue à la socialisation des étudiants, à leur intégration au sein d'un groupe ce qui facilite les rencontres et les sorties. Ainsi, il ressort de cette étude que plus de la moitié des adhérents d'associations étudiantes (57,3%) ou d'autres associations hors étudiantes (52,6%) sortent au moins une fois par semaine le soir. Ce taux de sortie le soir durant la semaine est encore plus prononcé chez les adhérents de syndicats ou d'associations militantes (63%).

Tableau 4

L'engagement étudiant au sein d'associations en fonction des caractéristiques sociodémographiques, du campus et du domaine de formation

Variables	Modalités	Association(s) étudiante(s) de loisirs	Association autre qu'étudiante	Syndicat ou asso. militante
Sexe	Femmes	20,2%	23,9%	4,3%
	Hommes	23,8%	31,4%	5,5%
Age	Moins de 21 ans	20,3%	25,2%	4,3%
	21 - 22 ans	26,2%	29,0%	5,4%
	23 ans et plus	19,1%	27,4%	4,8%
Origine sociale	Classe populaire	17,2%	23,7%	3,7%
	Classe moyenne	22,5%	27,7%	5,5%
	Classe supérieure	25,8%	30,2%	5,4%
Mode d'habitation	Cohabitants	18,7%	28,3%	3,8%
	Semi-Décohabitants	22,2%	27,0%	3,7%
	Décohabitants	22,9%	26,5%	6,4%
Campus	Beaulieu	25,2%	26,1%	3,3%
	Centre	26,7%	26,8%	7,8%
	Villejean	18,5%	27,7%	4,3%
Domaine de formation	ALLC	16,8%	26,0%	3,8%
	DEG	25,9%	26,7%	7,4%
	Santé	22,2%	17,3%	2,2%
	STAPS	28,2%	51,6%	2,4%
	&T	25,9%	25,1%	2,8%
	SHS	15,8%	28,8%	7,3%
Ensemble		21,7%	27,1%	4,8%

Champ : Ensemble des répondants (n= 7974)

Lecture : 4,8% des étudiants rennais déclarent être adhérents d'un syndicat ou d'une association militante.

Ce qu'il faut retenir : des loisirs et sorties calqués sur la sociabilité étudiante

Près de la moitié des étudiants (45,2%) déclare sortir au moins une fois par semaine. Ces sorties hebdomadaires sont plus fréquentes parmi les décohabitants et les étudiants de plus de 23 ans. Les étudiants qui ne vivent pas à Rennes sont souvent plus contraints dans leurs possibilités de sorties à Rennes. Une minorité d'étudiants (6,6%) déclarent ne jamais sortir. Souvent peu intégrés dans leur promotion, ils sont relativement isolés et/ou travaillent parallèlement à leurs études. Cet éloignement des temps et lieux de sociabilité étudiante peut être difficile à vivre pour ces étudiants.

En termes de forme, les soirées entre amis sont souvent privilégiées pour leur convivialité et leur moindre coût. Les sorties dans les bars et boîtes de nuit sont davantage le fait des garçons que des filles. Globalement, la sociabilité des étudiants est largement dépendante des études réalisées et dans certaines filières les soirées organisées sont fréquentes. De plus, l'emploi du temps, dont les périodes d'examens ou de travaux personnels, rythme les possibilités de sorties.

La pratique régulière d'une activité sportive est plus fréquente parmi les étudiants, les plus jeunes, les garçons et les cohabitants, sans doute encore inscrits dans les clubs de sport de leurs années de lycée. Les filles déclarent moins souvent pratiquer une activité sportive. Finalement, les étudiants sont inscrits dans différents réseaux de sociabilité et naviguent entre leurs amis de lycée revus à l'occasion de leurs retours au domicile de leurs parents, leurs camarades et/ou amis de formation, voire leurs collègues de travail lorsqu'ils ont une activité salariée.

S'ils apprécient la ville de Rennes pour son offre culturelle et de sorties *lato sensu*, les étudiants semblent peu participer aux événements organisés dans la ville. De même, un quart seulement des étudiants déclare être allé à un « spectacle, concert, musée ou exposition », le mois précédent l'enquête. Les résultats du questionnaire montrent que les pratiques culturelles sont liées aux caractéristiques sociodémographiques, mais aussi aux études réalisées.

Références bibliographiques

- BELGHITH F., GIRET J-F., RONZEAU M. et TENRET É., « PANORAMA 2016 – Conditions de vie des étudiants », OVE Infos n°34, Février 2017
- BELGHITH F., LE CORGNE S. et VERLEY É., « La vie étudiante. Transports et déplacements quotidiens », in *L'état de l'enseignement supérieur et de la recherche*, MESR, 2013, p.42-43.
- CICCHELLI V. et ERLICH V., « Se construire comme jeune adulte [Autonomie et autonomisation des étudiants par rapport à leurs familles] », in *Prévisions et recherches*, n°60, 2000, Chômage et famille, p.61-77.
- DRIANT J-Cl., « Les étudiants face à la crise du logement dans les territoires », in GIRET J-F., VAN DE VELDE C., VERLEY É. (dir), *Les vies étudiantes. Tendances et inégalités*, La documentation française, coll. Études et recherche, 2016
- REGNIER-LOILIER A., « Situation résidentielle des étudiants et retour au foyer parental le week-end : une démarche progressive vers l'indépendance », in GALLAND O. VERLEY É. et VOURC'H. (dir), *Les mondes étudiants*. Enquête « conditions de vie 2010 », la Documentation française, 2011.
- ROSSELLI M., CHAUVAC N., JMEL S., « Le temps libre des étudiants », in Giret J-F, Van de Velde C., Verley É., *Les vies étudiantes, tendances et inégalités*, Paris, la Documentation française, 2016.
- MARTIN ANDLER et *alii* (2015), « Faire du logement une stratégie universitaire », Terra Nova, note de septembre 2015, Pôle enseignement supérieur et recherche.
- VOURC'H R., « Le transport des étudiants : moyens, durées et coûts », OVE Infos N°10, Février 2005.

CHAPITRE III. LE « BUDGET » DES ETUDIANTS, DES SITUATIONS CONTRASTEES

Les travaux réalisés sur le budget des étudiants démontrent de manière récurrente que considérer les ressources et dépenses des étudiants est une affaire complexe. L. Gruel rappelait dans l'ouvrage *Les étudiants en France* (2009) que : « *Le statut économique des étudiants, ou du moins de la plupart d'entre eux, n'est pas assimilable à celui des ménages ordinaires. [...] si on laisse de côté la question du financement de l'enseignement supérieur pour se concentrer sur celui de la vie étudiante, si on cherche à construire un « budget » avec dans une colonne l'agrégation des coûts de biens et services tels que le logement, la nourriture, le transport, les moyens privés d'information et de communication, les loisirs, les soins corporels, etc., et de l'autre côté l'agrégation des ressources monétaires perçues et gérées par les étudiants, revenus d'activité, versements familiaux, bourses et allocations diverses, on observe une remarquable dissymétrie. Sauf pour une minorité d'étudiants qui ont souvent commencé à cesser de l'être, la balance penche très fortement du côté des coûts, au point que ceux-ci puissent apparaître exorbitants par rapport aux ressources moyennes dont disposent les classes les plus nombreuses d'étudiants, celles qui sont inscrites aux niveaux bac+1 ou bac+2.* » (p. 221)

Ce chapitre consacré au « budget » des étudiants vise à mettre en lumière la variété des situations vécues par les étudiants. Outre la description statistique des situations financières, la première section s'attarde plus particulièrement sur les aides qu'ils reçoivent et sur les arbitrages financiers qu'ils sont amenés à faire. La deuxième est consacrée aux emplois salariés que certains étudiants occupent.

La question des inégalités des conditions de vie et d'études est abordée en creux dans ce chapitre et les étudiants les soulignent d'autant plus qu'elles pénalisent leur projet d'études. Les critères d'attribution des bourses, les contraintes liées au logement, le manque d'argent, etc. sont autant d'éléments qui désavantagent les étudiants. Des extraits d'entretien ou de commentaires à la question ouverte du questionnaire exposent les points de vue des étudiants, qu'ils se présentent comme défavorisés ou au contraire favorisés.

Ce chapitre est centré sur les aides financières reçues des parents, mais d'autres types d'aides contribuent également au bon déroulement des études (achat de provisions, prêt de véhicule, prise en charge des frais de logement, achat de mobilier, cadeaux, etc.). Le Pape et Tenret (2016) distinguent onze postes de dépenses particulièrement significatifs des dépenses quotidiennes des étudiants à partir de l'enquête Conditions de vie de l'OVE (Le Pape et Tenret, 2016, p.37). La participation de la famille à ces dépenses est variable et les auteures soulignent « *Il semble donc se dessiner une frontière entre la prise en charge de frais vus comme prioritaires (logement, santé), où la famille intervient principalement, et des postes liés aux loisirs (sorties, sport), où la contribution familiale demeure minime.* » (ibid. p.37)

1 Un déséquilibre entre ressources et dépenses en partie comblé par l'aide des parents et les aides sociales

Avec l'aide des parents, les bourses sont les principales ressources des étudiants, avant l'emploi salarié. Parmi les 7 974 étudiants ayant répondu à l'enquête, 48,9% sont bénéficiaires d'une bourse de l'enseignement supérieur tandis que 12,3% l'ont sollicitée mais pas obtenue. Le tableau 1 montre que la population étudiante qui bénéficie le plus souvent des bourses d'enseignement supérieur est féminine (50,9%), jeune (53,4%), d'origine sociale populaire (71,4%), semi-décohabitante (54,2%), inscrite en Arts lettres langues et communication (58,2%) ou en Sciences humaines et sociales (56,2%).

En dehors des bourses, l'aide des parents conditionne la poursuite d'études, comme l'ont montré de manière récurrente les travaux relatifs aux conditions de réussite au diplôme (Gruel, 2002 ; Beaupère et *al.*, 2007 ; Laïb, 2014). En l'absence de soutien, les étudiants peuvent être contraints d'arrêter leurs études. Il est à noter que les bourses peuvent parfois venir compléter le budget familial par un système de partage des ressources au sein des foyers.

Dans leurs commentaires à la question ouverte, les étudiants rennais décrivent ce « déséquilibre » entre ressources et dépenses, évoquent des situations/rerelations familiales parfois compliquées et les effets de seuil qui les privent parfois des bourses ou d'accès aux logements du CROUS. Les critères d'attribution des bourses sont ainsi souvent pointés du doigt.

1.1 Les bourses, une nécessité pour la poursuite d'études

En terme d'âge, les étudiants les plus jeunes sont plus souvent boursiers que leurs aînés, mais les étudiants les plus âgés sont les plus nombreux à déclarer avoir fait une demande de bourse qui leur a été refusée (15,5%) ou à n'avoir fait aucune demande de bourse alors qu'ils en auraient eu besoin (10,7%). Les critères d'attribution expliquent probablement ces résultats, certains étudiants ne formulant pas de demande car ils anticipent un retour négatif. Ainsi, les étudiants les plus âgés sont moins souvent bénéficiaires de bourses (43,8%) alors qu'ils déclarent en avoir besoin. Pour compenser, ces étudiants ont le plus souvent une activité rémunérée régulière. Par ailleurs, cette population de « 23 ans et plus » est celle qui se trouve le plus souvent en situation de vulnérabilité (cf. chapitre VI.).

Tableau 1

Les bénéficiaires d'une bourse d'État sur critères sociaux en fonction de caractéristiques sociodémographiques, de l'année de diplôme et du domaine de formation

Variables	Modalités	Demande de bourse refusée	Aucune demande de bourse	Aucune demande de bourse mais en aurais eu besoin	Bourse
Sexe	Femmes	12,6%	30%	6,5%	50,9%
	Hommes	11,8%	32,7%	9,2%	46,3%
Age	Moins de 21 ans	9,4%	31,4%	5,7%	53,4%
	21 - 22 ans	12,2%	32,1%	6,7%	49,1%
	23 ans et plus	15,5%	30%	10,7%	43,8%
Origine sociale	Classe populaire	10,5%	12%	6%	71,4%
	Classe moyenne	14,4%	32%	8,9%	44,6%
	Classe supérieure	12,6%	49,8%	8,3%	29,4%
Mode d'habitation	Cohabitants	9,9%	43,3%	5,9%	40,9%
	Semi-décohabitants	12,5%	28,2%	5,1%	54,2%
	Décohabitants	13,4%	27,8%	10,6%	48,2%
Nationalité	Français	12,1%	31,9%	5,7%	50,2%
	Etranger	15,1%	17,3%	43,1%	24,5%
Année de diplôme	Bac+1	10,6%	29%	7,3%	53,1%
	Bac+2	12,9%	29,9%	6,2%	51%
	Bac+3	13,8%	33,1%	6,7%	46,4%
	Bac+4	12,4%	30,4%	10,5%	46,8%
	Bac+5	13,2%	35,9%	7,7%	43,1%
Domaine de formation	ALLC	13,0%	20,7%	8,1%	58,2%
	DEG	11,3%	38,4%	8,9%	41,5%
	Santé	8,9%	52,9%	4,6%	33,6%
	STAPS	9,8%	30,6%	9,9%	49,7%
	S&T	12,8%	32,3%	7,3%	47,6%
	SHS	14,8%	22,1%	6,9%	56,2%
Ensemble		12,3%	31,2%	7,6%	48,9%

Champ : Ensemble des répondants (n= 7 974)

Lecture : 50,9% des étudiantes rennaises déclarent percevoir une bourse

L'origine sociale des étudiants boursiers montre que la cible des étudiants issus de milieux sociaux modestes est relativement atteinte puisque parmi les étudiants des classes sociales populaires 71,4% sont boursiers, tandis que c'est le cas de moins de 30% des étudiants issus des classes sociales supérieures. La situation des étudiants de classe moyenne relève de l'entre-deux (44,6%) et les extraits de réponses de certains de ces étudiants soulignent le sentiment d'inégalité voire d'injustice qu'ils ressentent ; les effets de seuil sont décriés quand ils contraignent à recourir à une activité salariée faute de bourses.

« Je pense qu'il est triste que le CROUS prenne en compte les revenus des parents étant donné qu'ils ne donnent pas forcément d'argent. Cela force à travailler (parfois plus d'heures que celles consacrées au cours à la fac). » (étudiante, 23 ans, L3, SHS)

"Le cursus que je suis est assez intense (dossier + stage + heures de cours...) cependant il est très intéressant. Puisque j'habite à côté de Rennes (hors Rennes métropole), les transports sont parfois mal desservis (obligé de se lever très tôt). Je trouve dommage que je ne puisse bénéficier d'aucunes aides notamment les bourses, alors que mes parents ne ""touchent"" des sommes mirobolantes ! " (étudiante, 20 ans, 2^e année DUT)

« Vie étudiante trop chère à Rennes et bourses mal distribuées. Certains étudiants (ne travaillant pas) peuvent vivre grâce à leurs bourses. Cependant, les bourses leurs paient également leurs coups au bar toutes les semaines, des achats non nécessaires et remplissent leur compte en banque pendant que d'autre travaille et peine à finir les fins de mois, sans bourses. » (étudiant, 23 ans, M2, SHS)

« Cette année, je suis redoublante. Je suis en DUT, et je n'ai senti aucun soutien, et le suivi que j'avais n'était pas adapté. J'ai eu une année assez difficile, entre autre parce que j'ai du gérer des problèmes d'addiction, et je trouve que l'université se voile complètement la face par rapport à ceci; il n'y a ni sensibilisation, ni prévention, ni accompagnement, encore moins de curatif au sein du simpps. Je ne recois pas de bourses, alors que l'année précédente, j'en recevais, ce qui m'a mis dans une galère financière importante. Ce n'est pas parce qu'il y a un enfant à charge en moins dans la famille. Les bourses sont établies par rapport au revenu perçus il y a deux ans. Cette année, ma mère travaille à 80% et mon père est en pré-retraite. J'ai un frère en master, qui doit lui aussi travailler sur son temps libre (au lieu d'écrire son mémoire) et faire la quête en jouant de la musique pour pouvoir boire un verre dans les bars avec ses amis. Bien que je n'aime pas accorder d'importance à l'argent, je trouve qu'il est aujourd'hui difficile de mener une vie sereine quand on est étudiant sans le sou. » (étudiante, 20 ans, 2^e année DUT)

Les étudiants qui peuvent bénéficier à la fois de l'aide de leurs parents et des aides sociales (bourses et APL principalement) semblent plus sereins et soulignent que ces aides permettent d'étudier dans de bonnes conditions. Cela est par exemple souligné par les deux étudiants cités :

« J'apprécie ma vie étudiante à Rennes, il y a toujours quelque chose à faire sur le campus ou en ville, beaucoup de sorties culturelles et artistiques. J'ai fait pas mal de rencontres et je me sens bien dans la ville qui est vraiment très dynamique. Je pense vivre dans de bonnes conditions de vie grâce aux bourses, aux APL et avec l'aide de mes parents, ce sans quoi je n'aurais pas pu faire d'études à Rennes. Il fait bon vivre au campus même si je suis un peu déçu par le fonctionnement de l'université en générale (cours trop magistral, peu de contacts avec les professeurs

etc ...). Mais dans l'ensemble je me sens bien dans mes études et je pense continuer, même si j'aimerais faire une année de pause pour partir à l'étranger en volontariat avant de faire un master. » (étudiante, 21 ans, L3, ALLC)

« Très satisfaite dans l'ensemble. Je mesure aussi la chance que j'ai d'habiter tout près de mon lieu d'étude, et d'être chez mes parents. Concernant mes projets, je suis confiante. » (étudiante, 20 ans, L2, DEG)

Une des difficultés soulignées tient à la variabilité des montants alloués. Alors que leur situation individuelle n'a pas changé, ils font parfois face à des modifications d'échelon de bourses suite à des évolutions de critères. Par ailleurs, aux yeux des étudiants, les situations des familles recomposées semblent également peu prises en compte. La poursuite d'études impliquant l'ensemble de la famille, la sortie ou l'entrée dans l'enseignement supérieur d'un frère ou d'une sœur peut faire varier le montant des bourses allouées comme l'expliquent les étudiants.

« je suis actuellement en master enseignement, la formation est plus que décevante, on ne nous prépare pas réellement au Capes, malgré cela les cours nous prennent énormément de temps alors qu'ils ne sont pas tous utiles pour le concours. je n'ai donc pas pu prendre de travail cette année alors que je le faisais l'année dernière, j'ai donc plus de difficultés à payer mes factures, la nourriture ou le loyer, mais heureusement mon compagnon a un travail, il paye donc la majorité de nos dépenses mais cela me gêne beaucoup. Nous n'avons pas le droit à la caf ni rien juste parce qu'il a un travail qui paye pourtant peu surtout pour 2. Heureusement en cas de grandes difficultés ma mère peut m'aider, elle préfère vivre moins bien pour m'aider. (elle est remariée avec un homme qui gagne bien sa vie c'est pour cette raison que je n'ai jamais eu le droit aux bourses alors que les beaux-parents ne payent pas les études des enfants de leur femme ou de leur mari, (aucune logique)). » (étudiante, 26 ans, M1, SHS)

« - Est-ce qu'il y a des choses que vous voulez ajouter sur votre vie d'étudiante, ou ce que vous observez, vous, en tant qu'étudiante, qui vous étonne sur le rythme, sur les autres étudiants ?

- Ce n'est pas égal.

- **Ce n'est pas égal ?**

- Non.

- **Comment ça ?**

- J'ai des amis, mais ils vivent encore chez leurs parents, ils ne sont jamais partis. Moi, je n'aimerais pas mais bon. Sauf que, ils mettent les pieds sous la table quoi, ils n'ont pas besoin de laver leurs fringues, d'aller faire leurs courses, gérer leur budget, ces choses-là, ils travaillent et ils gardent leurs sous. C'est plus facile, je trouve. » (Vanessa, 22 ans, L3, DEG)

Le soutien moral ou financier des parents est une condition essentielle de la poursuite d'études dans l'enseignement supérieur, comme l'ont montré de nombreux travaux sur les conditions de la réussite. Le projet d'études implique souvent la famille, comme en témoigne

les étudiants dans le questionnaire ou lors des entretiens. L'aide matérielle et/ou financière des parents est soulignée : 68,3% des étudiants déclarent recevoir une aide financière régulière de leurs parents et 19,8% une aide financière ponctuelle. Les étudiants les plus jeunes, de classe sociale supérieure, semi-décohabitants, inscrits en santé sont les plus aidés comme le montre le tableau 2.

Tableau 2 : Aides financières des parents en fonction des caractéristiques sociodémographiques, de l'année de diplôme et du domaine de formation

Variables	Modalités	Aide financière régulière	Aide financière ponctuelle	Aucune aide des parents
Age	Moins de 21 ans	75,7%	17,6%	6,7%
	21 - 22 ans	69,3%	19,0%	11,7%
	23 ans et plus	59,3%	22,8%	17,9%
Origine sociale	Classe populaire	53,6%	27,4%	19%
	Classe moyenne	71,8%	18%	10,2%
	Classe supérieure	80,6%	13,5%	5,9%
Mode d'habitation	Cohabitants	67,4%	22,8%	9,8%
	Semi-Décohabitants	77%	16,6%	6,4%
	Décohabitants	61,3%	21,2%	17,6%
Bourse	Oui	56,1%	26,8%	17,1%
	Non	79%	13,6%	7,4%
Nationalité	Français	26,1%	19,4%	11,2%
	Etranger	48,8%	26,1%	25,1%
Année de diplôme	Bac+1	71,1%	19,3%	9,5%
	Bac+2	68,9%	20,3%	10,8%
	Bac+3	68,4%	19,4%	12,2%
	Bac+4	66,2%	18,7%	15,1%
	Bac+5	66,2%	18,7%	15,1%
Domaine de formation	ALLC	61,8%	24,6%	13,5%
	DEG	71,8%	17,7%	10,5%
	Santé	83,3%	11,8%	4,9%
	STAPS	72,3%	18,1%	9,6%
	S&T	71%	16,8%	12,2%
	SHS	59,4%	24,6%	16%
Ensemble		68,3%	19,8%	11,9%

Champ : Ensemble des répondants (n= 7974)

Lecture : 17,9% des étudiants de 23 ans et + affirment ne pas percevoir d'aide financière de la part de leurs parents

Dans certaines situations, les aides sociales perçues par les étudiants peuvent être intégralement ou partiellement mises à disposition des parents ou de la famille.

1.2 Des aides sociales parfois partagées avec la famille

Pour nombre d'étudiants, la poursuite d'études repose principalement sur les aides publiques qui leur permettent d'envisager l'obtention d'un diplôme du supérieur et un avenir qu'ils espèrent plus assuré. Comme le laisse entendre cette étudiante de M1 :

« Heureusement que je touche les bourses échelon 7, que je suis en location avec mon conjoint et que la ville de Rennes propose les transports gratuits pour les étudiants boursiers sinon je n'aurais pas pu faire d'étude et j'aurais travaillé directement après mon BAC. Par ailleurs même si il faut batailler un peu pour être exonéré des impôts sur le logement, heureusement que c'est possible, car payer près de 800 euros d'un coup en plus du loyer mensuel, plus du loyer pendant les vacances scolaire de l'été pour pouvoir garder son logement l'année d'après, c'est beaucoup. » (étudiante, 24 ans, M1, SHS)

Parmi les étudiants rencontrés lors des entretiens, d'aucuns relatent des situations financières compliquées où le calcul des échelons et montants de bourses comme des APL font l'objet de discussions avec le ou les parents. Comme le soulignent les professionnels du CROUS et du SIMPSS les situations socioéconomiques des familles sont complexes. Le financement des études par les parents n'est pas une norme, loin s'en faut, l'entraide au sein de la famille est une nécessité. Les grands-parents et autres membres de la famille sont parfois sollicités pour apporter un soutien matériel ou financier. Dans certaines situations, les aides prévues pour l'étudiant sont versées au budget familial afin d'atténuer les effets de la précarité vécue par les parents. La solidarité familiale est dynamique, elle révèle des échanges et des ajustements permanents entre parents et enfants selon leurs situations financières respectives.

C'est également le cas de Charlène, étudiante en Sciences humaines et sociales. Soutenue dans son projet par sa mère, elle explique que les aides financières perçues pour ses études contribuent à l'équilibre financier de la famille. Parallèlement, Charlène travaille dans une chaîne de restauration rapide et module ses horaires en fonction de ses besoins financiers et de son emploi du temps.

« Cette année, ma mère m'aide. L'année dernière, elle m'aidait un peu mais pas énormément, même en première année. C'est vraiment cette année, oui, elle m'envoie un peu de sous tous les mois, enfin, un peu... oui quand même. Elle me paie mon loyer et puis, elle m'envoie un peu de sous, parce qu'elle touche des aides, justement pour mes études. Donc, les sous qu'elle me transfère. Puis, je lui ai laissé mes APL parce qu'elle a plus d'APL pour moi, que si je les prenais directement. Donc, pour l'instant, on fait comme ça et elle m'envoie l'argent après. » (Charlène, 20 ans, L3 SHS)

Claire, étudiante en troisième année d'études de Santé, vit aussi avec sa mère dans une commune de la métropole à proximité de Rennes. L'activité professionnelle de sa mère étant variable, ses bourses d'études sont indispensables à leur vie commune :

« J'en parle avec ma mère [d'habiter à Rennes] mais elle est un peu réticente à cause de ma bourse, vu qu'elle a peur que tout passe dedans [le loyer] et que du coup, je puisse, enfin voilà, le but c'est aussi que je puisse avoir un peu d'argent de côté et qu'elle puisse utiliser cet argent pour pouvoir payer les trucs, etc. Donc, ce n'est pas encore envisagé, enfin, moi, j'aimerais bien, personnellement, être plus proche de la fac. Mais comme elle dit, après, je perdrais aussi du temps à m'occuper de mon appart, aussi, etc. Donc, à part si c'est elle qui veut bien déménager et comme ça, c'est plus facile pour moi. [...] [Interrogée sur ses ressources] Il y a ma bourse, en sachant qu'il y a une partie que je donne à ma mère, une partie qu'on essaie de mettre un petit peu de côté, même si c'est un peu difficile. Vu que j'ai fait un prêt étudiant. Et sinon, c'est l'argent de poche, même si ça passe surtout dans la nourriture, ce genre de choses vu que - comme je mange beaucoup à la cafèt les fois où j'ai des TP et stages, etc. Donc, c'est surtout la nourriture, finalement, qui me fait monter le prix. [...] Je n'ai pas vraiment l'impression de me priver mais je vois bien, par contre, par rapport à ma mère, comment elle réagit par rapport à l'argent, par rapport au manque de travail qu'elle a. Donc, c'est quand même quelque chose qui pèse, mais elle se débrouille toujours quand même pour faire en sorte qu'on ne se prive pas non plus, mais qu'on ne soit pas dans le rouge non plus quoi.» (Claire, 21 ans, 3^e année de Santé)

Les études supérieures et le diplôme, parce qu'ils laissent entrevoir une « bonne » insertion professionnelle, sont perçus comme un investissement mais aussi une période financièrement tendue. Souvent les parents encouragent leurs enfants à poursuivre en les aidant, quitte à sacrifier leurs propres conditions de vie, ce que laisse entendre Claire citée précédemment. Certains étudiants taisent à leurs parents et à leurs camarades de promotion les difficultés qu'ils peuvent rencontrer. D'autres font le choix de partager leurs préoccupations matérielles et financières avec d'autres et peuvent ainsi jouer la carte de la solidarité. C'est le cas au sein du groupe d'amis de Vanessa qui se prêtent de l'argent, ou encore entre les amis d'Achour qui partagent des repas ou organisent des collectes pour les étudiants éloignés de leurs pays et de leurs familles.

« - Vous connaissez des gens qui sont vraiment dans la grande difficulté, qui ne mangent pas, par exemple ? Parce qu'ils n'ont pas de travail...

- La dernière fois, justement il y a des gens de l'association dont je vous ai déjà parlé, ils nous ont contactés pour faire une cotisation, une quête pour une personne qui n'avait même pas de quoi payer le loyer ni de quoi manger. C'était une personne anonyme, on ne savait pas qui mais...

- Un étudiant ?

- Un étudiant, kabyle en plus, algérien. Donc, ils n'ont pas dit lequel, pour pouvoir rester dans l'anonymat. Mais oui, c'est un cas parmi d'autres, parce qu'il y en a plein qui ne se manifestent pas, mais il y en a.

- Et ça, c'était avec l'association de jumelage ?

- Oui, c'était avec l'association. C'est une initiative personnelle. L'un des membres, il a fait cette initiative à titre individuel, donc on a fait une cotisation, on lui a donné de l'argent, des dons alimentaires et tout. » (Achour, 26 ans, L3, ALLC)

« - Mes amis s'ils m'aident ? Oui c'est déjà arrivé. Ça arrive souvent même, qu'on se fasse des virements, qu'on s'aide entre nous, qu'on s'avance en fait.

- **D'accord.**

- Parce qu'on n'a pas toujours forcément les bourses ou le salaire en même temps, parce que j'ai des amis qui travaillent aussi. On peut avoir une semaine un peu rac, chacun à un moment donné, quand l'autre a, eh bien il donne.

- **D'accord. Vous tenez des reconnaissances de dettes ou vous faites d'une manière informelle ?**

- Non. Oui, comme ça, on sait tous ce qu'on se doit, et puis tout le monde rembourse toujours. Si, imaginons, moi je donne, je saurai que le pote à qui j'ai donné, 2 semaines après il pourra me payer un truc. Voilà. » (Vanessa, 22ans, L3, DEG)

Encadré : Le CROUS, un service de ressources pour les étudiants

Le CROUS (Centre régional des œuvres universitaires et scolaires) est sans nul doute le service le plus connu et le plus sollicité par les étudiants et leurs familles, notamment à travers les dispositifs de bourses, d'hébergement ou de restauration. Toute l'année des assistantes de service social y accueillent, guident et accompagnent les étudiants inscrits dans les établissements d'enseignement supérieur. Leurs connaissances des publics et des problèmes auxquels ils sont confrontés peuvent éclairer les angles morts de cette étude, notamment ceux relatifs aux étudiants les plus en difficultés et qui n'ont pas répondu à l'enquête en ligne. Nous avons donc rencontré des représentantes du service social du CROUS de Rennes pour qu'elles nous apportent des éléments de contexte différents et à certains égards plus généraux que ceux recueillis via le questionnaire ou les entretiens.

Les assistantes sociales du CROUS ou du SIMPPS peuvent également accompagner les étudiants et évaluer avec eux leur situation pour, dans un premier temps, identifier les aides auxquelles ils ont droit. Mais cette démarche ne semble pas toujours facile à faire pour les étudiants et l'enquête montre que nombre d'étudiants (6,5%) n'ont pas sollicité d'assistante sociale alors qu'ils « en auraient eu besoin » (tableau 3).

« - J'ai été voir l'assistante sociale, elle m'a donné un papier et j'ai dû me rendre... alors, je ne sais plus comment ça s'appelle le service à place Hoche...

- **Oui, au CROUS ?**

- Oui, c'est ça. Et du coup, ils m'ont donné du liquide.

- **Une fois ou plusieurs fois ?**

- Ca, c'est arrivé une fois. Après, l'assistante sociale, j'ai été la voir plusieurs fois justement, par rapport à mes problèmes avec le CROUS, les attributions de logement, mon échelon qui changeait, puisque du coup, en début d'année, je n'avais quasiment pas d'argent. Après, ça allait mieux parce qu'ils me rembouraient, mais c'était surtout pour le début d'année que c'était compliqué. » (Charlène, 20 ans, L3, SHS)

Les entretiens réalisés montrent que les étudiants en difficultés qui perçoivent des aides sont relativement informés de leurs droits. En revanche, les étudiants qui auraient besoin d'être aidés mais n'ont pas mentionné leurs difficultés à leurs collègues de formation, à leurs enseignants, ou autres, restent éloignés des circuits d'aide. Ainsi, Corentin, étudiant de 21 ans en L3 de DEG explique par exemple que c'est à la fin de son année de L3 qu'il a appris l'existence des tarifs solidaires de la STAR pour les étudiants boursiers. Alors que Vanessa, également boursière, a l'habitude d'échanger « des bons plans » avec ses amis. La communication autour des aides mobilisables ne semble pas toujours reçue.

In fine, les projets d'études peuvent être contrariés voire réévalués par les étudiants quand ils ne peuvent en assumer financièrement et matériellement la charge. Dans un premier temps ils tendent à revoir leurs dépenses à la baisse ce qui peut impliquer de retourner vivre chez leurs parents, mais aussi de limiter les frais relatifs à l'alimentation ou à la santé, ces arbitrages font l'objet de la suite du chapitre.

Tableau 3 : Demande d'aide auprès d'une assistante sociale en fonction des caractéristiques sociodémographiques, de l'année de diplôme, du campus et du domaine de formation

Variables	Modalités	Aide demandée mais refusée	Aucune aide demandée	Aucune aide demandée mais en aurait besoin	Bénéficiaire de l'aide
Age	Moins de 21 ans	0,6%	94,2%	3,3%	1,9%
	21 - 22 ans	0,8%	91,4%	5,3%	2,5%
	23 ans et plus	2,2%	81,2%	11%	5,6%
Origine sociale	Classe populaire	2%	81,5%	11,3%	5,2%
	Classe moyenne	0,7%	90,4%	5,8%	3,1%
	Classe supérieure	0,7%	93,8%	3,7%	1,9%
Mode d'habitation	Cohabitants	0,6%	95,1%	2,7%	1,6%
	Semi-décohabitants	0,4%	94,5%	3,1%	1,9%
	Décohabitants	2%	81,5%	11,3%	5,2%
Année de diplôme	Bac+1	0,9%	90,6%	5,2%	3,3%
	Bac+2	0,9%	90,8%	6,2%	2,1%
	Bac+3	1,4%	89,1%	6,1%	3,4%
	Bac+4	1,4%	85,3%	8,7%	4,6%
	Bac+5	1,6%	88,4%	7%	3%
Campus	Beaulieu	1,1%	90%	6,1%	2,8%
	Centre	0,7%	90,6%	4,8%	3,9%
	Villejean	1,4%	88,1%	7,2%	3,3%
Domaine de formation	ALLC	1,9%	86,2%	8,9%	3%
	DEG	0,8%	91,2%	4,5%	3,6%
	Santé	0,4%	95,8%	2,1%	1,8%
	STAPS	-	92,1%	6,3%	1,6%
	S&T	1,1%	89,8%	6,1%	3%
	SHS	1,7%	84,5%	8,8%	4,9%
Ensemble		1,2%	89,1%	6,5%	3,3%

Champ : Ensemble des répondants (n= 7974)

Lecture : 4,9% des étudiants de SHS déclarent avoir demandé une aide auprès d'une assistante sociale.

1.3 Des arbitrages financiers pour des dépenses courantes

Les étudiants décohabitants dans leurs réponses à la question ouverte, comme lors des entretiens, décrivent, parmi les différentes dépenses auxquelles ils doivent faire face, celles qu'ils privilégient : les frais d'alimentation, de transport en commun ou de santé sont parfois différés voire « évités ».

« Le cadre de vie de la ville de Rennes me satisfait bien. Il est possible de se divertir sans dépenser beaucoup. L'ambiance est bonne, la ville a beaucoup de charme. Toutefois, j'éprouve parfois des difficultés financières pour l'alimentation ou pour participer à des événements coûteux comme des festivals. Le réseau bus/métro est

également trop cher pour moi, c'est pour cela que j'ai opté pour le vélo. Les pistes cyclables ne sont d'ailleurs pas assez développées à mon avis. » (étudiante, 22 ans, L3, SHS)

« Ma vie étudiante à Rennes est celle de la majorité des étudiants. J'ai un logement, et je suis convenablement mes études, mais ma situation est précaire, je vis bien en dessous du seuil de pauvreté, et parfois il m'est impossible d'aller à l'université pendant une semaine car je ne peux pas me payer un moyen de transport, ou encore je ne peux pas manger comme je le voudrais. » (étudiante, 23 ans, L3, ALLC)

Parmi l'ensemble des étudiants répondants, 105 ont déclaré avoir bénéficié d'une aide sociale d'urgence. Ils représentent 1,4% de la population interrogée, 87,6% ont reçu une aide d'urgence du CROUS, 5,7% de leur établissement, 2,9% d'une collectivité territoriale et 5,7% d'autre provenance. Parallèlement 8,8% des étudiants déclarent qu'ils n'ont pas demandé d'aide d'urgence mais qu'ils en auraient eu besoin.

Ce sont les étudiants du campus Centre et du campus de Villejean qui sont les plus nombreux à en avoir bénéficié. La répartition des effectifs par domaine de formation est la suivante : 44 étudiants en Droit, économie, gestion ; 15 étudiants en Arts, lettres, langues et communication ; 4 étudiants en Santé ; 0 en STAPS ; 22 en Sciences humaines et sociales et 19 en Sciences et techniques.

Tableau 4

Aide sociale d'urgence en fonction des caractéristiques sociodémographiques, de l'année de diplôme et du campus

Variables	Modalités	Aide sociale d'urgence refusée	Aucune aide sociale d'urgence demandée	Aucune aide sociale d'urgence demandée mais en aurait besoin	Bénéficiaire d'aide sociale d'urgence
Age	Moins de 21 ans	0,4%	94,6%	4,5%	0,4%
	21 - 22 ans	0,6%	91,1%	7,7%	0,7%
	23 ans et plus	1,3%	81,2%	14,4%	3%
Origine sociale	Classe populaire	1,1%	84,2%	12,6%	2%
	Classe moyenne	0,6%	90,1%	7,7%	1,6%
	Classe supérieure	0,5%	93,3%	5,6%	0,5%
Mode d'habitation	Cohabitants	0,3%	96,7%	2,6%	0,4%
	Semi-décohabitants	0,3%	94,5%	4,7%	0,5%
	Décohabitants	1,4%	80,7%	15,4%	2,5%
Année de diplôme	Bac+1	0,7%	90,9%	7,3%	1%
	Bac+2	0,4%	90,5%	8,2%	0,9%
	Bac+3	0,6%	89,1%	9,0%	1,2%
	Bac+4	1%	85,5%	11,1%	2,4%
	Bac+5	1,3%	87,5%	9,5%	1,7%
Campus	Beaulieu	0,5%	89,9%	8,4%	1,1%
	Centre	0,9%	89,4%	7%	2,7%
	Villejean	0,8%	88,6%	9,6%	1%
Ensemble		0,8%	89,1%	8,8%	1,4%

Champ : Ensemble des répondants (n= 7 974)

Lecture : 94,6% des étudiants rennais de moins de 21 ans affirment n'avoir demandé aucune aide sociale d'urgence

Encadré : Les aides sociales d'urgence, un recours ponctuel pour les étudiants

Les aides d'urgence du CROUS, les plus sollicitées, sont accordées après l'étude du dossier par un(e) assistant(e) social(e). Il s'agit plus concrètement d'une somme d'argent remise en espèce à l'étudiant.

Comme le rappellent les assistantes sociales du CROUS « *devant des situations difficiles, on a cette responsabilité professionnelle, que des parcours d'études ne s'effondrent pas* ». Elles précisent également « *on peut aider les étudiants avec des aides annuelles, avec des aides ponctuelles qui peuvent quand même être conséquentes pour un étudiant qui rencontre de grandes difficultés* ». Cependant elles expliquent que « *l'attitude envers l'aide financière est très variable aussi. Il y a des étudiants à qui ça ne posera pas du tout de problème de demander une aide financière, qui vont très bien connaître les circuits de demande d'aide etc... et d'autres pour qui ça va être beaucoup plus difficile de demander une aide. C'est pas évident pour tout le monde de venir voir une assistante sociale. Il peut arriver que l'on propose une aide financière s'ils ne la demandent pas.* »

Le non recours¹⁸ par non connaissance des possibilités d'aide et par non demande laisse encore nombre de jeunes en difficultés.

Même s'ils sont confrontés à des difficultés financières, les assistantes sociales soulignent que les étudiants sont dans une dynamique d'études et qu'ils privilégient le plus souvent leur projet de diplôme à leurs conditions de vie. Les abandons d'études pour raisons financières et matérielles restent à la marge de leur point de vue.

« - Oui pour moi il y a une dynamique étudiante. Mais bon dans ceux que l'on rencontre quand ils nous sollicitent ils s'appuient quand même sur les possibilités qui existent. Qui sont ce qu'elles sont, qui sont un soutien, elles ne solutionnent pas tout mais arrivent en soutien. Et on a des étudiants qui arrivent à gérer leur parcours avec du soutien, ils arrivent quand même à construire leur projet. Et je pense à des étudiants qui vont faire des années...

- C'est pas forcément pour abandonner mais qui vont travailler un an parce qu'effectivement ça s'inscrit dans un projet et ça va le permettre. Donc c'est pas toujours lié à un effondrement, il y a cette dynamique là... Je trouve quand même qu'on a des parcours d'étudiants qui sont...

- C'est un public qui a des ressources quand même contrairement à d'autres services sociaux et d'autres publics.

- Mais le financement de l'année peut être une source d'inquiétude pour les étudiants et c'est clair qu'un étudiant qui n'a pas de quoi se nourrir et pas de quoi se loger n'est pas dans de bonnes conditions pour étudier c'est évident. »
(assistantes sociales CROUS)

¹⁸ Cf. Odenore, Observatoire des non recours aux droits sociaux <https://odenore.msh-alpes.fr/>

Si la dynamique d'études est présente et si les étudiants privilégient leurs études, ils font aussi parfois l'impasse sur des dépenses essentielles comme l'alimentation, la santé, les transports. Le paiement du loyer reste relativement régulier, sans doute par la mise en place du prélèvement automatique mensuel.

Pour certains de ces étudiants, l'alternative est de trouver une activité rémunérée, ce qui peut les détourner de leurs études et/ou les compromettre. Cependant trouver une activité salariée peut s'avérer difficile pour les étudiants étrangers ou pour les étudiants inscrits dans des formations où l'emploi du temps est chargé.

« Ma vie étudiante est globalement satisfaisante même si un peu stressante. Je dirais que le stress proviens de la nécessité de cumuler plusieurs job en plus des études, des projet à rendre à la fac et du mémoire à réaliser. Tout cela laisse peu de place à la vie social, ou juste au simple fait de pouvoir se poser et ne plus penser à toutes les responsabilités... J'ai choisit Rennes car ce n'est qu'à 1h30 de ma famille, mais je ne peux pas rentrer à cause du travail donc c'est frustrant ... je travaille pour décharger mes parents d'un budget qui les mettrais dans la merde. Sauf que cela met parfois les propres études en péril. Pour les projets, j'espère simplement réussir le M1, et passer en M2 soit à Rennes soit à Bordeaux. Et réussir à enfin prendre des vacances ! » (étudiante, 22 ans, M1, ALLC)

« Je suis satisfait de ma vie d'étudiant en général mais je mon principal soucis / préoccupation ce sont mes revenus. Je dois travailler car mes parents peuvent payer mon loyer mais pas plus et j'ai une assurance à payer, des courses, des pleins d'essences, un prêt etc. Les revenus de mes parents sont juste en dessous du seuil nécessaire pour percevoir une bourse de l'Etat, ce qui ne veut pas dire qu'ils sont riches comme Crésus mais du coup, financièrement, les fins de mois sont difficiles sans travail. » (étudiant, 22 ans, M1, ALLC)

2 Les emplois salariés des étudiants, diversité et inégalités

Près d'un étudiant répondant sur deux (42,2%) a une activité salariée rémunérée parallèlement à ses études (tableau 1). Les finalités et les modalités de travail sont très variables mettant en exergue de fortes disparités entre étudiants. En effet, outre la nécessité que représente ou non un salaire, les étudiants n'ont pas tous les mêmes possibilités techniques d'avoir une activité rémunérée pendant leurs études : le nombre d'heures de cours, de travail universitaire personnel, la formation suivie, ou le lieu de résidence, sont autant d'éléments qui conditionnent les possibilités techniques de travailler parallèlement aux études. Les tableaux qui suivent décrivent la situation des étudiants interrogés.

Tableau 1 : Activité(s) rémunérée(s) exercée(s) par les étudiants rennais depuis la rentrée universitaire 2016 selon les caractéristiques sociodémographiques, l'année de diplôme et le domaine de formation.

Variables	Modalités	Aucune activité rémunérée	Activité rémunérée régulière	Activité rémunérée occasionnelle
Sexe	Femmes	55,5%	21,7%	22,9%
	Hommes	60,9%	17,8%	21,3%
Age	Moins de 21 ans	68,0%	10,6%	21,4%
	21 - 22 ans	55,1%	21,3%	23,6%
	23 ans et plus	49,4%	29,0%	21,7%
Origine sociale	Classe populaire	58,1%	19,0%	22,9%
	Classe moyenne	59,3%	19,6%	21,1%
	Classe supérieure	56,5%	21,3%	22,2%
Mode d'habitation	Cohabitants	55,6%	20,4%	24,0%
	Semi-décohabitants	62,0%	14,8%	23,2%
	Décohabitants	55,2%	24,6%	20,2%
Bourse	Oui	58,8%	18,2%	23,0%
	Non	56,9%	21,6%	21,5%
Nationalité	Français	57,1%	20,5%	22,3%
	Etranger	69,0%	11,1%	19,9%
Année de diplôme	Bac+1	70,2%	9,8%	20,0%
	Bac+2	55,0%	19,8%	25,2%
	Bac+3	51,7%	23,4%	25,0%
	Bac+4	53,1%	24,9%	21,9%
	Bac+5	49,4%	31,1%	19,5%
Domaine de formation	ALLC	52,6%	23,9%	23,5%
	DEG	58,7%	17,4%	23,9%
	Santé	62,9%	22,4%	14,7%
	STAPS	55,6%	19,2%	25,2%
	S&T	67,7%	11,8%	20,5%
	SHS	49,9%	26,5%	23,6%
Ensemble		57,8%	20,0%	22,2%

Champ : Ensemble des répondants (n= 7974)

Lecture : 24,6% des décohabitants exercent une activité rémunérée régulière depuis la rentrée universitaire 2016.

Les entretiens réalisés dans le cadre de cette étude éclairent les constats qui ressortent d'autres enquêtes. Ainsi, F. Belghith (2015) intitulait un numéro d'*OVE Infos* « L'activité rémunérée des étudiants. Une diversité de situations aux effets contrastés » dans lequel il rappelle qu'il importe de distinguer quatre modalités d'activités rémunérées exercées par les étudiants :

« **Activités liées aux études** : activité rémunérée dont le contenu est en lien avec la formation suivie.

Job : activité rémunérée non liée aux études et exercée moins d'un mi-temps.

Activité rémunérée concurrente des études : activité rémunérée non liée aux études, exercée au moins à mi-temps et moins de 6 mois par an.

Activité très concurrente des études : activité rémunérée non liée aux études, exercée au moins à mi-temps et plus de 6 mois par an. » (p.2)

Il précise également « En comparaison des autres types d'activités, les activités non liées aux études apparaissent un peu plus étroitement liées aux caractéristiques socio-démographiques des étudiants. Dans ce cas, la filière d'études peut également avoir une influence sur l'activité rémunérée, mais de manière plus indirecte, par le temps libre, plus ou moins long, qu'elle autorise aux étudiants. Ainsi, c'est pour ce type d'activité que se pose, de manière plus accrue (ou, tout au moins, de manière différente), la question du recours à l'activité rémunérée :

« travailler pour financer ses loisirs », « travailler pour financer ses études » ou « travailler pour assurer sa subsistance » conduira à des formes d'activités différentes et n'aura pas le même effet sur la réalisation de ses études. Un élément distinctif à prendre en compte ici sera la durée et l'intensité de l'activité rémunérée non liée aux études. » (p.3)

Dans sa réponse à la question ouverte de l'enquête, un étudiant de M1 décrit le risque que représentent les emplois salariés des étudiants quand ils concurrencent fortement les études, alors même qu'ils en conditionnent la poursuite.

« Sans soutien financier, familial, moral, la vie d'étudiant est très compliquée. Il est dur de concilier les études avec un job "alimentaire" sans être régulièrement découragé. Il m'arrive souvent de vouloir baisser les bras, arrêter mes études pour me consacrer à ce job alimentaire, car je crains de ne pas pouvoir m'en sortir (me nourrir, me vêtir, me loger, vivre...). Je ne pourrais pas m'en sortir sans le soutien de mon amie chez qui je vis. Je pense que les démarches d'aides aux étudiants devraient être revues et simplifiées. » (étudiant, 24 ans, M1, SHS)

Deux autres étudiants soulignent la difficulté à concilier vie de salarié et vie d'étudiant, parfois au risque de l'abandon des projets de diplôme.

« "Bonjour, Je finis ma dernière année de Master à Rennes, j'espère décrocher une thèse l'année prochaine, à Rennes ou ailleurs. J'ai fait toute ma scolarité à Rennes, j'ai aimé, mais il vient un moment où on a envie d'aller voir ailleurs, découvrir de nouveaux horizons. J'ai eu beaucoup de problèmes d'argent pendant mon Master, cette année et l'année dernière. Mes parents ne peuvent pas m'aider

financièrement, ou peu, mais mon frère et mes amis, qui habitent sur Rennes, ont pu m'aider pour me loger etc... J'ai travaillé en parallèle de mes études depuis le lycée. Je travaillais 25h/semaine l'année dernière, en M1, avec 30h de cours par semaine. Cette année, en M2, j'avais 25 à 35h de cours/semaine plus 15h de boulot derrière. J'ai réussi à m'en sortir, même si ça n'a pas été facile tous les jours. Je ne dis pas ça pour me plaindre, mais parce que j'ai découvert avec ce questionnaire que des solutions existaient, notamment en termes de logement d'urgence, et j'aurais vraiment aimé être au courant avant... Ça m'aurait évité bien des problèmes. » (étudiant, 24 ans, M2, S&T)

« Ma vie d'étudiante ne me permet pas d'étudier à cause de mon emploi, c'est pour cela que je souhaite arrêter mes études et faire un service civique. » (étudiante, 22 ans, L3, ALLC)

2.1 Des activités rémunérées aux finalités diverses et parfois liées aux études

En terme de finalités, pour certains, l'activité salariée permet de vivre plus confortablement, voire d'épargner pour leurs prochaines années d'études ou leur entrée dans la vie active. Pour d'autres, en revanche, elle est indispensable pour vivre. Ainsi, 34,1% des étudiants qui ne reçoivent aucune aide financière de leurs parents et un quart des étudiants qui reçoivent une aide financière ponctuelle de leurs parents ont une activité rémunérée régulière. A l'opposé les étudiants qui reçoivent une aide financière régulière de leurs parents sont les plus nombreux à ne pas exercer d'activité rémunérée (61,6%) (tableau 2).

Tableau 2

Activité(s) rémunérée(s) exercée(s) par les étudiants rennais depuis la rentrée universitaire 2016 en fonction de leurs difficultés financières et des aides financières perçues de leurs parents

Modalités	Aucune activité rémunérée	Activité rémunérée régulière	Activité rémunérée occasionnelle
Difficultés financières	49,4%	24,6%	26,0%
Aucune difficulté financière	59,6%	19,2%	21,2%
Aucune aide financière des parents	46,4%	34,1%	19,4%
Aide financière ponctuelle des parents	50,3%	25,3%	24,4%
Aide financière régulière des parents	61,6%	16,2%	22,2%
Ensemble	57,8%	20,0%	22,2%

Champ : Ensemble des répondants (n= 7 974)

Lecture : 34,1% des étudiants qui ne perçoivent aucune aide financière des parents exercent une activité rémunérée régulière depuis la rentrée universitaire 2016.

Les assistantes sociales du CROUS et du SIMPPS soulignent elles aussi que les emplois salariés, souvent indispensables aux étudiants, peuvent être incompatibles avec leurs études. Ainsi, dans les formations sélectives et en deuxième année de master, à l'heure où se cumulent, les cours, le stage et le mémoire, avoir un emploi salarié devient périlleux.

« - L'été quand ils travaillent deux ou trois mois c'est ce qui va leur servir à tenir en complément d'une petite bourse ou d'une aide familiale et ça va faire l'appoint pour tenir, pour le minimum sur l'année quoi. Et à la fin de l'année, hop ils réembrayent sur un boulot...

- Il y en a aussi qui viennent nous voir juste par rapport au travail parce qu'ils veulent diminuer leur temps de travail salarié pour se consacrer davantage à leurs études et qui viennent à ce moment-là nous solliciter pour avoir une aide financière, soit annuelle, soit ponctuelle qui leur permettrait de diminuer justement pour mieux concilier... Ils sollicitent une aide pour pouvoir diminuer leur temps de travail qu'ils ont à ce moment-là.

- Après il y a des formations comme les BTS, les IUT je pense que c'est pareil, et même les masters où c'est difficile de travailler à côté sans mettre en péril ses études. Et médecine PACES c'est carrément impossible. » (Assistants sociaux CROUS)

Parmi les étudiants qui déclarent avoir une activité rémunérée, plus d'un sur deux déclare que leur activité rémunérée est indispensable pour vivre et parmi eux, ce sont les étudiants de 23 ans et plus, de classe sociale populaire, décohabitants, les plus avancés dans leurs études et inscrits en ALLC et SHS qui sont les plus concernés. L'activité rémunérée est d'autant plus régulière qu'elle est indispensable pour vivre (tableaux 3 et 4).

Tableau 3

Activité(s) rémunérée(s) considérée(s) comme indispensable(s) pour vivre selon la régularité de l'activité rémunérée

Modalités	Activité rémunérée indispensable pour vivre	Activité rémunérée pas indispensable pour vivre
Activité rémunérée régulière	66,4%	33,6%
Activité rémunérée occasionnelle	38,3%	61,7%
Ensemble	51,8%	48,3%

Champ : Ensemble des étudiants exerçant une activité rémunérée (n= 3 338)

Lecture : parmi les étudiants exerçant une activité rémunérée, 66,4% des étudiants ayant une activité rémunérée régulière considèrent cette activité comme indispensable pour vivre.

Tableau 4 : Activité(s) rémunérée(s) considérée(s) comme indispensable(s) pour vivre selon les caractéristiques sociodémographiques, l'année de diplôme et le domaine de formation.

Variables	Modalités	Activité rémunérée indispensable pour vivre	Activité rémunérée pas indispensable pour vivre
Age	Moins de 21 ans	35,5%	64,5%
	21 - 22 ans	48,8%	51,2%
	23 ans et plus	65,4%	34,6%
Origine sociale	Classe populaire	62,1%	37,9%
	Classe moyenne	51,8%	48,2%
	Classe supérieure	41,8%	58,2%
Mode d'habitation	Cohabitants	30,6%	69,4%
	Semi-décohabitants	47,9%	52,1%
	Décohabitants	65,2%	34,8%
Bourse	Oui	56,4%	43,6%
	Non	47,9%	52,1%
Nationalité	Français	51,0%	49,0%
	Etranger	69,6%	30,4%
Année de diplôme	Bac+1	40,9%	59,1%
	Bac+2	49,1%	50,9%
	Bac+3	50,8%	49,2%
	Bac+4	57,7%	42,3%
	Bac+5	63,9%	36,1%
Domaine de formation	ALLC	59,7%	40,3%
	DEG	46,1%	53,9%
	Santé	34,6%	65,4%
	STAPS	50,1%	49,9%
	S&T	45,4%	54,6%
	SHS	60,5%	39,5%
Ensemble		51,8%	48,3%

Champ : Ensemble des étudiants exerçant une activité rémunérée (n= 3 338)

Lecture : Parmi les étudiants exerçant une activité rémunérée, 65,4% des étudiants de moins de 23 ans et plus considèrent cette activité rémunérée comme indispensable pour vivre.

2.2 Des activités rémunérées variées

Le contenu des emplois occupés est très variable, il peut être proche de l'environnement universitaire (preneur de note, moniteur de bibliothèque, chargé de cours, etc.) ou en être très éloigné (ouvrier manutentionnaire, distributeur de journaux, commis de cuisine, etc.). Il peut aussi être intégré aux études comme c'est le cas pour les étudiants de médecine ou les étudiants en alternance. En outre, certaines activités salariées, sans être intégrées au cursus de formation, peuvent en être très proches, c'est le cas par exemple des emplois d'entraîneur sportif ou de maître-nageur sauveteur occupés par les étudiants de STAPS.

Dans ces cas, les activités salariées sont autant d'expériences professionnelles à valoriser. Comme le précisent Bédoué et al. (2016) « *Les statistiques européennes issues du rapport « Eurostudent » 2015 indiquent que les étudiants français sont parmi les plus nombreux en*

Europe à déclarer que l'accès à un emploi étudiant leur permet d'avoir une expérience sur le marché du travail. » (p.47)

Ce sont les étudiants masculins, les plus âgés, issus de classe sociale supérieure, décohabitants, inscrits en bac+5 en Santé ou en STAPS qui déclarent le plus souvent avoir une activité rémunérée en lien avec le contenu de leur formation (tableau 5).

Tableau 5 : Activité(s) rémunérée(s) en lien ou pas avec le contenu de la formation selon les caractéristiques sociodémographiques, l'année de diplôme et le domaine de formation

Variables	Modalités	Activité rémunérée en lien avec le contenu de la formation	Activité rémunérée pas en lien avec le contenu de la formation
Sexe	Femmes	25,7%	74,3%
	Hommes	32,9%	67,1%
Age	Moins de 21 ans	13,4%	86,6%
	21 - 22 ans	27,1%	72,9%
	23 ans et plus	40,4%	59,6%
Origine sociale	Classe populaire	21,6%	78,4%
	Classe moyenne	28,7%	71,3%
	Classe supérieure	35,3%	64,7%
Mode d'habitation	Cohabitants	22,3%	77,7%
	Semi-décohabitants	26,7%	73,3%
	Décohabitants	33,3%	66,7%
Bourse	Oui	21,4%	78,6%
	Non	34,6%	65,4%
Année de diplôme	Bac+1	11,5%	88,5%
	Bac+2	15,8%	84,2%
	Bac+3	31,7%	68,3%
	Bac+4	33,2%	66,8%
	Bac+5	58,0%	42,0%
Domaine de formation	ALLC	24,3%	75,7%
	DEG	20,3%	79,7%
	Santé	65,8%	34,2%
	STAPS	37,7%	62,3%
	S&T	26,9%	73,1%
	SHS	25,2%	74,8%
Ensemble		28,5%	71,5%

Champ : Ensemble des étudiants exerçant une activité rémunérée (n= 3338)

Lecture : Parmi les étudiants exerçant une activité rémunérée, 65,8% des étudiants de Santé déclarent que cette activité rémunérée est en lien avec le contenu de la formation.

Les effets des activités rémunérées sur le déroulement des études sont d'autant plus variables qu'elles ne remplissent pas la même fonction pour tous les étudiants. Elles peuvent être indispensables pour vivre et représenter un volume horaire important mais présenter un intérêt professionnel certain, ou bien représenter une charge horaire faible mais être

éprouvantes et nuire à la bonne santé ou à la présence des étudiants en cours. Elles peuvent aussi ne représenter qu'un complément de revenus pour financer des loisirs et finalement détourner des études. Comme le soulignent Bédoué et al. l'activité rémunérée des étudiants est « un sujet à multiples facettes » (op. cit. p.47).

Encadré : Le travail salarié en cours d'études, un effet qui peut être à la fois positif et négatif sur les études

L'effet du travail sur le déroulement des études est régulièrement évoqué pour expliquer les abandons d'études et les échecs aux examens, ou pour souligner les avantages qu'il induit (Bédoué et al., 2016), mais aussi pour décrire la précarité des conditions de vie des étudiants. Comme le montrent les enquêtes de l'observatoire national de la vie étudiante, le travail salarié des étudiants est très fréquent et recouvre des réalités diverses : « Depuis deux décennies, les enquêtes « Conditions de vie » de l'Observatoire national de la vie étudiante montrent qu'environ un étudiant sur deux travaille durant ses études, plus ou moins régulièrement et plus ou moins intensément au cours de l'année universitaire » (Bédoué et Giret, 2016, p.47).

Il importe donc d'interroger les étudiants sur leurs modalités de travail, le type de contrat, la charge horaire hebdomadaire, le contenu du poste qu'ils occupent et sur les effets directs ou indirects de cet emploi sur le déroulement de leurs études. Pour Landrier (2016) « Le recours à une activité salariée pour les étudiants renvoie à des réalités économiques très différentes. La nécessité de trouver des ressources pour assurer leur subsistance conduit de nombreux étudiants à travailler en parallèle de leurs études. D'autres ont un emploi pour améliorer leurs conditions de vie, voire pour contribuer au financement de leurs études. Deux réalités correspondant à ce que Bénédicte Froment (2012) décrit comme le « modèle économique de survie » et « une manière de grandir ». (p.32)

Pour Bédoué et Giret (op.cit 2016), « les raisons d'une prise d'emploi sont multiples, non exclusives et peuvent d'ailleurs évoluer au cours de la trajectoire de l'étudiant dans l'enseignement supérieur (Pinto, 2010). [...]. Le travail salarié peut ainsi devenir essentiel à la poursuite d'études, notamment chez les étudiants les plus âgés. Pour les plus jeunes, le travail en cours d'études correspond plus souvent à un complément de revenus permettant d'améliorer leur consommation de loisirs. De plus, l'activité salariée s'avère beaucoup plus lourde lorsqu'elle répond aux besoins financiers des étudiants indépendants et décohabitants (Verley et Zilloniz, 2011) au risque parfois de générer de la fragilité studieuse. Ce lien d'une fragilité financière à une fragilité studieuse et à l'échec peut s'observer dès les premières années d'enseignement supérieur, notamment pour les étudiants qui ne sont pas boursiers (Laib, 2014). » (p.48)

Les effets négatifs du travail salarié sur le cursus des étudiants sont souvent soulignés, mais certains travaux tendent à en montrer également les effets positifs ou les avantages des emplois occupés en cours d'études. Tout d'abord ils peuvent être considérés comme une expérience professionnelle significative valorisable sur le marché du travail comme le soulignent les travaux de Bédoué et Giret (2004) et Bédoué et al. (2016). Ils peuvent aussi inciter les étudiants à une organisation plus efficiente de leur emploi du temps, voire à poursuivre leurs études quand ils réalisent que les postes qu'ils occupent ne

correspondent pas à leurs aspirations. De fait, les activités salariées des étudiants, en cours d'études, tendent à « structurer les parcours dans l'enseignement supérieur » (Bédoué et *al.*, 2016). Les éléments qui caractérisent leurs emplois sont donc à prendre en compte pour bien comprendre les effets sur le déroulement des études et les arbitrages des étudiants : quotité hebdomadaire travaillée, contenu de l'emploi, type de contrat, part du budget qu'il représente, localisation, etc.

Interrogés sur l'impact de leur activité rémunérée sur leurs études, les réponses des étudiants montrent une nette différence entre les étudiants qui ont une activité régulière et ceux dont l'activité rémunérée est occasionnelle. Parmi les premiers, 29,7% estiment qu'elles ont un impact négatif sur les résultats d'études quand c'est le cas de 18,4% de ceux qui ont une activité rémunérée occasionnelle (tableau 6). Le volume horaire varie également fortement et parmi ceux qui ont une activité régulière plus d'un étudiant sur quatre occupe une activité dont la charge horaire varie entre 15 et plus de 35 heures (tableau 7).

Tableau 6
L'impact de l'activité rémunérée...

Modalités	Impact négatif sur les résultats d'études	Source de stress, tension nerveuse	Acquérir une expérience professionnelle
Activité(s) rémunérée(s) régulière(s)	29,7%	43,0%	78,6%
Activité(s) rémunérée(s) occasionnelle(s)	18,4%	28,6%	68,4%
Ensemble	23,8%	35,6%	73,3%

Champ : Ensemble des étudiants exerçant une activité rémunérée (n= 3 338)

Lecture : Parmi l'ensemble des étudiants exerçant une activité rémunérée, 43% des étudiants exerçant une activité rémunérée régulière considèrent que cette activité rémunérée est source de stress et de tension

Tableau 7
La durée moyenne de l'activité rémunérée durant une semaine de cours

Modalités	Moins de 5h	Entre 5 et 10h	Entre 10 et 15h	Entre 15 et 20h	Entre 20 et 34h	35h et plus
Activité(s) rémunérée(s) régulière(s)	20,9%	32,0%	20,0%	13,8%	7,6%	5,6%
Activité(s) rémunérée(s) occasionnelle(s)	62,9%	21,0%	7,1%	4,8%	2,9%	1,4%
Ensemble	41%	26,7%	13,8%	9,5%	5,4%	3,6%

Champ : Ensemble des étudiants exerçant une activité rémunérée (n= 3 338)

Lecture : Parmi l'ensemble des étudiants exerçant une activité rémunérée, 32% de ceux exerçant une activité rémunérée régulière déclarent une durée moyenne d'activité rémunérée pendant la semaine, comprise entre 5 et 10h.

Si les statistiques brossent un tableau général de ce que représentent les activités salariées dans les parcours d'études des étudiants, il n'est en revanche pas possible à partir de ces données chiffrées de saisir la diversité des situations. La section qui suit tente de pallier cette lacune et propose à partir de portraits d'étudiants de décrire des situations distinctes.

2.3 Une diversité de situations : portraits d'étudiants ayant une activité salariée

Les portraits qui suivent mettent en lumière les motivations des étudiants à recourir à l'emploi salarié et la diversité des modalités d'emploi pour lesquelles ils optent.

- **Anthony, privilégier des activités salariées cohérentes avec son projet professionnel et épargner pour la suite de ses études**

Anthony, est étudiant en L3 en Sciences humaines et sociales, il a le projet d'être enseignant. Après un baccalauréat ES obtenu avec « juste la moyenne », il a obtenu un DUT *Carrières sociales*. Puis, il s'est inscrit en L3 de Sciences humaines et sociales et envisage d'intégrer un Master MEEF. Il vit chez ses parents et est boursier (échelon Obis). Il a quinze heures de cours par semaine et termine tous les jours à 15h45, c'est pourquoi il explique avoir déposé sa candidature dans une agence spécialisée pour faire du baby-sitting. Ainsi, les lundi, mardi, jeudi et vendredi, en période scolaire, il va chercher une petite fille à l'école et la garde au domicile de ses parents jusqu'à leur retour à 19h00. Titulaire du BAFA, il travaille également comme animateur pendant les vacances scolaires auprès d'enfants, mais également d'adultes dans le cadre de séjours adaptés. Pour lui ces emplois sont cohérents avec son projet professionnel et ne semblent pas avoir d'incidence sur le déroulement de ses études.

« - Pourquoi vous avez choisi d'avoir cette activité salariée ?

- On va dire, pour m'occuper parce que c'est vrai que 15 heures par semaine, finir à 15h tous les jours... Non, mais, il y avait ça et il y avait le côté vraiment, je peux travailler à côté, donc pourquoi pas. Et ça reste cohérent avec mon projet professionnel aussi de garder une enfant, comme ça régulièrement et voilà. Puis, on ne va pas se mentir, c'est vrai que 300 euros par mois de plus, pour les loisirs, ce n'est pas négligeable. Donc, voilà les raisons.

- Vous n'aviez que cette option-là le babysitting ou vous aviez exploré d'autres pistes ?

- Non, babysitting principalement parce que j'en fais déjà depuis mes 16 ans, je suis intervenu dans plus de 20 familles, j'ai pas mal d'expériences là-dedans. »

D'un point de vue financier ces activités lui permettent de financer ses sorties mais aussi de faire des économies : « *C'est vrai que ça fait quand même du 300-400 euros par mois, que je peux économiser, en restant chez papa-maman. [...] J'ai tendance à beaucoup placer, je paie juste pour me nourrir, et puis les activités, c'est peut-être du 100 euros par mois maximum. »*

À la différence d'autres étudiants il pourrait se passer de ces activités, elles sont « un complément » lui permettant de sortir mais aussi de se constituer un capital pour aller vivre à

Paris, ce qu'il souhaite à moyen terme. Il explique que ses parents - sa mère est retraitée et son père est technicien - l'incitent « à mettre de l'argent de côté pour plus tard ».

D'autres étudiants expliquent également qu'ils tentent de mettre un peu d'argent de côté « pour ne pas commencer sans rien » après la fin de leurs études.

- **Virginie, salariée l'été, étudiante de septembre à juin**

Virginie est boursière (échelon 3), elle vit en colocation avec sa sœur dans une commune de la métropole où elles ont un appartement spacieux au loyer moins onéreux qu'à Rennes et desservi par une ligne de bus régulière. En troisième année de Licence dans le domaine Droit, économie, gestion, elle explique qu'elle a fait le choix de ne pas travailler en cours d'année pour se consacrer à ses études. En revanche, dès la fin de l'année universitaire, elle travaille, le plus souvent à temps plein, ce qui lui permet de financer son année suivante. Le financement de ses dépenses est clairement réparti :

« -Je suis boursière, j'ai les APL aussi, j'ai travaillé tout l'été dernier et mes parents m'aident un petit peu aussi.

- Ils paient le loyer ?

- Non. Ils paient une partie des courses. Le loyer, c'est les bourses, et les charges, c'est les APL.

- Et votre abonnement de bus ?

- C'est ma grand-mère. Tous les ans, elle avait pris l'habitude de me le payer. »

Elle déclare qu'elle reporte certaines dépenses ou y renonce. L'année dernière, elle a été particulièrement vigilante et a réduit au strict minimum certains repas. Durant sa première année d'études, elle logeait chez un particulier en dehors de Rennes et, en contrepartie d'un loyer modique, elle s'occupait des trois enfants d'une maman seule.

Lors de l'entretien, elle déclare qu'elle souhaite obtenir un master 2. Pour pouvoir se consacrer à ses études ; elle n'envisage pas de travailler en cours d'année, mais plutôt de continuer à privilégier des activités salariées saisonnières. Les emplois qu'elle occupe pendant les vacances d'été n'empiètent pas sur son temps d'études mais les revenus qu'elle en retire doivent lui permettre de subvenir à ses besoins toute l'année, ce qui n'a pas toujours été le cas, c'est pourquoi elle a parfois fortement réduit ses dépenses.

- **Vanessa, étudiante et salariée ponctuelle**

Vanessa a 22 ans, elle est étudiante en L3 du domaine Droit, économie, gestion. En rupture familiale, elle a de bonnes relations avec ses grands-parents qui vivent aussi en Bretagne et la soutiennent. Elle est boursière (échelon 7) et vit dans un studio du CROUS. Elle explique avoir toujours travaillé, sa situation familiale l'ayant conduit à être autonome très jeune. Elle bénéficie d'aides sociales, parfois insuffisantes.

Elle explique que cette année elle a fait le choix de sacrifier quelques heures de cours pour travailler. Lors de l'entretien, à l'approche de l'été, elle envisage de trouver un emploi en intérim près de chez ses grands-parents avant de partir en voyage.

« - **D'accord. Vous faites quoi comme travail ?**

- Là, mon contrat est terminé, mais je travaillais à ..., je faisais des sandwiches.

- **D'accord. Vous travaillez de quelle heure à quelle heure ?**

- Je faisais 15 heures / semaine et tous les midis pratiquement. Minimum 2 heures et deux après-midis par semaine.

- **Alors l'après-midi, c'était de quelle heure à quelle heure ?**

- 12h - 17h ou 18h.

[...]

- **Et ça s'arrête là ?**

- Oui. J'étais embauchée en CDD jusqu'à mi-avril. Mon patron savait que j'avais mes partiels, alors voilà, on s'est arrangés comme ça.

- **D'accord. C'était un choix de trouver un emploi ?**

- J'avais un peu, pas trop assuré pour payer mon loyer, alors j'avais besoin de travailler pour le payer.

[...]

- **D'accord. Et ça vous a permis de vous remettre à flot ?**

- Oui. Je suis arrivée avec 3 mois d'impayés. 3 mois d'impayés, c'est déclenchement de la procédure contentieuse etc. Du coup, j'étais contente qu'ils m'embauchent et j'ai pu tout régler en un mois. Donc voilà. Sinon, les 2 autres mois où j'ai travaillé, avec je pars cet été en voyage pour 2 semaines.

[...]

- Depuis que je suis étudiante, je voulais le faire [ce voyage] mais je n'avais pas trop l'occasion parce que ce que je gagnais en travaillant, c'était pour... j'ai fait le choix de bien vivre l'année, d'être... pas large, mais que ça aille bien plutôt que de partir en vacances pendant l'été. Là, j'ai fait le choix de ramer un peu ce semestre-ci, pour partir en vacances cet été.»

Elle explique qu'entre amis ils se prêtent de l'argent en attendant que leurs salaires et leurs bourses soient versés. Elle peut donc solliciter certains de ses proches en cas de besoins et exceptionnellement ses grands-parents, qui lui donnent déjà un peu d'argent chaque mois et à l'occasion lui laissent un panier de courses. Comme Virginie, Vanessa préfère travailler l'été plutôt qu'en cours d'études, mais elle n'hésite pas, si elle est en difficulté, à chercher un emploi salarié pour faire face à ses dépenses. Elle aussi compte et recompte l'argent disponible pour ses dépenses et se contente de peu parfois (« Disons que je ne mangeais pas grand-chose. Oui, c'est arrivé, que je bouffe une boîte d'asperges parce que c'est tout ce que j'ai mais ça va, je n'ai pas trop sauté de repas quand même. »). Lors de l'entretien, elle explique que le premier semestre a été compliqué car elle a beaucoup travaillé à l'extérieur.

- **Élodie, une activité salariée régulière en intérim**

Élodie a 24 ans, inscrite en L3 du domaine Sciences et techniques, « *c'était soit l'architecture, soit vers les sciences* » précise-t-elle pour expliquer son orientation. Au final, elle a choisi une orientation scientifique, plus sécurisante en termes de débouchés selon elle.

Elle est originaire d'un département voisin, son père est ingénieur et sa mère infirmière. Elle loue un studio entre le centre-ville et son campus. Elle a déménagé une fois car le premier logement qu'elle avait trouvé était humide. Non boursière, elle n'a pas eu accès à un logement en résidence universitaire. Elle a une vingtaine d'heures de cours en moyenne par semaine mais comme elle a redoublé une année elle n'est plus dans la même promotion. Ce sont des difficultés personnelles et le programme « beaucoup plus fondamental qu'appliqué » qui l'avait conduit à refaire son année. Elle a une voiture et l'utilise pour aller en cours, elle trouve que l'abonnement de bus est cher, même s'il est parfois difficile de se garer.

« - Oui, mais même... Parce qu'en plus en prenant le bus, j'aurais moins de temps le midi pour manger, pour aller à la salle de sport ce serait plus compliqué. J'ai tellement l'habitude de la voiture que du coup je suis devenue dépendante de la voiture aussi. Alors que oui, c'est possible de faire sans. Mais je ne sais pas. Même pour les courses, parce que du coup, je serais obligée de faire les courses au Carrefour City toujours à pied. Donc les courses coûteraient beaucoup plus cher aussi. Donc plein de petits trucs. Et puis après de toute façon pour les jobs, pour pouvoir travailler, je suis obligée d'avoir une voiture. »

Ses parents l'aident financièrement, elle déclare ne payer aucune facture liée à son logement ou à son assurance voiture. En revanche, elle paie ses courses, l'essence, ses loisirs. Comme ressources, elle garde les APL qu'elle perçoit et ses parents ajoutent 100€ d'argent de poche par mois. Elle travaille aussi régulièrement, toujours en fonction de son emploi du temps. L'intérim et le fait d'avoir une voiture lui permettent d'accepter des missions régulièrement et de plus ou moins courtes durées. De plus, comme elle a toujours travaillé l'été, elle a déjà « un long CV ».

« - En fait, j'ai un peu collecté les boulots cette année. En mai, les vacances de Pâques, j'ai fait grande distribution à X.

- Comme quoi ?

- Mise en rayon. Après j'ai fait aussi à Y un petit peu. Après j'ai fait en mai, après je révisais les exam. J'ai fait une usine à L., j'ai fait une semaine en juin et puis après j'ai fait cinq semaines en août, juillet. Et j'ai fait une semaine secrétaire au jury de baccalauréat, à C. au lycée. J'ai fait une autre usine à Rennes aussi en juin, j'ai fait ça aussi. [...]

- Donc ça vous permet de vivre pendant l'année ou vous avez aussi un travail pendant l'année ?

- Les années précédentes, je ne travaillais pas vraiment l'année et là cette année, je fais un peu plus. Comme c'est plus facile les cours, je fais des inventaires de

temps en temps les soirs depuis septembre. J'en fais deux-trois par mois. Ca me fait une centaine d'euros en plus par mois, donc ça m'évite de toucher trop à la paie de l'été et de garder un peu plus les sous. Et le semestre d'après, comme je n'ai pas beaucoup de cours, je pourrai travailler plus.

- Quand vous êtes inventeur, vous passez par une agence d'intérim ?

- Oui, la même boîte d'intérim que j'ai à Rennes, cet été et tout. C'est ... la boîte d'intérim.

- Je ne connais pas. Et du coup, vous appelez, vous leur dites, moi je suis disponible.

- Oui.

- Et donc le soir, c'est de quelle heure à quelle heure ?

- 20 heures... 21 heures à 2 heures, 1 heure ou 2.

- Ca a des effets sur vos études, le fait de travailler comme ça ?

- Non, parce que ce n'est qu'une fois par semaine, de temps en temps. Et j'évite de faire quand je commence à huit heures le matin le lendemain. Si je commence à dix heures le lendemain, ça va, je peux dormir un peu. »

Elle est satisfaite de ses études et de sa vie d'étudiante, elle sort le plus souvent avec ses amis et, pour des raisons économiques, chez eux plutôt que dans les bars. Elle aussi compte ses dépenses, mais avec une pression moindre que d'autres sans doute, car elle peut compter sur ses parents. Si elle aime beaucoup la ville de Nantes elle envisage quand même de faire son master à Rennes, elle y a des amis, des lieux de sortie.

*

* *

Ces portraits ne sont qu'une illustration, d'autres étudiants travaillent pour financer leurs études ou leurs loisirs : Émilie réalise 4h00 de ménage tous les mercredis matin chez un particulier car elle n'a pas cours ; Valentine étudiante en Santé a trouvé un emploi de « faisant fonction » d'aide-soignante dans un établissement hospitalier une demi-nuit/semaine ; Julie distribue les journaux gratuits 4 matins/semaine pendant 2 heures ; Quentin a travaillé à la chaîne pour PSA 3 jours/semaine de 07h00 à 15h00 via une agence d'intérim ; Nicolas travaille 12 à 15 heures par mois dans une des bibliothèques universitaires ; Pauline est hôtesse de caisse dans un hypermarché 11 heures par semaine ; Béatrice a travaillé 20 heures par semaine dans un restaurant mais cela perturbait trop son travail universitaire elle travaillera désormais pendant les congés d'été ; ...

Qu'elle soit régulière ou pas, en lien avec la formation ou pas, l'activité rémunérée des étudiants a un effet sur le parcours d'études. Elle peut contribuer à une organisation du temps plus efficiente, à acquérir de premières expériences professionnelles, voire les encourager à poursuivre leurs études quand l'emploi qu'ils occupent ne les intéresse pas. Quand elle est intégrée aux études, l'activité rémunérée cumule les avantages, ainsi les formations en alternance permettent à des étudiants de poursuivre leurs études alors qu'ils n'auraient pu le faire sans ce revenu régulier comme le souligne cet étudiant.

« Ma vie d'étudiant s'est franchement améliorée depuis le début de mon apprentissage. Je ne suis plus une charge financière pour mes parents qui ont du mal à joindre les deux bouts. Je suis aujourd'hui indépendant financièrement et même si je souhaiterai continuer mes études après mon master, revenir à charge de mes parents n'est plus possible. Projet à court terme : trouver un emploi en lien avec mon apprentissage. » (étudiant, 24 ans, M2, SHS)

Ce qu'il faut retenir : des études sous conditions de ressources

S'il est difficile de considérer le budget moyen des étudiants, l'étude réalisée ici permet pour le moins d'appréhender les ressources dont ils disposent, ou ne disposent pas, pour réaliser leurs études.

Des ressources variables...

Les bourses, l'aide parentale et les activités rémunérées sont les principales ressources des étudiants. Si certains parviennent à cumuler les trois et déclarent vivre « correctement » d'autres en revanche, parce qu'ils n'ont plus de contact avec leur famille, parce qu'ils ont un emploi du temps de cours très chargé, parce qu'ils ne sont pas éligibles aux bourses, parce qu'ils vivent en dehors de Rennes, parce qu'ils ont un logement onéreux, etc. font face à des dépenses importantes et se retrouvent, ponctuellement ou très souvent, en difficulté.

De nombreux étudiants, parallèlement à leurs études, exercent une activité rémunérée pour pallier leurs difficultés financières et/ou pour acquérir de premières expériences professionnelles. Parmi les étudiants enquêtés, 42,2% déclarent travailler, pour certains occasionnellement (22,2%) et pour d'autres plus régulièrement (20%). L'origine sociale semble peu discriminante, a priori, sur la fréquence du recours à l'activité rémunérée. En revanche, le fait que ces activités rémunérées soient, ou non, indispensables pour vivre distinguent les étudiants.

Ainsi, ce sont les étudiants les plus âgés (23 ans et plus), décohabitants, issus des classes sociales populaires, inscrits en ALLC et SHS, les plus avancés dans leur cursus et les moins aidés financièrement par leurs parents qui déclarent le plus souvent qu'ils exercent une activité rémunérée indispensable pour vivre (65,4%). A l'opposé, les étudiants les plus jeunes, issus de milieux sociaux supérieurs, cohabitants, inscrits en Santé déclarent plus souvent que les autres que leur activité rémunérée n'est pas indispensable pour vivre.

... qui ont des conséquences sur le déroulement des études

Certaines de ces activités peuvent être proches du domaine de formation voire intégrées au cursus, notamment pour les formations en Santé ou les diplômes en alternance, et contribuer à la professionnalisation des étudiants (Béduwé et Giret, 2004, 2016). Parmi l'ensemble des étudiants qui travaillent, près des trois quart déclarent que leur activité rémunérée leur permet d'acquérir une expérience professionnelle. Mais, elles empiètent aussi sur le temps de cours ou le temps de travail personnel et peuvent avoir un impact négatif sur les études (23,8%), voire sont sources de stress et de tension nerveuse (35,6%).

Le manque d'argent est une préoccupation quotidienne pour certains étudiants et quand ils les sollicitent, les aides sociales du CROUS ou du SIMPPS sont essentielles. Les difficultés financières ont des effets directs sur les conditions de vie et le déroulement des études : logement de mauvaise qualité, alimentation irrégulière ou déséquilibrée, sommeil perturbé, voire assiduité réduite aux cours.

Références bibliographiques

- BEAUPERE N., CHALUMEAU L., HUGREE C. et GURY N., *L'abandon des études supérieures*, Paris, la Documentation française, coll. Panorama des savoirs, 2007.
- BEDUWE C. et GIRET J-F., « Le rôle de l'activité salariée dans le budget des étudiants », in Giret J-F., Van de Velde C. et Verley É., *Les vies étudiantes. Tendances et inégalités*, Paris, la Documentation française, coll. Études et recherche, 2016, p. 47-57.
- BEDUWE C. et GIRET J-F., « Le travail en cours d'études a-t-il une valeur professionnelle ? », *Économie et statistiques*, n°378-1, 2004, p. 55-83.
- BELGHITH F., « L'activité rémunérée des étudiants. Une diversité de situations aux effets contrastés », *OVE Infos* n°30, avril 2015.
- GRUEL L., « Les conditions de réussite dans l'enseignement supérieur », *OVE Infos* n°2, avril 2002.
- GRUEL L., « Des étudiants rarement pauvres, mais une indépendance plus fréquemment associée à des tensions budgétaires », in *Les étudiants en France. Histoire et sociologie d'une nouvelle jeunesse*, Rennes, PUR, coll. Le sens social, 2009 p. 221-237.
- LE PAPE M-C. et TENRET É., « Solidarités familiales et conditions de vie étudiante : des disparités objectives aux inégalités perçues », in GIRET J-F., VAN DE VELDE C. et VERLEY É., *Les vies étudiantes. Tendances et inégalités*, Paris, la Documentation française, coll. Études et recherche, 2016, p. 37-46.

CHAPITRE IV. L'ALIMENTATION, UNE VARIABLE D'AJUSTEMENT DES « BUDGETS » DES ÉTUDIANTS

1 L'alimentation des étudiants rennais

La restauration est bien sûr une préoccupation quotidienne pour les étudiants. S'il est important qu'ils aient une alimentation saine et équilibrée pour étudier dans les meilleures conditions, le manque d'argent, de temps ou encore d'organisation les empêchent parfois de se nourrir correctement. Dans certains cas, la détérioration de la nutrition peut avoir un impact plus ou moins important sur le déroulement et la réussite des études.

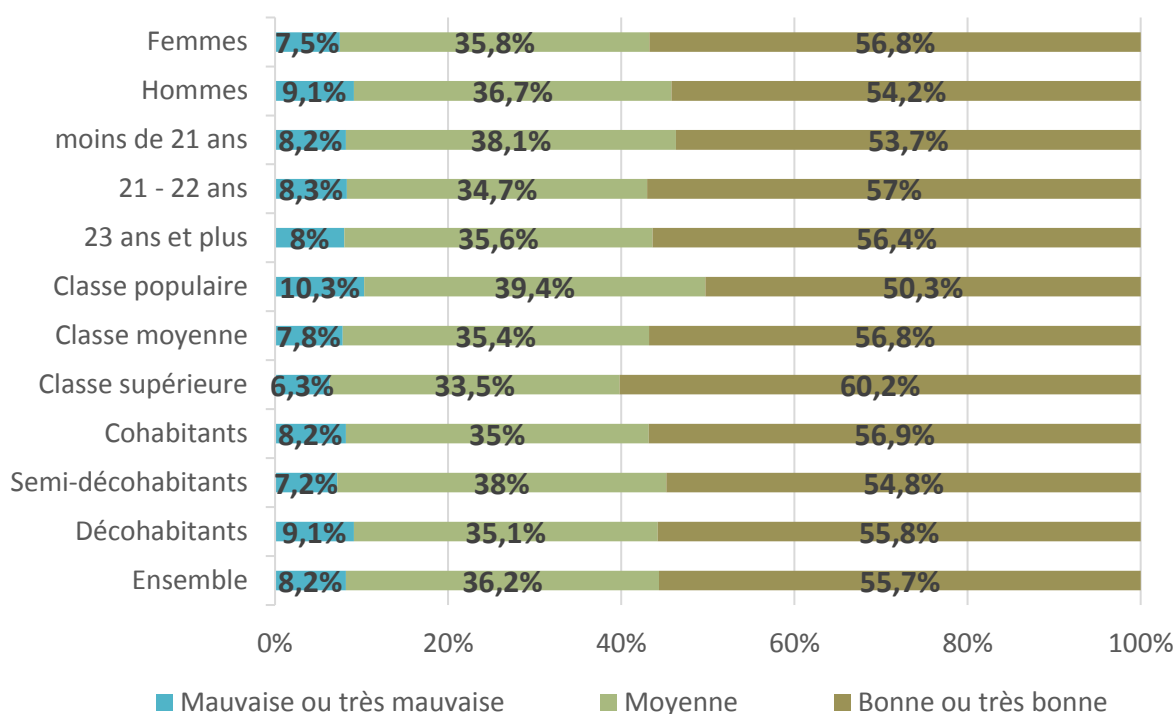
Ce chapitre présente dans un premier temps la perception que les étudiants ont de leur alimentation et de la régularité de leurs repas, puis dans un second temps il s'attarde plus spécifiquement sur la fréquentation des restaurants universitaires.

1.1 L'autoévaluation de l'alimentation

La perception que les étudiants rennais se font de leur alimentation semble très contrastée : 55,7% des étudiants estiment avoir une « bonne » voire « très bonne » alimentation, cependant plus d'un étudiant sur trois (36,2%) affirment que son alimentation est « moyenne » (graphique 1).

Graphique 1

La perception de l'alimentation en fonction des caractéristiques sociodémographiques



Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

Lecture : 9,1% des décohabitants déclarent avoir une mauvaise ou une très mauvaise alimentation.

L'estimation que les étudiants font de leur alimentation varie sensiblement en fonction de certaines caractéristiques sociodémographiques comme le sexe, l'origine sociale ou le mode d'habitation. Ainsi, les hommes, les étudiants d'origine populaire et les étudiants décohabitants déclarent un peu plus souvent que les autres avoir une « mauvaise » ou une « très mauvaise » alimentation. Les réponses à la question ouverte du questionnaire et les récits recueillis lors des entretiens éclairent ces premiers constats :

« Je me plais bien dans mes études à Rennes, je souhaite les poursuivre. Mes projets à court terme sont de faire plus de sport et de mieux manger » (étudiant, 21 ans, L2, S&T)

« La vie d'étudiant à Rennes est très agréable (de mon point de vue d'étudiante à l'IEP de Rennes). Cependant, d'une part, au niveau des Restaurants Universitaires, il est indispensable d'augmenter les capacités d'accueil, d'améliorer le choix et la qualités (pas trop de frites...) et de ne SURTOUT PAS fermer des RU (Duchesse Anne...). L'alimentation est un élément important pour la réussite des études. Les conditions d'études doivent correspondre aux exigences de travail de la part des universités ! » (étudiante, 23 ans, M2, DEG)

Les difficultés financières auxquelles sont confrontés nombre d'étudiants peuvent avoir des conséquences sur leur alimentation, dans la mesure où elle est parfois une variable d'ajustement de leur « budget ». Prendre conscience de ces difficultés peut être difficile comme l'expriment deux étudiants :

« ... je gère pour la première fois un budget et remarque que j'ai tendance à limiter mes dépenses, qui concernent principalement l'alimentation » (étudiante, 19 ans, L1, SHS)

« Mes projets à court terme... m'en sortir ! Financièrement parlant et faire un check-up médical, pouvoir améliorer mon alimentation et ma condition physique et bien sûr terminer mon Master 1 » (étudiant, 24 ans, M1, ALLC)

Il peut être difficile pour les étudiants d'apprécier leur mode d'alimentation. Les plus jeunes qui découvrent l'autonomie résidentielle mettent en place de nouvelles habitudes et bénéficient parfois de paniers de provisions des parents, qui s'assurent ainsi de manière tacite de la qualité et de la diversité des repas de leurs enfants. Les étudiants les plus âgés, plus autonomes, qui sont moins souvent boursiers et qui bénéficient moins souvent de l'aide de leurs parents ont davantage de contraintes. Avoir un panier de courses avec une relative diversité d'aliments pour s'assurer des repas variés et équilibrés pendant une semaine n'est pas une situation garantie pour tous les étudiants. Manger à sa faim ne signifie pas manger de manière équilibrée comme l'explique Corentin résident d'une cité universitaire. Il explique qu'il a adapté ses menus à son rythme de vie et à ses ressources :

« - Et votre budget mensuel... »

- Je dépense, je dirais, avec l'assurance et tout, peut-être 250-300 €.

- D'accord. Et vos bourses c'est combien ?

- Les bourses, c'est 320.

- Ah oui, donc, c'est...

- C'est limite quoi. Ouais, mais après, ce que je fais aussi, moi les courses, je ne les fais pas tellement toutes les semaines. C'est, quand je n'ai plus rien, je vais chercher des conserves. Et le frais, je l'achète si j'ai envie, au fur et à mesure, de temps en temps la semaine. Je prends des conserves, des nouilles chinoises et tout, et puis je les stocke en fait et au fur et à mesure, ça s'épuise, ça s'épuise. Du coup, je n'ai pas besoin de faire de grosses courses pendant deux-trois semaines, voire un mois, même plus. Et de temps en temps, si j'ai envie d'une tranche de jambon, je vais au Carrefour Market, je prends du beurre s'il m'en manque etc.

- Votre alimentation aujourd'hui, vous la qualifiez d'équilibrée ?

- Pas non plus, je ne dirais pas équilibrée non plus parce que je mange quand même plus des pâtes que des légumes, c'est sûr, parce que je ne fais pas l'effort du déplacement jusqu'au Carrefour à chaque fois. » (Corentin, 21 ans, L3, DEG)

Élodie (24 ans, L3, S&T) estime qu'elle a pris du poids pendant ces premières années d'études et tente de réajuster son alimentation et de pratiquer plus de sport en parallèle. À la question mangez-vous au RU des fois ? Elle répond :

«- Non. Parce que j'ai été deux fois et je deviendrais obèse là-bas, je pense. Ils servent des assiettes trop remplies, tu as envie de tout manger et puis c'est souvent des trucs pas Il y a toujours les entrées où il y a des légumes, mais le reste. Quand tu es gourmand, c'est risqué.

- Vous mangez moins chez vous ?

- Oui je pense, oui. Et plus varié et puis au final je trouve que ça coûte un peu moins cher quand même de faire ses courses et de cuisiner un peu. Et il y a le fait aussi de faire la queue, le bruit, tout ça. En rentrant chez moi quand j'ai deux heures de pause le midi, ça me fait vraiment une coupure. C'est plus reposant, je trouve. »

D'une manière générale, les emplois du temps contraignent fortement les repas des étudiants. « Avaler un sandwich sur le pouce » entre deux cours ou deux lieux de travail est fréquent. La pause méridienne n'est souvent pas une réelle pause. Parfois, les étudiants se passent de déjeuner pour aller en cours, ou plus grave encore parce qu'ils n'ont pas les moyens financiers de payer un ticket de RU tous les midis et n'ont pas le temps de rentrer chez eux.

1.2 La fréquence hebdomadaire des repas

Pour appréhender de manière objective la manière dont les étudiants se nourrissent, des questions concrètes ont été posées sur la fréquence de leurs repas durant une semaine de cours normale. Est considérée comme normale une journée composée de trois repas, un petit-déjeuner, un déjeuner et un dîner.

Concernant le petit-déjeuner, près de 10% des étudiants déclarent n'en prendre aucun durant une semaine de cours normale. Près d'un étudiant sur deux (48,6%) affirme qu'il leur est arrivé de sauter au moins un petit-déjeuner dans la semaine. Cette situation semble plus masculine que féminine. En effet, 53,5% des hommes déclarent ne pas prendre de petit-déjeuner au moins une fois au cours d'une semaine de cours contre 45% des femmes. Les étudiants les plus âgés sautent plus facilement ce repas que les plus jeunes (51,4% des 23 ans et plus contre 45,6% chez les moins de 21 ans). Etre décohabitant a également un effet sur le fait de prendre ou non le petit-déjeuner puisque 54,7% des décohabitants se passent de ce repas contre 42,7% des cohabitants (tableau 1).

Comme le soulignent Th. De Saint-Pol et L. Ricroch (INSEE, 2012) « *Si le rituel des trois repas domine, il est malgré tout moins respecté par les jeunes qui sont les moins nombreux à prendre un petit déjeuner : seuls 64% des moins de 25 ans ont une prise alimentaire entre 5 heures et 11 heures contre 90% des personnes de 50 ans et plus* ».

La fréquence des autres repas révèle des inégalités puisque, près d'un quart des étudiants (24,8%) ont sauté au moins un repas le midi au cours d'une semaine normale de cours. 8,6% l'ont sauté une seule fois, 7,7% deux fois, 4% trois fois et 4,5% plus de trois fois. Moins d'1% des étudiants déclare n'avoir pris aucun repas durant la semaine (0,4%). Sur l'ensemble des répondants, 17,3% des étudiants ont sauté au moins un déjeuner et un petit déjeuner durant une semaine de cours.

Le fait de ne pas prendre au moins un repas du midi durant la semaine de cours, varie en fonction de variables sociodémographiques comme l'âge, le mode d'habitation et la nationalité (tableau 1). Ainsi, 27,8% des étudiants de 23 ans et plus, 31,2% des décohabitants et 44,6% des étudiants étrangers déclarent avoir sauté au moins un déjeuner durant une semaine normale de cours.

Tableau 1 : La fréquence des repas en fonction des caractéristiques sociodémographiques

		A quelle fréquence prenez-vous ...					
		... Votre petit déjeuner		... Votre déjeuner		... Votre dîner	
Variables	Modalités	de 0 à 6 fois	7 fois (tous les jours)	de 0 à 6 fois	7 fois (tous les jours)	de 0 à 6 fois	7 fois (tous les jours)
Sexe	Femmes	45,0%	55,0%	24,2%	75,8%	19,7%	80,3%
	Hommes	53,5%	46,5%	25,5%	74,5%	13,8%	86,2%
Age	< à 21 ans	45,6%	54,4%	23%	77%	16,7%	83,3%
	21 - 22 ans	49,3%	50,7%	23,6%	76,4%	16,2%	83,8%
	23 ans et plus	51,4%	48,6%	27,8%	72,2%	18,6%	81,4%
Mode d'habitation	Cohabitants	42,7%	57,3%	19,9%	80,1%	10,6%	89,4%
	Semi-décohabitants	45,4%	54,6%	20,1%	79,9%	15,1%	84,9%
	Décohabitants	54,7%	45,3%	31,2%	68,8%	22,3%	77,7%
Nationalité	Français	47,7%	52,3%	23,6%	76,4%	16,3%	83,7%
	Etranger	65,2%	34,8%	44,6%	55,4%	32,9%	67,1%
Ensemble		48,6%	51,4%	24,8%	75,2%	17,2%	82,8%

Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

Lecture : 53,5% des hommes déclarent avoir sauté au moins un petit déjeuner au cours d'une semaine de cours normale.

Ils sont moins nombreux à sauter le repas du soir, 17,2% des étudiants ne dînent pas régulièrement durant une semaine normale de cours (7,9% des étudiants ont manqué un repas du soir, 8,7% l'ont sauté entre deux et six fois au cours d'une semaine de cours). Sur l'ensemble des répondants, 9,6% des étudiants ont sauté au moins un déjeuner et un dîner durant une semaine de cours.

L'omission d'au moins un dîner semble plus fréquente chez les femmes (19,7% contre 13,8% chez les hommes), chez les étudiants les plus âgés (18,6% pour les 23 ans et plus contre 16,7% pour les moins de 21 ans), chez les décohabitants (22,3% contre 10,6% pour les cohabitants) et chez les étudiants étrangers (32,9% contre 16,3% pour les étudiants français).

L'analyse de Cl. Grignon sur les modalités d'alimentation des étudiants semble perdurer. Voici ce qu'il observait en 2003 :

« Les écarts par rapport au modèle des repas en usage résultent à la fois de contraintes matérielles, de croyances en matière de santé et de diététique et d'un manque d'intégration sociale. L'omission, voire la simplification des repas, est une caractéristique des étudiants pauvres, et de ceux que leur pauvreté empêche d'être pleinement étudiants. [...]

Simplifier ou sauter un repas peut être aussi une manière de réduire ses prises et de se conformer aux normes dominantes en matière d'apparence physique et de rapport au corps. Ainsi les étudiants qui surveillent leur poids ont des chances plus fortes de simplifier le repas de midi ; la simplification du déjeuner et l'omission du dîner sont plus probables pour les filles. En revanche l'omission du petit déjeuner qui est à la fois un manquement à l'usage et une faute contre le régime est moins probable chez les filles et chez les étudiants qui surveillent leur poids. Le respect des usages relatifs aux repas dépend aussi des habitudes liées aux cultures

de classe. On a vu que l'omission des principaux repas est plus probable quand le revenu des parents de l'étudiant est faible ; mais la fidélité au modèle des repas standard paraît plus grande chez les étudiants issus des catégories dans lesquelles celui-ci s'est diffusé le plus tardivement. Ainsi les enfants d'agriculteurs sont ceux qui ont le moins de chances de sauter le repas de midi ; comme les enfants d'ouvriers et les enfants d'employés, ils ont aussi moins de chances que les étudiants issus des classes supérieures de simplifier le déjeuner. Plus les liens que les étudiants entretiennent avec leur famille d'origine se desserrent, et plus ils ont tendance à s'écarter du modèle des repas établi. Ainsi les étudiants qui habitent un logement indépendant, que ce soit en cité universitaire ou en location, seul ou avec des amis, ont plus de chances de sauter le petit déjeuner et les principaux repas que les étudiants qui habitent chez leurs parents ; les étudiants qui habitent loin de chez leurs parents omettent plus souvent le petit déjeuner. Inversement, les étudiants qui vivent ou habitent en couple et refont pour leur propre compte une vie de famille intégrée, ont moins tendance à sauter le petit déjeuner ou le dîner. De ce point de vue, plus les étudiants se rapprochent du mode vie standard, et moins ils ont tendance à contrevenir à l'usage standard en matière de repas. » (Grignon, 2003, p.6)

Outre la fréquence des repas il est important de demander aux étudiants s'ils mangent à leur faim. En effet, lors des entretiens, des étudiants ont affirmé ne pas avoir « sauté de repas » mais ne pas avoir mangé à leur faim pour autant.

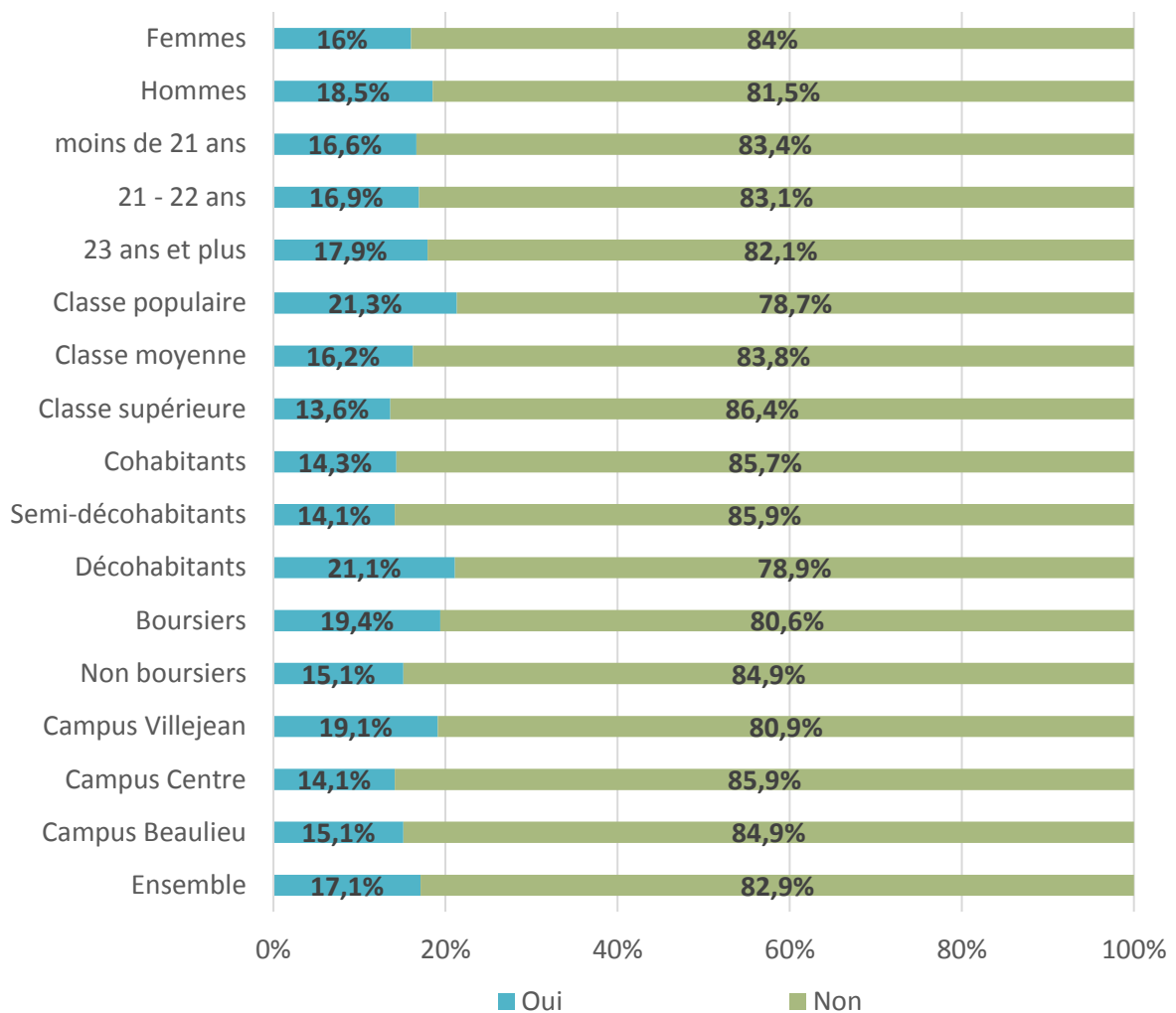
1.3 Les étudiants rennais mangent-ils à leur faim ?

Plus de huit étudiants sur dix (82,9%) estiment manger à leur faim. Toutefois, ils sont près d'un étudiant sur cinq à connaître des difficultés à s'alimenter régulièrement. Aussi, les hommes, les étudiants plus âgés, d'origine populaire, décohabitants ainsi que les boursiers et les étudiants du campus de Villejean sont proportionnellement plus nombreux à déclarer qu'ils ne mangent pas à leur faim de manière répétée (graphique 2).

Ces données semblent très contrastées en fonction des domaines de formation. En effet, près d'un étudiant sur trois (31,1%) du domaine Arts, lettres, langues et communication indique ne pas manger à sa faim de manière répétée (dont 18,4% issus des formations d'Arts, lettres et communication et 12,7% des formations de langues) contre 5,4% pour ceux du domaine Santé.

Graphique 2

Part d'étudiants déclarant ne pas manger à sa faim de manière répétée en fonction des caractéristiques sociodémographiques



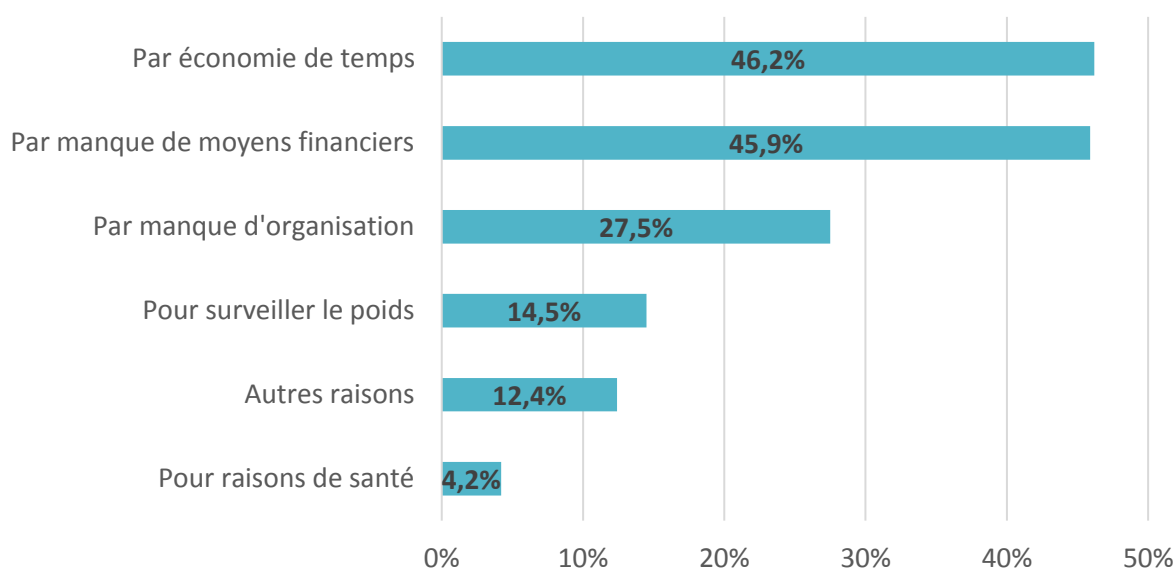
Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

Lecture : 17,9% des étudiants de 23 ans et plus, déclarent ne pas manger à leur faim de manière répétée.

Le manque de temps et de moyens financiers sont les deux principales raisons évoquées par les étudiants ne mangeant pas à leur faim de manière répétée (graphique 3). En effet, 46,2% des étudiants ne mangent pas à leur faim par économie de temps¹⁹, 45,9% par manque de moyens financiers²⁰, 27,5% par manque d'organisation, 14,5% pour surveiller leur poids, 12,4% pour d'autres raisons et 4,2% pour raisons de santé²¹.

Les entretiens réalisés avec des étudiants des spécialités artistiques, montrent que le travail personnel, notamment les réalisations et projets artistiques, nécessite un investissement en temps et en achat de matériel très important pour les étudiants. Ceci explique pour partie le fait qu'ils arbitrent plus souvent que d'autres étudiants en faveur de leurs études plutôt que de leurs repas.

Graphique 3 : Les raisons évoquées par les étudiants sur le fait de ne pas manger à leur faim de manière répétée lors d'une semaine de cours (plusieurs réponses possibles)



Champ : Ensemble des répondants déclarant ne pas manger à leur faim de manière répétée (n=1 251)

Lecture : Parmi les étudiants déclarant ne pas manger à leur faim de manière répétée, 46,3% indiquent le faire par économie de temps.

¹⁹ Sur l'ensemble de la population répondante, ils sont 7,7% à déclarer ne pas manger à leur faim de manière répétée par économie de temps.

²⁰ Sur l'ensemble de la population répondante, ils sont 7,6% à déclarer ne pas manger à leur faim de manière répétée pour raisons financières.

²¹ Réponses à choix multiples à la question : « si oui, pour quelle(s) raison(s) ? »

Cependant, si près d'un étudiant sur cinq affirme ne pas manger à sa faim, ils sont seulement 4,7% à avoir eu recours à une structure d'aide alimentaire (restos du cœur, banque alimentaire, épicerie sociale ou solidaire, etc.). Cette situation révèle que des étudiants dans le besoin ne se dirigent pas aisément vers les structures existantes. Le nombre d'étudiants en difficultés financières et alimentaires est loin d'être précis, mais lors des entretiens, les étudiants signalent qu'ils connaissent directement ou indirectement des personnes qui sont en difficultés. Certaines peuvent compter sur des réseaux d'entraide, mais pour d'autres il y a une certaine pudeur, honte, ou tabou, à dire ses difficultés, qu'ils cachent également à leur famille.

« J'ai une autre amie, pareil, elle travaille en même temps qu'elle fait ses études, mais elle a du mal, des fois, à joindre les deux bouts, on va dire. Elle en parle vite fait, mais elle ne veut pas non plus étaler le sujet [...] c'est toujours difficile, enfin, si on aide quelqu'un, la personne va se sentir des fois redevable et selon les personnes, ce n'est pas forcément des gens, que tu as envie qu'ils te remboursent dans le sens...Moi je sais que, elle est déjà venue manger chez moi, je lui offre à manger il n'y a pas de souci. Je lui offre à manger comme j'offrirai à manger à n'importe qui. Je pense que, si on commence à lui faire la charité, pour son moral personnel, je pense que c'est pareil. C'est peut-être plus dérangeant » (Guillaume, 21 ans, L3, ALLC)

Les difficultés financières des étudiants et le fait qu'ils ne peuvent s'alimenter correctement et régulièrement ont des conséquences sur le déroulement de leurs études. Outre le fait qu'ils sont préoccupés par leur situation précaire, ils ne peuvent suivre les cours dans de bonnes conditions (problème de concentration, de sommeil, emploi du temps partagé avec une activité salariée, etc.) comme en témoignent les étudiants dans le questionnaire.

« Je suis désavantagée par rapport à d'autres: je dois travailler pour subvenir à mes besoins à côté de mes études (master de droit), sinon je ne mange pas. Cela créé un stress énorme et a un impact sur ma santé mentale ainsi que les résultats scolaires vu que j'ai 8 voire 10 heures par semaine où je ne peux pas me consacrer à mes études. C'est épuisant et démoralisant, et je suis épuisée en permanence. » (étudiante, 23 ans, M1, DEG, nationalité étrangère)

« Je trouve que la vie d'étudiant est très agréable, mais parfois elle peut se révéler très dur, notamment au niveau financier, c'est un des points qui me rend le plus nerveuse. J'ai pu accéder depuis quelques mois à une allocation de l'Etat (Contrat d'Engagement Service Public) étant externe en dentaire. Cela m'a permis de rembourser une partie des prêts que j'avais effectué jusqu'à maintenant. Mes parents ne subvenaient que très peu à mes besoins, parfois mes grands-parents me donnaient un peu d'argent mais cela ne suffisait pas, je ne pouvais pas manger comme je le souhaitais (peu de fruits et légumes, essentiellement des féculents type pâtes et riz). Aujourd'hui et depuis peu je suis plus à l'aise avec cette allocation, en revanche je serai redevable à l'Etat lorsque je commencerai à travailler, c'est un pari sur l'avenir! » (étudiante, 25 ans, M2, Santé)

Valentine, également étudiante en Santé, vit chez ses parents et souligne sa qualité de vie qui favorise ses études.

« - **Et vos conditions de vie aujourd'hui vous permettent de faire vos études ?**
 - Oui, oui, j'ai des parents qui m'aident beaucoup. Surtout quand je suis en période de révision, je n'ai rien à faire, je rentre, je mets les pieds sous la table. Oui, ils sont bien. Du coup, ça me permet peut-être d'être plus concentrée, je pense, sur ce que j'ai à faire. Je n'ai pas besoin de faire les courses, je n'ai pas besoin de faire le ménage, je n'ai pas besoin de faire à manger, ça c'est bien. » (Valentine, 21 ans, L3, Santé)

1.4 Les facteurs contribuant à une alimentation insuffisante chez certains étudiants

À l'issue de cette analyse descriptive, nous avons réalisé une régression logistique binaire²² afin de déterminer les facteurs qui influencent, de manière positive ou négative, la probabilité qu'un étudiant ne mange pas à sa faim de manière répétée. Cette méthodologie permet d'évaluer l'effet conjoint de plusieurs variables sur la probabilité de ne pas manger à sa faim. Le tableau 2 liste ces variables et définit la situation de référence.

Tableau 2
Variables du modèle logistique binaire²³

Modalité	Modalité de référence
Santé psychologique bonne/très bonne	Santé psychologique mauvaise/très mauvaise
Santé physique bonne/très bonne	Santé physique mauvaise/très mauvaise
Aide financière régulière des parents	Aucune aide financière des parents
Activité rémunérée régulière	Non, je n'ai pas d'activité rémunérée
Pratique une activité sportive régulièrement	Ne pratique jamais d'activité sportive
Classe populaire	Classe supérieure
Difficulté de logement	Aucune difficulté de logement
Renoncement aux soins	Non renoncement aux soins
Sentiment d'isolement-souvent	Sentiment d'isolement-jamais
Difficultés financières	Aucune difficulté financière

Le graphique 4 permet de visualiser les principaux résultats de cette régression. Les variables se divisent en deux catégories selon leur influence positive ou négative sur la probabilité de manger à sa faim (direction des barres). Elles sont ensuite classées en fonction de la grandeur de leurs coefficients (longueur des barres). Les chiffres présents au milieu des barres

²² Régression logistique binaire : la régression logistique est un modèle statistique visant à expliquer une variable catégorielle. Ici, la variable catégorielle possède deux modalités (manger à sa faim oui/non), le modèle de régression logistique est donc qualifié de binaire.

²³ Modèle logistique réalisé par M. AZNAGUE Abdessamad, étudiant de Master 2 Mathématiques Appliquées, Statistique, université Rennes 2.

représentent les Odds ratio²⁴ et servent à quantifier l'impact de chaque variable sur la probabilité étudiée.

La probabilité de ne pas manger à sa faim de manière répétée est trois fois et demie plus importante pour les étudiants déclarant connaître des difficultés financières que pour ceux déclarant n'avoir eu aucune difficulté financière. De même, les étudiants qui déclarent se sentir souvent isolés ont 2,38 fois plus de risque de ne pas manger à leur faim de manière répétée que ceux qui ne se sentent jamais isolés. Enfin, les étudiants ayant renoncé à des soins médicaux ont également une plus grande probabilité (1,81) de ne pas manger à leur faim lors d'une semaine de cours.

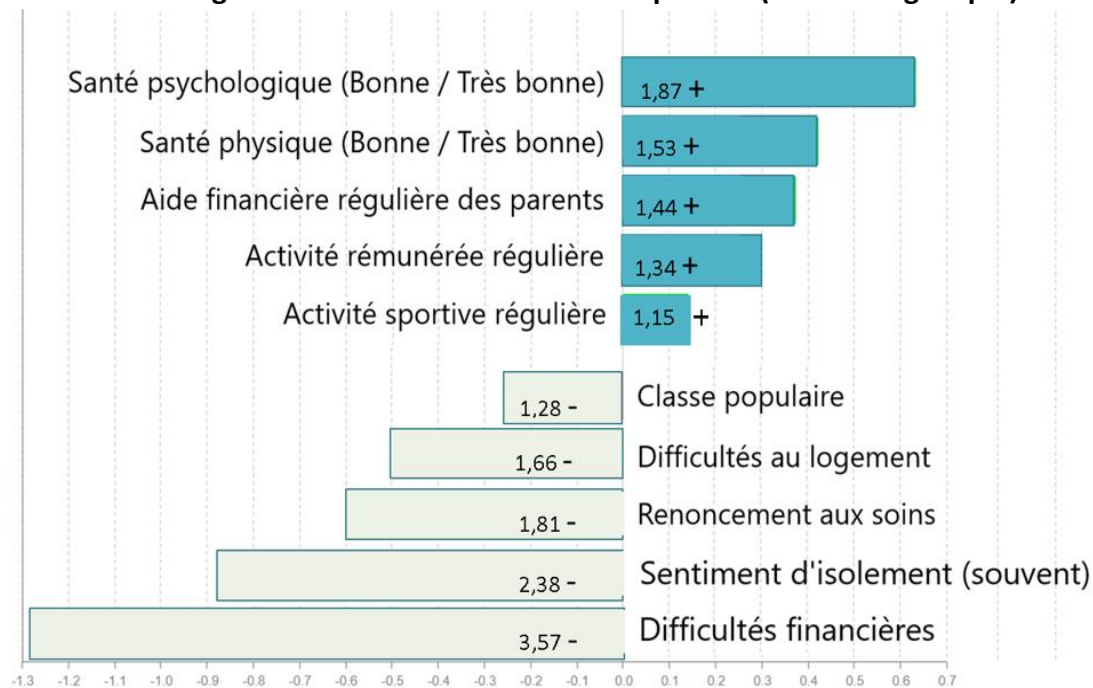
À l'opposé, un étudiant se déclarant en bonne voire très bonne santé psychologique a près de deux fois plus de chance de manger à sa faim (odds ratio égal à 1,87). Par ailleurs, un étudiant estimant avoir une bonne ou très bonne santé physique a 1,53 fois plus de chance de manger à sa faim qu'un étudiant déclarant avoir une mauvaise voire très mauvaise santé physique.

Les étudiants recevant une aide financière régulière de leurs parents ou ayant une activité rémunérée régulière ont également une probabilité plus forte de manger à leur faim comparativement à ceux qui déclarent ne pas percevoir d'aide financière de leurs parents ou qui n'ont pas d'activité rémunérée avec respectivement des résultats de 1,44 et 1,34.

²⁴ Odds ratio : est une quantité qui peut permettre de mesurer l'impact d'une variable explicative sur la variable catégorielle à expliquer. Par exemple si on s'intéresse à l'influence de la variable "avoir une bourse" sur la variable "réussite à l'examen", un odds ratio très supérieur à 1 implique que l'étudiant qui a une bourse a significativement plus de chance de réussir son examen que celui qui n'en a pas.

Graphique 4

Les étudiants mangent-ils à leur faim de manière répétée ? (Modèle logistique)



Champ : Ensemble des répondants (n=7974)

Lecture : Les étudiants déclarant avoir des difficultés financières ont 3,57 fois plus de chance de ne pas manger à leur faim que ceux qui déclarent ne pas avoir connu de difficultés financières.

Note : Le signe " - " placé à droite des chiffres est juste symbolique et signifie que la modalité en question est plutôt défavorable vis-à-vis de la probabilité de manger à sa faim. À l'inverse le signe " + " placé à droite des chiffres indique que la modalité en question est plutôt favorable vis-à-vis de la probabilité de manger à sa faim

1.5 Les étudiants qui ne mangent pas à leur faim de manière répétée par manque de temps ou manque de moyens financiers ?

Afin de donner une représentation fidèle du phénomène des étudiants qui ne mangent pas à leur faim, il a été choisi de rapporter les chiffres relatifs à ces étudiants à l'ensemble de la population répondante. Ainsi, sur l'ensemble des répondants, 7,7% déclarent ne pas manger à leur faim par manque de temps et 7,6% par manque de moyens financiers.

Ceux qui invoquent le manque de temps sont plutôt des hommes (8,1%), issus de classe populaire (9%), décohabitants (8,7%) ou cohabitants (7,1%). Pour ces derniers, sans doute la distance entre le lieu d'études et le lieu de résidence est trop importante et les contraint à privilégier une restauration sur place, qui peut nécessiter de passer beaucoup de temps dans les files d'attente. Les étudiants en Arts, lettres, langues et communication (11,5%) ou ceux de Sciences humaines (8,1%) sont les plus nombreux à invoquer ce manque de temps.

Ceux qui invoquent le manque de moyens financiers sont plutôt des femmes (7,9%), de 23 ans ou plus (9,8%), issus de classe populaire (11%), décohabitants (11,5%) et inscrits dans le domaine Arts, lettres, langues et communication (12,9%) et Sciences humaines (10,3%).

Tableau 3 : Caractéristiques liées aux deux principales raisons de ne pas manger à leur faim de manière répétée

Variables	Modalités	Par économie de temps	Par manque de moyens financiers
Sexe	Femmes	7,3%	7,9%
	Hommes	8,1%	7,2%
Age	Moins de 21 ans	7,5%	6,2%
	21-22 ans	8,0%	6,9%
	23 ans et plus	7,5%	9,8%
Origine sociale	Classe populaire	9,0%	11,0%
	Classe moyenne	7,6%	6,5%
	Classe supérieure	6,3%	4,9%
Mode d'habitation	Cohabitants	7,2%	3,2%
	Semi-décohabitants	6,8%	5,7%
	Décohabitants	8,7%	11,5%
Domaine de formation	Arts, lettres, langues, et communication	11,5%	12,9%
	Droit, économie, gestion	6,3%	5,7%
	Santé	4,7%	2,0%
	STAPS	8,6%	4,1%
	Sciences et technologies	5,9%	5,3%
	Sciences humaines et sociales	8,1%	10,3%
Campus	Villejean	8,8%	9,1%
	Centre	6,3%	5,9%
	Beaulieu	6,2%	5,4%
Ensemble		7,7%	7,6%

Champ : Ensemble des répondants (n=7974)

Lecture : 8,7% des étudiants décohabitants déclarent ne pas manger à leur faim de manière répétée par économie de temps.

Voici ce que quelques étudiants expriment sur leur repas du midi :

« La vie d'étudiant à Rennes est plutôt agréable. Cependant, les informations ne circulent pas toujours bien. Les stress est très présent, et pour moi, qui suis végétalienne, il est impossible de prendre mes repas à la fac. Je dois amener mes repas préparés. De plus, le mercredi, j'ai cours sans interruption de 10h45 à 15h45, sans aucune pause. Je dois donc courir entre les bâtiments sans pouvoir être à l'heure de toute manière, et si je veux manger, je dois le faire en cours... pas très poli et compliqué de prendre des notes en même temps. » (étudiante, 20 ans, L2, ALLC)

« Vous mangez au RU ?

- Non. Je mange une petite gamelle ou dans les cafèt. Pas le RU parce qu'il y a toujours trop de monde à Rennes 2. Il faut soit s'armer de patience, soit avoir beaucoup de temps, donc je n'ai pas toujours les deux. Donc je préfère, des fois je prends des sandwiches au niveau des cafèt et sinon je prends souvent des choses à

moi. Au niveau du coût, c'est pareil. Ça joue un petit peu. Donc je me débrouille comme ça. » (Aurélie, 21 ans, L3, ALLC)

« - **Vous mangez au RU ?**

- Non, enfin, je prends à emporter de temps en temps. Mais, c'est que cette année, j'ai une amie qui habite juste à côté de la fac. Du coup, je prenais un sandwich soit au RU, soit au Super U, un sandwich ou salade. Ou parfois, j'amenais de chez moi un tupperware.

- **Et vous mangez chez elle ?**

- Oui.

- **D'accord. Et les autres années ?**

- RU principalement, mais pareil, pas tous les jours. J'évitais parce que 3,25, même si ce n'est pas élevé, par semaine et puis par mois, ça fait vite un budget. Donc, soit je ramenais de chez moi, ou je prenais un sandwich. » (Virginie, 22 ans, L3, DEG)

« - **D'accord. Et vous mangez au RU le midi ?**

- Très rarement. Parfois, j'amène de la bouffe chez moi sinon je pars à Carrefour, il y a des formules de 2 euros, donc...

- **D'accord. Il y en a un là ?**

Un Carrefour, juste à Kennedy, donc ce n'est pas trop loin.

- **Ah d'accord. Mais rarement au RU ?**

- Rarement, oui.

- **Parce que ?**

- Je trouve un petit peu cher pour moi.

- **Oui ?**

- Par rapport à... je ne sais pas... si vous mangez dehors dans un kebab ou un resto, c'est moins cher. Mais ça reste toujours cher pour moi, pour un étudiant, de manger dans un resto soi-disant universitaire mais commençant à 3,25 euros, je pense, le menu principal. Parfois, je ne peux pas, je ne me permets pas de faire ça toute la semaine. Donc, une fois par semaine. Des fois, je zappe carrément. » (Achour, 26 ans, L3, ALLC, nationalité étrangère)

Encadré Soldi'alim' : Une épicerie solidaire pour les étudiants de l'INSA et du campus de Beaulieu

Une étudiante de l'INSA, bénévole à l'association Solid'alim, rappelle que cette association a été créée il y a une vingtaine d'années. Après des moments de « sommeil », c'est actuellement la quatrième génération d'étudiants qui réveille l'association.

Initialement, elle a pour principale finalité de pallier les « *problèmes alimentaires de certains étudiants* », « *étrangers c'était la plus grande part mais sinon c'était pour tous les étudiants en général parce qu'on est une école d'ingénieur, mais mine de rien il y a un peu de tout comme classes sociales entre guillemets [...] donc c'était important d'avoir ce genre d'association à l'INSA.* »

Si l'école dispose d'un self où les étudiants peuvent se restaurer du matin au soir en période universitaire, selon qu'ils sont internes ou externes, ils doivent en revanche assurer leurs repas du week-end et des vacances universitaires. «... *tous les week-ends, il faut quand même sortir de l'argent pour ça et ce n'est pas forcément évident pour tout le monde. Et puis, je pense que tout le monde ne vit pas non plus à l'INSA, donc tout le monde n'a pas le self à midi, donc il y a peut-être aussi ce genre de problème.* »

Actuellement une trentaine d'étudiants de l'INSA et du campus de Beaulieu sont bénéficiaires de cette épicerie – où les denrées s'achètent 0,50 € le kilo –, c'est très peu comparativement au nombre d'étudiants qui en ont réellement besoin. L'étudiante explique que nombre d'étudiants ne viennent pas car ils ont « honte » de leur situation, ne souhaitent pas en parler, ne veulent pas être vus à la permanence. Parfois il leur est demandé de préparer un colis d'urgence : « *Il y a l'infirmière qui essaie beaucoup de pousser les gens vers Solid'Alim, ça passe d'ailleurs beaucoup par l'infirmière et l'assistante sociale, et la psychologue de l'INSA parce quand elles voient des cas de personnes en difficultés financières ou voire même des fois des cas extrêmes où ils n'ont pas pu manger parce qu'ils n'avaient pas de quoi manger et ça fait deux-trois jours qu'ils n'ont pas de quoi manger et donc du coup, là, vraiment, c'est elle qui nous alerte. Et soit par exemple, si c'est vraiment trop dans l'urgence, on doit préparer un kit de base, entre guillemets, avec de la nourriture basique pour quelques jours, pour tenir le temps où il ne peut pas aller à Solid'Alim...* »

Ces situations restent rares mais montrent la difficulté à donner de la visibilité à des situations plus que difficiles. Pour l'association Soldi'Alim, il importe de dédramatiser ces difficultés temporaires. Pour aider les étudiants, la communication est donc essentielle : « *De l'affichage, pas mal, pour essayer de se faire connaître, demander aux autres BDE aussi, les bureaux étudiants de passer le mot, l'assistante sociale, beaucoup. C'est essentiellement par elle d'ailleurs qu'on a nos bénéficiaires et voilà. En gros, c'est ça, c'est vraiment affichage et passer le mot. Et après, on espère qu'il y ait un maximum de gens informés surtout.* »

« Alors nous, on a eu surtout des hommes en tout cas. Je ne sais pas si c'est significatif ou si c'est par hasard mais on a eu plus d'hommes que de femmes, beaucoup des étudiants étrangers, c'est majoritairement des étudiants étrangers qui justement n'ont pas forcément d'aide de l'État ou de programme comme ça puisqu'ils ne bénéficient pas des programmes de l'État Français, donc c'est un peu compliqué pour eux. Ensuite, l'âge, c'est à peu près confondu, je pense que c'est tout âge confondu. [...] Il y en a qui viennent après à Solid'Alim, donc on les voit mais en tout cas, c'est confidentiel et c'est tant mieux comme ça parce que justement, c'est ce qui nous permet d'avoir certains bénéficiaires qui n'osent pas forcément en parler. Donc, oui, vraiment la confidentialité pour ce genre de chose, c'est très, très important parce que pour certains, c'est essentiel et sinon, je pense qu'ils ne viendraient carrément pas. »

L'association compte six bénévoles et fonctionne grâce à un partenariat avec la Banque alimentaire qui fournit des denrées alimentaires. C'est l'amicale de l'école qui paie l'adhésion à la banque alimentaire, prête les locaux et rembourse les frais d'essence. Unique à Rennes, cette association a les moyens d'aider plus d'étudiants qu'elle ne compte de bénéficiaires aujourd'hui, c'est pourquoi elle accueille les étudiants de Beaulieu et non pas seulement les étudiants de l'INSA.

D'autres initiatives de ce type ont vu le jour dans d'autres universités d'autres villes universitaires et permettent aux étudiants d'alléger leurs dépenses alimentaires, de mieux manger et de pouvoir se centrer sur leurs études.

1.6 L'alimentation, une variable d'ajustement des « budgets »

Les résultats du questionnaire le montrent, l'alimentation est un poste budgétaire qui varie selon les étudiants. Certains déclarent lors des entretiens n'avoir jamais sacrifié un repas, alors que d'autres reconnaissent avoir peu ou pas mangé pour payer leur loyer ou financer d'autres dépenses. Les assistantes sociales du CROUS ou du SIMPSS notent quant à elles des situations d'étudiants dont les budgets sont trop tendus pour aller au RU tous les midis et avoir des repas équilibrés, conduisant peut-être certains à « sauter des repas » et, de fait, à ne pas manger à leur faim.

Appréier le nombre de ces étudiants est difficile. Si une partie d'entre eux sollicite les circuits d'aide qui leur sont dédiés (CROUS et SIMPPS principalement) et sont donc repérés, d'autres étudiants se présentent plutôt à des associations caritatives pour pouvoir bénéficier d'aide alimentaire. Certains étudiants très précaires ne sont pas forcément connus des services universitaires *lato sensu* et les aides auxquelles ils pourraient prétendre ne sont pas mobilisées. Les personnes qui accueillent les étudiants apportent peu de précisions sur le profil des étudiants, leur nombre, leur âge, leur sexe, leur nationalité, et les difficultés qu'ils rencontrent.

Ainsi, une des personnes rencontrées explique : « Moi les étudiants qui s'alimentaient mal c'était pas pour des raisons économiques, c'était parce qu'ils ne pouvaient pas sortir de chez eux pour faire leurs courses. Sortir c'était pas possible pour eux. Ou parce qu'il y avait une perte d'appétit liée à un sentiment un peu dépressif. »

Sa collègue ajoute qu'elle-même rencontre rarement des étudiants qui ne peuvent manger et précise : « *Et puis tout est relatif, certains disent : « je n'ai rien à manger » et quand on leur demande ce qu'ils ont dans leurs placards ils arrivent à nous donner des choses. Pour eux manger, c'est aller manger dans un truc rapide, une restauration rapide. Ils . sont pas non plus... S'ils ont du riz et une boîte de thon ils pourraient se préparer... »*

En dépit des aides proposées le constat s'impose, tous les étudiants éligibles n'y ont pas recours.

Il y a une relative invisibilité de ces jeunes, alors même que différents acteurs soulignent qu'ils sont de plus en plus nombreux à vivre dans une grande précarité voire pauvreté. Ainsi, récemment un article²⁵ du journal local Ouest France annonçait l'ouverture de permanences du Secours populaire à Rennes deux samedis matins par mois notamment pour accueillir les étudiants ; le rapport d'activités des Restos du cœur de Rennes mentionne que des étudiants sont bénéficiaires ; l'épicerie solidaire de l'INSA créée pour les étudiants de l'école reçoit aujourd'hui des étudiants du campus de Beaulieu. Une des responsables de cette épicerie solidaire souligne également que pour l'infirmerie de l'école, le nombre d'étudiants de l'INSA sollicitant l'association est très inférieur au nombre d'étudiants qui pourraient être aidés et qui en ont besoin. Alors, rapporté à l'ensemble des étudiants du campus de Beaulieu, le nombre de bénéficiaires de cette initiative solidaire est dérisoire - pour le moment.

Reconnaitre et dire leurs difficultés financières est très difficile pour les étudiants. C'est un sujet tabou. Les étudiants rencontrés en entretien le soulignent, qu'ils soient en difficultés ou non, le manque d'argent n'est pas un sujet de conversation. Rares sont ceux qui peuvent en échanger avec leurs amis et leur demander de l'aide. Les étudiants étrangers sont particulièrement vulnérables et les délais administratifs, les prix du logement voire l'absence d'aide sociale les fragilisent. Souvent l'isolement vient s'ajouter à ce contexte tendu. Les conditions de vie ne sont dès lors plus favorables aux études, voire les mettent en péril.

²⁵ « Rennes Trop de précarité, le Secours populaire ouvre aussi le samedi », Ouest France 17/11/2017 <https://www.ouest-france.fr/bretagne/rennes-35000/rennes-trop-de-precarite-le-secours-populaire-ouvre-aussi-le-samedi-5385217>

2 La restauration universitaire

2.1 Fréquentation des restaurants universitaires ou cafét' du CROUS

Six étudiants sur dix déclarent avoir fréquenté au moins une fois les restaurants universitaires ou les cafét's du CROUS durant la semaine de cours précédant l'enquête. Comme le montre le tableau 4, la clientèle est avant tout masculine et plutôt jeune. En effet, 13% des étudiants de moins de 21 ans y ont mangé tous les jours contre 8% des 21-22 ans et 6,9% des 23 ans et plus. Les étudiants décohabitants ainsi que les étudiants mariés, pacsés ou en couple sont proportionnellement moins nombreux à fréquenter souvent les RU ou les cafét's du CROUS. Ainsi, 10% des célibataires ont fréquenté les RU tous les jours de la semaine, contre 4,6% des étudiants mariés ou pacsés et 8,8% des étudiants en couple.

Tableau 4

Caractéristiques sociodémographiques liées à la fréquentation de la restauration CROUS

		<i>Fréquentation des restaurants universitaires ou cafét's CROUS, la dernière semaine de cours</i>					
Variables	Modalités	0 fois	1 fois	2 fois	3 fois	4 fois	5 fois
Sexe	Femmes	42,6%	18,5%	13,5%	10,7%	8,1%	6,6%
	Hommes	36,6%	11,6%	14,1%	12,7%	11,8%	13,3%
Age	< à 21 ans	33,1%	14,0%	14,5%	13,0%	12,3%	13,0%
	21 - 22 ans	39,9%	17,3%	14,3%	10,8%	9,6%	8,0%
	23 ans et plus	47,6%	15,5%	12,3%	10,8%	6,8%	6,9%
Mode d'habitation	Cohabitants	30,0%	14,1%	16,4%	14,7%	12,3%	12,5%
	Semi-décohabitants	38,4%	15,9%	13,8%	11,4%	10,1%	10,5%
	Décohabitants	46,5%	16,1%	12,2%	10,2%	8,1%	7,0%
Situation familiale	Célibataire	39,1%	14,9%	14,1%	11,7%	10,2%	10,0%
	En couple	41,3%	16,4%	13,2%	11,3%	9,1%	8,8%
	Pacsé(e) ou marié(e)	42,5%	26,1%	12,5%	14,3%	-	4,6%
Ensemble		40,0%	15,5%	13,7%	11,6%	9,7%	9,5%

Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

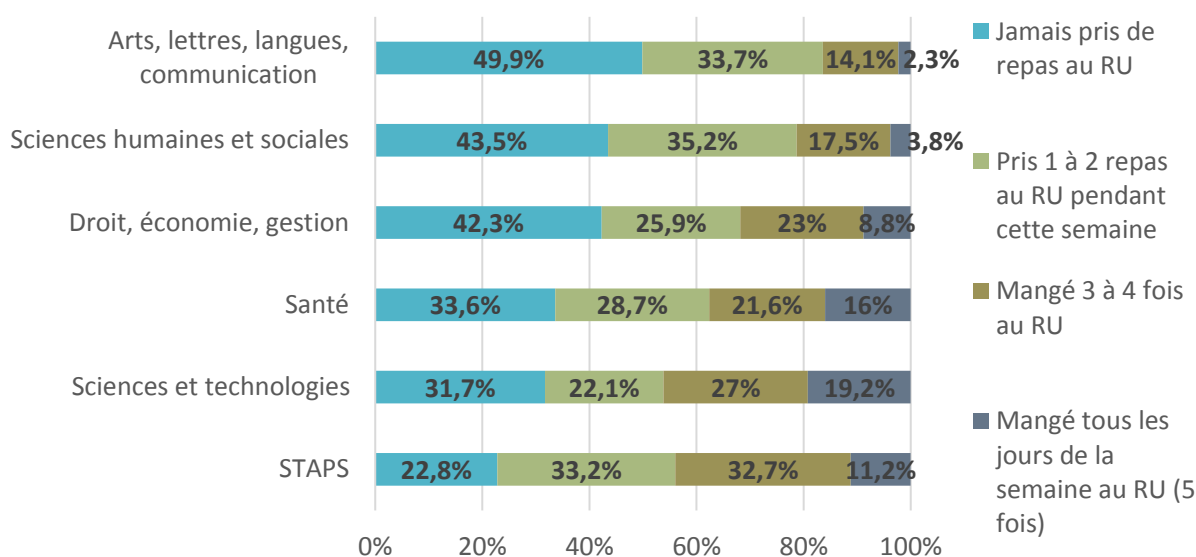
Lecture : 42,6% des étudiantes Rennaises déclarent ne pas avoir fréquenté le restaurant universitaire ou la cafét' du CROUS durant leur dernière semaine de cours.

Le trajet entre le domicile et le lieu d'études influe également sur la fréquentation des restaurants universitaires. Plus le temps de trajet est long et plus la fréquentation des RU ou cafét'rias du CROUS est importante. Ainsi, 56,9% des étudiants ayant 20 minutes ou moins de trajet ont mangé au moins une fois au restaurant universitaire, lorsqu'ils ont entre 21 et 30 minutes de trajet, cette fréquentation s'élève à 62,5% et au-delà de 30 minutes de trajet, elle atteint 68,6%.

La fréquentation des RU diffère également en fonction du domaine de formation et du type d'études suivies. Ainsi, les étudiants des domaines Sciences et techniques des activités physiques et sportives (77,2%) ainsi que ceux du domaine des Sciences et technologies (66,4%), plus précisément les filières scientifiques ou sélectives et l'IUT de Rennes ont été les plus nombreux à déjeuner régulièrement dans les RU au cours de la semaine de référence. En effet, 19% des étudiants de l'École Nationale Supérieure de Chimie de Rennes, 13,8% des étudiants de la filière Sciences de la vie et 22,3% des étudiants de l'IUT ont mangé au restaurant universitaire tous les jours, comparativement aux étudiants en Arts, lettres, langues et communication et en Sciences humaines et sociales qui étaient les moins nombreux à fréquenter régulièrement le restaurant universitaire (respectivement 2,3% et 3,8%).

Ces constats confortent les résultats nationaux commentés par M. Ronzeau et al. (2014) : « les étudiants qui fréquentent le plus les restaurants universitaires sont en 2013 comme en 2010, ceux des IUT (67%) et des filières scientifiques (62%) par opposition aux étudiants de lettres et sciences humaines ou de santé (un étudiant sur deux) » p.6.

Graphique 5 : Fréquentation de la restauration universitaire la dernière semaine de cours avant l'enquête selon le domaine de formation

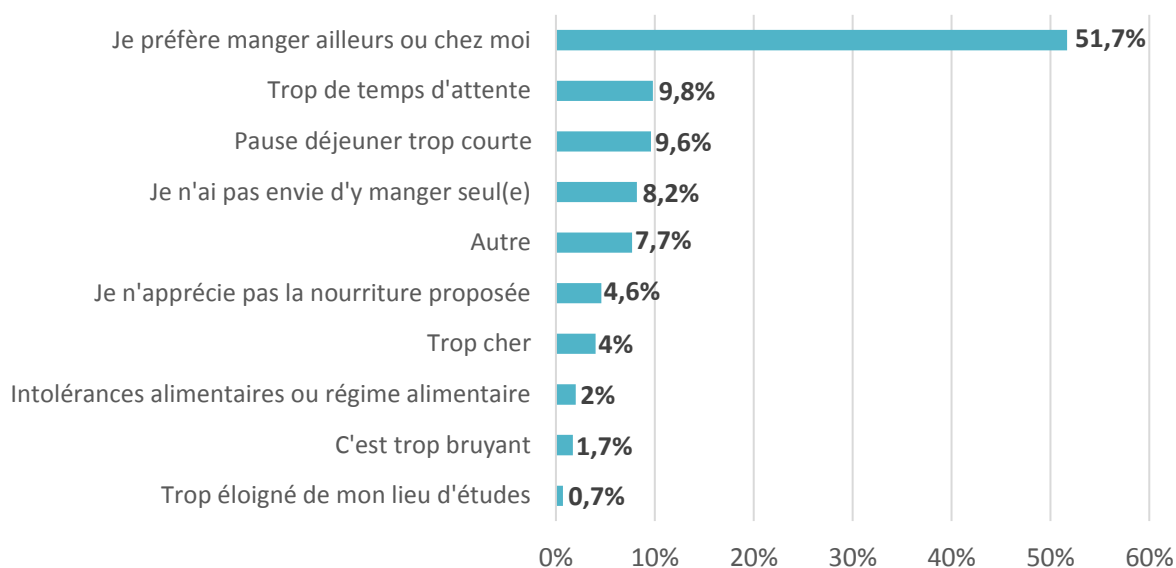


Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

Lecture : 49,9% des étudiants inscrits dans le domaine Arts, Lettres, Langues et Communication n'ont pas fréquenté le restaurant universitaire ou la cafétéria CROUS durant leur dernière semaine de cours.

Pour les étudiants n'ayant jamais fréquenté le restaurant universitaire ou juste de façon occasionnelle, à savoir plus d'un étudiant sur deux, la première raison invoquée est de préférer manger ailleurs qu'au RU ou chez eux (51,7%). Les autres raisons sont les temps d'attente trop longs (9,8%) et la pause déjeuner trop courte (9,6%). Seuls 4% des étudiants invoquent le prix des repas (graphique 6).

Graphique 6 : Les raisons invoquées expliquant le fait de ne jamais manger au RU ou d'y manger de façon occasionnelle



Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

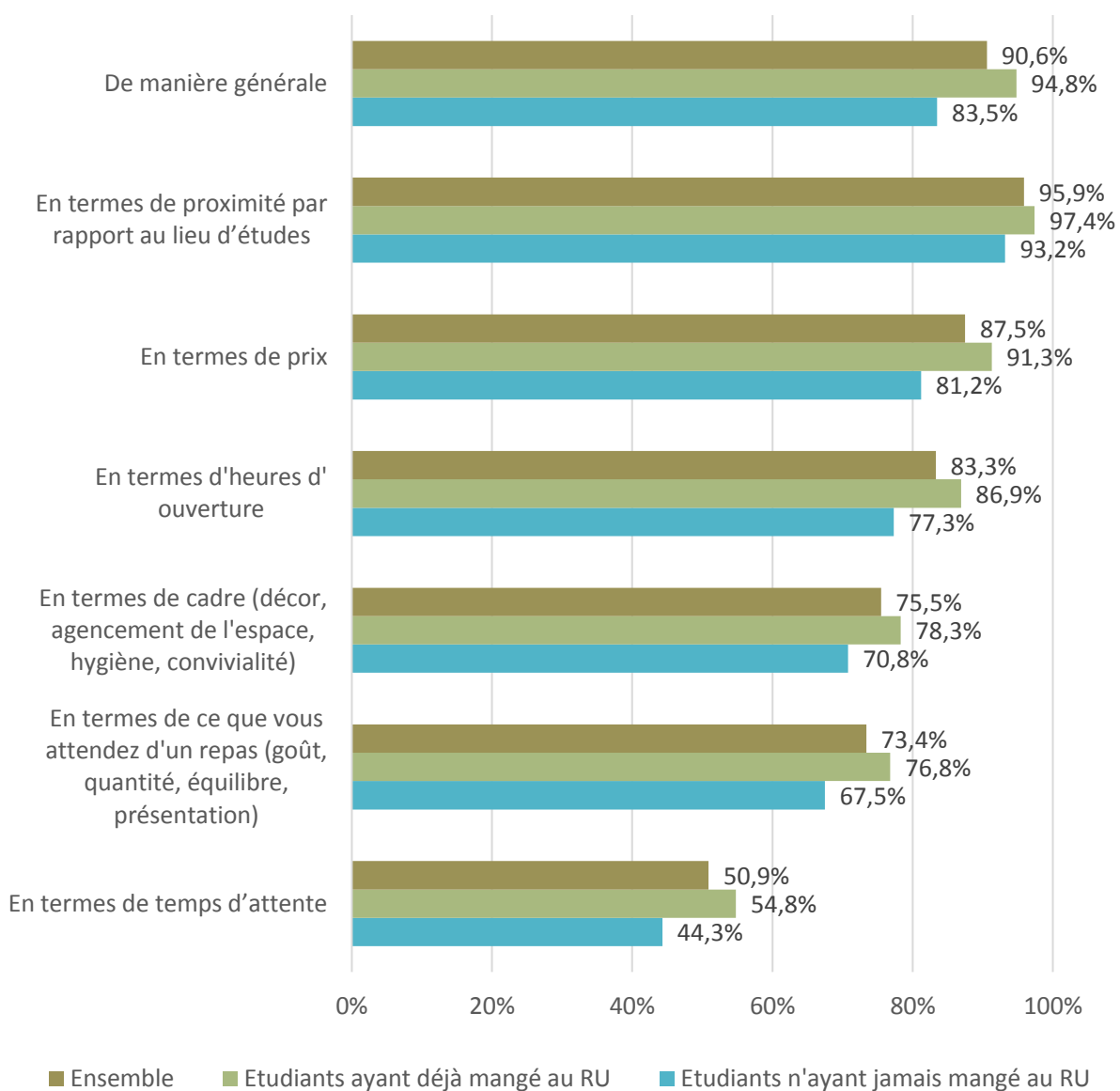
Lecture : 51,7% des étudiants déclarent préférer manger ailleurs ou chez eux plutôt que de manger au RU.

2.2 Opinion sur les restaurants universitaires

Globalement, plus de neuf étudiants sur dix ayant fréquenté le restaurant universitaire (94,8%) ont une bonne appréciation de l'adaptation de l'offre de restauration du CROUS à leurs besoins, notamment en termes de proximité par rapport à leur lieu d'études, d'heures d'ouverture, de cadre, ou de prix (graphique 7). Le principal « point noir » évoqué par plus d'un étudiant sur deux (54,8%) est le temps d'attente trop long.

Graphique 7

L'adaptation de l'offre de restauration du CROUS aux besoins des étudiants (items *plutôt* ou *tout à fait adapté*)



Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

Lecture : 97,4% des étudiants ayant déjà mangé au restaurant universitaire déclarent qu'en terme de proximité par rapport au lieu d'études, la restauration du CROUS est plutôt voire tout à fait adaptée.

Le jugement porté sur les RU par les étudiants qui ne les ont pas fréquentés durant la dernière semaine de cours est très proche de celui porté par ceux qui les fréquentent. Certains commentaires laissés à la question ouverte du questionnaire viennent illustrer ces résultats, ils sont cités pour leur diversité mais aussi parce qu'ils soulignent des éléments récurrents :

« Le gros point noir est l'attente aux différents RU. Honnêtement, c'est la jungle dans l'espace de "self" et de paiement. Il serait vraiment bénéfique que de vraies queues pour les caisses soient délimitées, afin de limiter voire d'éradiquer les "coupe-fil", qui ont le don de m'exaspérer au plus haut point » (étudiante, 21 ans, L3, S&T)

« Concernant le restaurant universitaire, [...], la file d'attente est souvent longue, ce qui n'est pas évident quand on a moins d'une heure de pause. J'ai du coup tendance à délaissier le RU pour la cafétéria, mais c'est dommage de manger des sandwiches tous les jours (il n'y a pas toujours des salades). Ceci dit globalement les RU sont bien agencés et le personnel agréable... » (étudiante, 24 ans, M1, DEG)

« Il serait également nécessaire d'améliorer la gestion de la fréquentation au RU de l'étoile, car elle est actuellement catastrophique : il n'y a pas de file définie, tout le monde passe devant tout le monde, l'attente est très longue à cause de cela. C'est dommage car je trouve que les employés y sont agréables et la nourriture y est très satisfaisante en goût, en quantité et en diversité. En revanche, la cafétéria de l'IUT de Rennes (site de la butte) ne propose, selon moi, pas assez de diversité de plats, ni de choix, et l'attente y est très longue » (étudiante, 19 ans, DUT, S&T)

« ...En ce qui concerne le campus, j'aime beaucoup le fait qu'il y ait plusieurs endroits qui proposent des services de restauration avec des menus différents... » (étudiante, 19 ans, L1, ALLC)

« Je suis étudiant à Beaulieu, mais depuis janvier je mange la plupart du temps au restau-U de Villejean le Métronome, tout d'abord pour des raisons pratiques car mes activités sportives sont à proximité, mais aussi lorsque je finis les cours l'après-midi et que je reprends à 14h ou plus tard car le temps de trajet pour aller à Villejean depuis Beaulieu équivaut au temps d'attente aux restau-U de Beaulieu, et qu'il y a plus de choix. Je trouve que le Métronome est bien mieux organisé que les autres restau-U en terme de gestion de temps » (étudiant, 21 ans, L2, S&T)

« Je trouve dommage que le Ru hoche ne soit plus ouvert le soir, cela rend plus difficile l'accès à la bu nocturne pour les étudiants qui doivent se contenter de manger un sandwich sur les marches devant (le ru cité internationale, le seul ouvert le soir étant beaucoup trop loin). » (étudiante, 21 ans, L2, DEG)

« Le restaurant universitaire, parlons-en... Je n'y mange pas, ou très rarement, parce que je trouve la qualité moindre. Il vaudrait mieux proposer moins de choses

mais de meilleure qualité, ou bien proposer des contrats étudiants pour venir en aide en commis de cuisine si plus de produits frais sont envisagés. Mais j'ai eu l'occasion de parler avec plusieurs personnes qui pensent aussi que payer un peu plus cher ne dérangerai pas les étudiants si ce serait de meilleure qualité. » (étudiante, 23 ans, M1, S&T)

« Un problème important est la qualité des repas proposés dans les restaurants universitaires. Proposer des repas industriels de A à Z est aberrant. Des efforts devraient être faits pour créer des partenariats avec des fermes aux alentours afin que chacun ait l'opportunité de manger des produits frais avec de vrais nutriments à l'intérieur ». (étudiante, 21 ans, L3, DEG)

« La remarque qui me vient en tête tout d'abord est la qualité de la nourriture proposée au RU Duchesse Anne, manque de diversité et de goût des aliments proposés. De plus, peu d'alternatives sont proposées pour les végétariens. Il serait judicieux de nouer des partenariats avec des producteurs locaux pour fournir des repas de meilleure qualité et permettre aux étudiants qui ne peuvent manger chez eux de bons produits d'en bénéficier au RU. Le prix du repas augmente tous les ans mais la qualité n'est pas au rendez-vous dans ce RU tout du moins. Cela n'est en rien une critique adressée au personnel mais plutôt à la gestion en amont. » (étudiante, 22 ans, M1, DEG)

« En ce qui concerne les repas du RU ... Je dirais surtout que la qualité des viandes laisse assez souvent à désirer, après je comprends qu'on puisse ne pas changer le monde avec les ressources que vous avez (3,25€ le menu c'est déjà hyper abordable). Mais l'idée d'un partenariat avec des producteurs locaux, plutôt que des choses industrialisées ce serait vraiment la cerise sur le gâteau. (et j'y mangerai plus souvent) » (étudiante, 23 ans, L1, SHS)

« Je suis satisfaite de ma vie d'étudiante à Rennes de façon générale. J'en profite pour vous signaler mon mécontentement au RU Hoche : la télévision est un gadget que je trouve inutile, et même totalement stupide : ça ne sert à rien sinon distraire les gens en pleine conversation (pollution visuelle qui nuit à la qualité des échanges entre les convives). Et quitte à mettre une télé, autant mettre le son...je ne comprends pas l'intérêt d'une télé sans son...faire une \présence\" pour combler un \vide\" ?? (Je ne veux SURTOUT pas que le son soit mis, mon supplice n'en serait que pire, mais je souhaite ainsi vous faire part de ma stupéfaction totale). Pour moi, c'est de l'argent jeté par les fenêtres en plus de me gêner, ainsi que mes amis. Et pour couronner le tout, on nous montre des clips à la noix donnant à voir une image dégradante de la femme [...] Je demande donc que ce téléviseur soit enlevé svp. J'imagine que la parole d'une étudiante étant bien faible, pourquoi ne pas organiser un référendum sur l'ensemble des étudiants mangeant au RU Hoche ? (Un référendum pour un téléviseur, ça sonne bien). Voilà pour mon projet à court terme de ma vie universitaire. En espérant que cette requête ne tombera pas dans

l'oreille d'un sourd, veuillez recevoir mes salutations respectueuses (en dépit de ce mail qui peut paraître effronté) » (étudiante, 25 ans, L1, ALLC)

« Moi oui, ça me convenait [le RU de la HARPE]. Après, les autres, non. Mais moi, ça me convenait puisque les gens se plaignent de choses que les gens ne se rendent pas compte, c'est que moi, quand je mangeais à la cantine primaire-collège-lycée en Martinique, on n'avait pas ce qu'il y avait là. Là, c'est limite du luxe, les plats qu'on propose, enfin, j'ai déjà mangé au Métronome, tous les plats qu'on propose, c'est incroyable, on a vraiment le choix, qu'on soit végane, machin, truc, on a vraiment le choix. On a le choix aussi à la Harpe, mais un petit peu moins parce qu'il y a moins d'étudiants. Mais en Martinique, tu n'as pas le choix, c'est le plat du jour, point. Si tu n'aimes pas, tu te démerdes. Et puis en général, c'est lentilles-morue, des trucs qu'on kiffe bien. C'est bon, mais bon...Voilà. » (Amandine, 21 ans, L3, STAPS)

S'il est difficile de satisfaire chaque personne, il importe de souligner que les RU sont appréciés et fréquentés par les étudiants, en témoignent les files d'attente aux heures d'ouverture. Cependant, ils soulignent que la pause déjeuner peut ressembler à une course de vitesse quand il s'agit d'arriver « dans les premiers » au RU pour éviter une attente trop longue, ou quand il s'agit de « manger vite » car les cours reprennent. Les formations organisées avec des horaires fixes et un temps de pause méridienne d'une heure trente au moins laisse aux étudiants le temps de déjeuner, chez eux ou pas, et de faire une vraie pause au milieu de la journée. Si la qualité des repas tient en effet au contenu de l'assiette, elle dépend aussi de la qualité de l'environnement et du temps dont les personnes disposent pour déjeuner.

Ce qu'il faut retenir : un équilibre alimentaire parfois fragile

Plus de la moitié des étudiants rennais (55,7%) estiment globalement que leur alimentation est bonne, voire très bonne, d'autres ont une opinion plus nuancée. Leur appréciation varie en fonction de caractéristiques sociodémographiques comme le sexe, l'âge, l'origine sociale ou le mode de logement. Ainsi, les hommes, les étudiants de classe populaire et les décohabitants déclarent plus souvent que les autres avoir une mauvaise ou une très mauvaise alimentation.

Au regard des résultats de l'enquête, la problématique de l'alimentation alerte sur le fait que près d'un étudiant sur cinq déclare ne pas manger à sa faim de manière répétée, principalement par économie de temps ou pour cause de difficultés financières. Les étudiants ayant renoncé aux soins, ceux se sentant souvent seuls ou ayant connu des difficultés financières ont une probabilité plus forte que les autres de ne pas manger à leur faim, ce qui s'ajoute à leurs difficultés et à leurs possibilités de les solutionner.

Les étudiants des domaines Arts, lettres, langues et communication et Sciences humaines et sociales sont les plus concernés. Des aides d'urgence peuvent aider les étudiants (cf. chapitre sur les ressources) et des initiatives comme l'épicerie solidaire de l'INSA (Solid'alim) ou des partenariats avec des associations caritatives²⁶ peuvent améliorer le quotidien des étudiants les plus en difficultés. Le non recours à ces aides, souvent méconnues, peut relever de la non-demande, en raison de la « honte » à dire ses difficultés. Sans doute une communication adaptée faciliterait la démarche des étudiants.

Le CROUS propose une offre de restauration qui semble bien adaptée aux besoins des étudiants. En effet, leurs appréciations sont positives, principalement en termes de proximité par rapport au lieu d'études, en termes de prix ou d'horaires d'ouverture. En revanche, ils sont nombreux à pointer du doigt les temps d'attente dans les restaurants universitaires. La pause méridienne dont disposent certains étudiants est parfois réduite, ce qui les contraint à manger ailleurs qu'au RU, faute de temps. La problématique de la restauration universitaire est souvent liée à l'organisation des emplois du temps de cours. Ainsi, les étudiants ayant fréquenté le plus assidument les restaurants universitaires, se retrouvent parmi ceux issus des formations sélectives (IUT, ENSCR, etc.) dont les heures de cours sont plus régulières que celles des étudiants du domaine Arts, lettres, langues et communication par exemple.

²⁶ Récemment la presse locale et nationale ont rapporté des expériences de partenariats entre des universités et des associations caritatives.

Références bibliographiques

GRIGNON CL. (2003), « Alimentation et santé, 1^{ère} partie : les repas », OVE, infos N° 6, mai.

RONZEAU M., VAN DE VELDE V. (2014), « PANORAMA 2013 - conditions de vie des étudiants », OVE, infos N° 29, décembre.

DE SAINT POL TH., RICROCH L. (2012) « Le temps de l'alimentation en France », INSEE première, N° 1417, octobre.

CHAPITRE V. LA SANTE DES ETUDIANTS RENNAIS

1 Auto-évaluation de l'état de santé : des étudiants en bonne santé physique mais préoccupés voire angoissés

La dernière enquête nationale « Conditions de vie » menée par l'OVE en 2016 montrait que les étudiants avaient une représentation globalement positive de leur état de santé : près des deux tiers se déclaraient satisfaits ou très satisfaits de leur état de santé contre seulement 10% insatisfaits.

Toujours sur des données nationales, F. Belghith et al. (2017) nuancent toutefois cette auto-évaluation : « *si les étudiants s'estiment globalement en bonne santé, nombreux sont ceux qui déclarent fréquemment ressentir des états d'épuisement (53% des hommes et 67% des femmes), de stress (49% des hommes et 69% des femmes) et rencontrer des problèmes de sommeil (40% des hommes et 50% des femmes). De même, 37% des étudiantes et 27% des étudiants déclarent également s'être sentis déprimés la semaine précédant l'enquête.* ». (P.9)

Ce chapitre propose d'analyser l'état de santé (physique et psychologique) des étudiants rennais au regard de leurs caractéristiques sociodémographiques comme le sexe, l'âge, l'origine sociale ou leur mode de logement. Il s'attarde également sur l'effet des conditions d'études (filière, présence d'une activité salariée) et sur la représentation que les étudiants se font de leur état de santé.

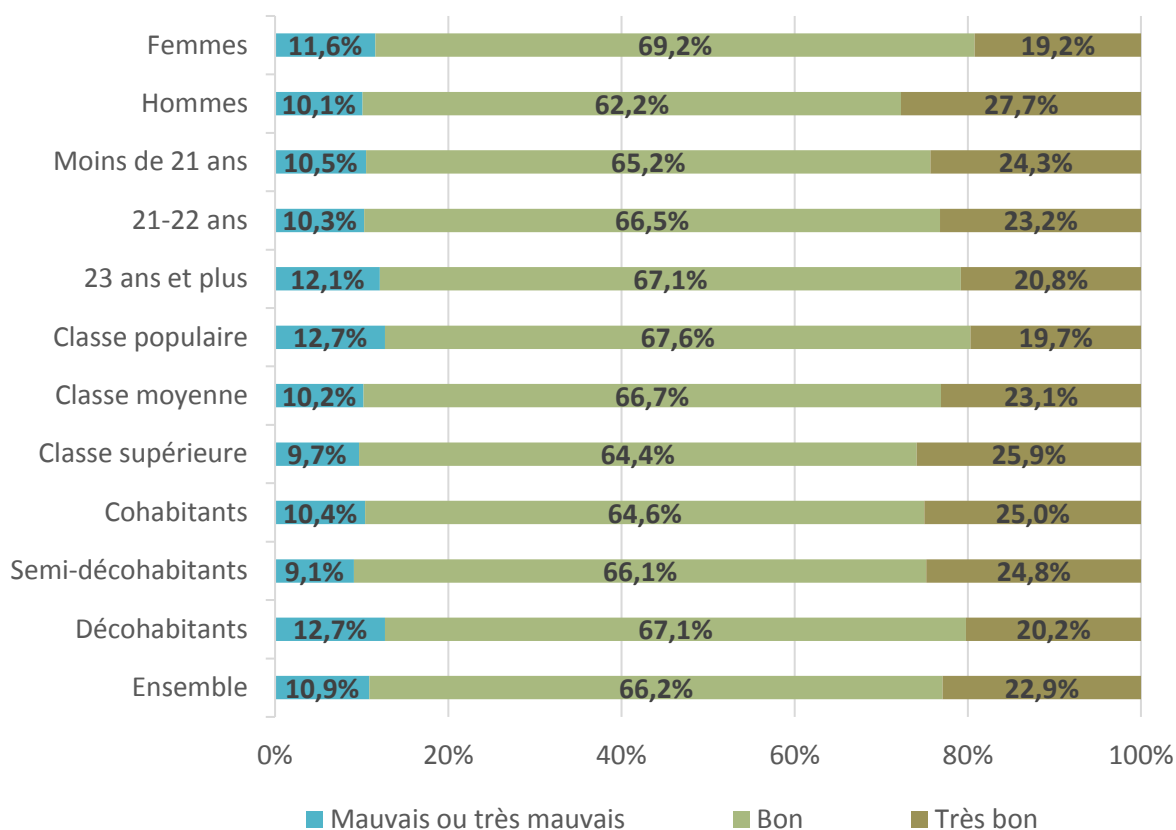
1.1 Une bonne santé physique...

La représentation que les étudiants rennais se font de leur état de santé physique reste globalement positive, même si en 2017 ils sont un peu moins nombreux à répondre qu'ils s'estiment physiquement en « bonne » voire en « très bonne » santé (89,1% en 2017 et 91,9% en 2014). Cette estimation varie sensiblement en fonction de certaines caractéristiques comme le sexe, l'âge, l'origine sociale ou le type de logement. Ainsi les femmes, les étudiants plus âgés, les étudiants de classe populaire et les étudiants décohabitants se déclarent moins souvent en « très bonne » santé physique (graphique 1).

Ces constats se retrouvent dans l'enquête nationale relative aux conditions de vie des étudiants dans laquelle Y. Amsellem-Mainguy (2016) souligne : « *Au-delà de la variable du sexe, être issu d'un milieu populaire, ne plus vivre chez ses parents, exercer une activité rémunérée concurrençant ses études représentent autant de facteurs qui pèsent sur l'estimation positive de sa santé.* » (p.237).

Graphique 1

Auto-évaluation de l'état de santé physique en fonction des caractéristiques socio-démographiques



Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

Lecture : 11,6% des étudiantes rennaises déclarent être en mauvaise ou très mauvaise santé physique

Il est difficile de saisir ce que recouvre un état de santé qualifié de mauvais ou de très mauvais, mais les étudiants concernés en soulignent l'effet délétère sur le déroulement de leurs études. Celles et ceux qui sont atteints de pathologies chroniques déclarent bénéficier d'un suivi médical régulier. Mais, nombre d'étudiants « non suivis » évoquent des situations chroniques de stress, des problèmes de sommeil, voire de dépression qui nuisent à la réalisation de leurs études. Ainsi, l'intensité du travail à fournir pour réussir ses études est soulignée ; le nombre d'heures de cours et de travail personnel pèsent également sur les emplois du temps des étudiants qui ne trouvent pas toujours la possibilité de s'aménager des temps de pause, a fortiori quand ils travaillent le soir et le week-end.

Voici ce qu'écrit une étudiante dans le questionnaire où elle qualifie son état de santé physique comme psychologique de « très mauvais » :

« Etudiante très stressée, trop stressée... Un projet qui s'éloigne petit à petit, inatteignable ? Ma "vie" d'étudiante : se lever-travailler-angoisser-travailler-dormir (si peu), une répétition d'actions qui rythment mes journées au cours de l'année universitaire. Mais le prix à payer est-il celui de la santé ? Une santé fragilisée par la pression permanente : la pression de sélection, alimentée par la peur de l'échec. Aujourd'hui, je suis perdue, désorientée... » (étudiante, 21 ans, L2, S&T)

Le plus souvent, ce sont leurs conditions de vie, (conditions de logement et de transport, l'emploi du temps) et notamment le fait d'exercer une activité salariée qui influent sur la santé physique des étudiants et sur leurs études.

« Le fait de travailler en restauration à 20/25h par semaine ne me permet pas de me concentrer sur mes études de façon optimale. Fatigue et stress. Mais une vie étudiante très enrichissante. » (étudiant, 22 ans, L2, SHS)

« La vie étudiante est difficile niveau financier. Je suis en dernière année de Master et je me suis vue obligée de travailler pendant mes études à cause de problème financier. Ainsi, les années où je devais travailler, je me sentais fatiguée, moralement et psychologiquement. Cette année je ne travaille que 6h par semaine mais cela ne suffit pas car je suis souvent à découvert et je ne peux parfois pas payer mes factures et donc je dois faire des économies en général c'est sur la nourriture, je ne mange pas à ma faim. » (étudiante, 24 ans, M2, SHS)

D'aucuns soulignent que ces situations sont parfois peu écoutées et comprises par leurs enseignants, ce qui ajoute à la pression qu'ils ressentent.

1.2 ... conditionnée par les ressources financières et les rythmes de vie

La bonne santé déclarée des étudiants tient bien sûr beaucoup à leur jeune âge, mais elle présente des signes de fragilités. En effet, les réponses aux questions sur leurs pratiques sportives et sur leur alimentation révèlent indirectement que la santé des étudiants peut pâtir d'une alimentation irrégulière ou peu équilibrée et/ou de non pratique sportive. Certains étudiants soulignent également les conséquences de leur emploi du temps chargé, partagé entre les cours et des emplois salariés.

« Je me plaît bien dans mes études à Rennes, je souhaite les poursuivre. Mes projets à cours termes sont de faire plus de sport et de mieux manger. »
(étudiant, 21 ans, L2, S&T)

« Il est difficile de combiner les études avec beaucoup de travail personnel, le travail rémunéré et les soucis financiers. Je ne suis pas d'un naturel anxieux, et pourtant, arrivée en 3ème année de licence, j'ai vraiment l'impression de ne pas arriver à tout faire. Je n'ai pas vraiment le temps de pratiquer une activité sportive ou culturelle régulière, ni les moyens financiers. Pour le reste, je trouve que Rennes est une ville très agréable et dynamique. » (étudiante, 20 ans, L3, S&T)

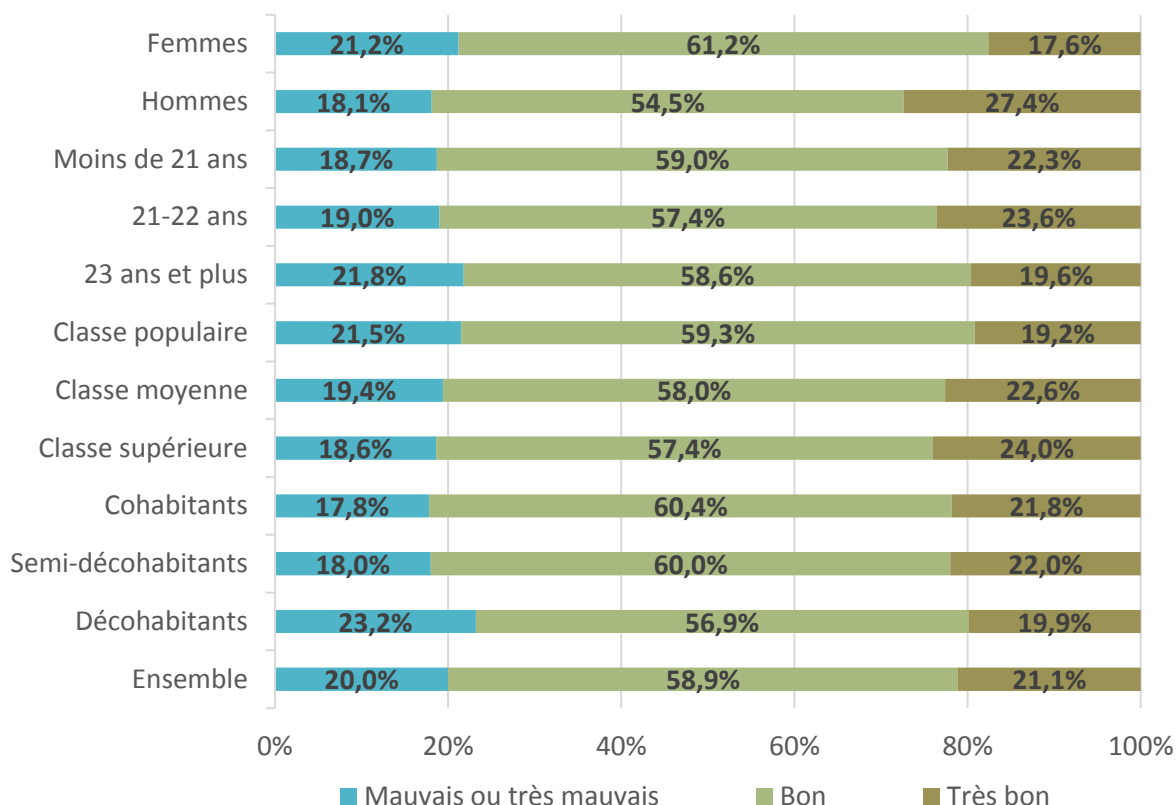
« J'aimerais pouvoir rester sur Rennes pour y faire ma vie (si j'y trouve du travail). J'aimerais trouver aussi de quoi subvenir à mes besoins sans devoir rationner ma nourriture (actuellement moins de 30€ par semaine, donc déséquilibre alimentaire). » (étudiante, 22 ans, M1, SHS)

Il y a des inégalités certaines entre les étudiants, qui ont des conséquences directes sur leur santé, leur rythme de vie, leur sommeil, leur temps de pause et de repas et *in fine* sur leurs capacités de concentration et de travail. De nombreux extraits peuvent attester que la santé des étudiants peut pâtir des difficultés financières et d'un rythme de travail intense.

1.3 Une bonne santé psychologique, affectée par le stress et les conditions de vie

Les étudiants rennais ont une représentation relativement positive de leur santé psychologique : 80% l'estiment « bonne » voire « très bonne ». L'analyse de la satisfaction de l'état de santé psychologique rejoint globalement celle concernant l'état de santé physique. Ainsi, les femmes, les étudiants plus âgés, les étudiants d'origine populaire et les étudiants décohabitants se déclarent un peu moins souvent en « très bonne » santé psychologique que les autres (graphique 2).

Graphique 2 : Auto-évaluation de l'état de santé psychologique en fonction des caractéristiques socio-démographiques



Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

Lecture : 21,2% des étudiantes rennaises déclarent être en mauvaise ou très mauvaise santé psychologique

Les réponses à la question ouverte du questionnaire et les récits recueillis lors des entretiens mettent en évidence les préoccupations voire les angoisses des étudiants. Si certains établissent un lien avec leur bien-être et plus globalement leurs conditions d'études, d'autres ne le font pas et estiment finalement que la vie étudiante est souvent associée une relative précarité. Ainsi, la majorité des étudiants se déclarent satisfaits de leurs conditions de vie et d'études, mais d'autres décrivent des situations complexes qui nuisent au bon déroulement de leur cursus :

« Je suis étudiante en PACES donc je mène vie hautement stressante, accompagnée de gros coups de blues, de problèmes de sommeil, d'une mauvaise alimentation parce que je n'ai pas le temps de cuisiner, et d'aucune pratique d'activité physique. » (étudiante, 20 ans, en PACES)

« Je suis plutôt satisfait par mon expérience étudiante à Rennes. D'importants problèmes de santé m'empêchent d'assister à de nombreux cours, ce que je regrette profondément, au vu de l'intérêt que je porte à mes études. Dispensé d'assiduité pour cette raison, l'approche des partiels (qui vont donc entièrement déterminer mes résultats de L2) est source d'un grand stress. De plus, employé en tant que barman/serveur, je dois conjuguer des horaires et un travail difficile, mais

néanmoins nécessaires, à mes études. Mes problèmes de santé restent ma principale préoccupation au quotidien. L'aide que m'a apporté le SIMPPS a été infiniment précieuse, et la gentillesse ainsi que la compassion de la secrétaire de mon campus l'a été tout autant. » (étudiant, 20 ans, L2, DEG)

« Seule pour subvenir à tous ses besoins avec seulement 450 euros par mois avec un loyer de 240 euros et le bus à 31 euros... il reste peu pour se nourrir et essayer de se divertir, un problème qui occupe l'esprit H24... » (étudiante, 21 ans, L2, S&T)

Guillaume rencontré lors d'un entretien avait rédigé dans le questionnaire :

« Cette année j'ai trouvé une très bonne colocation. Je suis en couple depuis 2ans et demi. [...] C'est une très bonne année ! Malheureusement, j'ai de gros troubles du sommeil. Je ne parviens pas à m'endormir, je suis constamment fatigué, j'en ai fait des malaises en tombant littéralement de sommeil, j'ai du mal à me concentrer en cours, je suis sur les nerfs et tout ça me casse le moral. On m'a conseillé d'aller voir le psychologue du pôle médical mais j'hésite encore... J'ai du mal à suivre correctement mon année suite à ces problèmes de santé, j'espère aller mieux rapidement, je suis sous anti-anxiolytique pour le moment, ce n'est pas miraculeux mais ça peut aider. L'année suivante je compte partir en Master MEEF et en bonne santé si possible. » (Guillaume, 22 ans, L3, ALLC)

Il n'est pas le seul à évoquer des difficultés liées au sommeil et au rythme intense de travail. Globalement en bonne santé physique (89.1% de bon et très bon, 10.9% de mauvais et très mauvais), les étudiants semblent plus fragiles du point de vue de leur état de santé psychologique (80% de bon et très bon, 20% de mauvais et très mauvais). Outre la réussite de leurs études ils sont préoccupés par leurs conditions de vie. Il y a une distinction nette entre les étudiants qui résident chez leurs parents et les étudiants indépendants. En effet, vivre au domicile parental peut présenter une sécurité, voire un certain confort, pour les étudiants qui déclarent avoir de bonnes relations avec leurs parents. La décohabitation, choisie ou non, confronte les étudiants à une plus grande autonomie et à des responsabilités, dont l'entretien et les charges liées au logement. Pour les plus jeunes, pour les étudiants étrangers, mais aussi parfois pour des étudiants de master, l'autonomie résidentielle peut être synonyme de solitude et de difficultés financières.

Les assistantes sociales du CROUS et du SIMPPS, comme les psychologues du SIMPPS soulignent la part importante de l'écoute dans leur travail auprès des étudiants. Le CROUS a également signé une convention avec l'association Apsytude qui propose des entretiens gratuits avec un psychologue deux soirs par semaine dans deux résidences de cité universitaire.

Encadré : Les APSYHOURS, une prestation de l'association Apsytude financée par le CROUS pour les étudiants des résidences universitaires de Rennes

Chaque semaine, dans deux des résidences universitaires du CROUS de Rennes, un psychologue assure des permanences et reçoit en rendez-vous les étudiants résidents qui le sollicitent. L'action de l'association est « *centrée sur un public étudiant fragile avec un certain nombre de ruptures ou d'adaptations à faire, que ce soit à l'entrée, à la sortie ou pendant les études* ».

À Rennes, le psychologue a reçu 45 étudiants entre la fin du mois d'août 2016 et avril 2017. Cette prestation est considérée comme complémentaire à celles des autres structures d'aide dédiées aux étudiants (SIMPSS, CROUS, BAPU, etc.), notamment car les horaires sont différents avec des consultations en soirée entre 18h00 et 21h00.

Une majorité des étudiants reçus n'avait jamais consulté de psychologue avant. Le fait d'avoir des consultations gratuites, à proximité de leur lieu de vie et à des horaires de soirée – en dehors des temps de cours – facilite ce type de démarche.

L'association valorise également le travail en réseau avec les autres professionnels et le psychologue souligne qu'il peut orienter des étudiants vers des professionnels de santé plus spécialisés ou d'autres structures.

Le manque de confiance en soi et le stress sont des problématiques récurrentes, mais les problèmes et difficultés relationnel(le)s, les phobies, les angoisses liées à l'orientation ou plus globalement aux études, font aussi l'objet de consultations.

1.4 Des signes de fragilité psychologique qui retentissent sur les études

Interrogés sur la perception de leur santé psychologique, près d'un tiers du total des répondants s'est souvent senti « très nerveux » au cours du dernier mois. Ce phénomène semble toucher plus particulièrement les femmes (37,8%) contre 19,5% pour les hommes. Pour expliquer ce sentiment de nervosité, le stress lié aux examens et aux concours est souvent avancé lors des entretiens. Mais plus encore, une part non négligeable déclare s'être senti souvent « triste et abattu » (17,3%) et 17,6% déclarent s'être sentis « si découragés que rien ne pouvait leur remonter le moral ». Là encore, ces deux items sont plus souvent déclarés par les femmes que par les hommes. Enfin, près de trois étudiants sur dix déclarent avoir rencontré des problèmes de sommeil (32% des femmes et 24,1% des hommes) le mois précédant l'enquête.

En outre, les autres caractéristiques sociodémographiques comme l'âge, l'origine sociale ou le mode d'habitation semblent également fortement influencer ces symptômes de mal-être. De fait, les étudiants de 23 ans et plus, les étudiants des classes populaires et les étudiants décohabitants apparaissent comme les populations les plus fragilisées (tableau 1). Notons cependant que ces symptômes sont moins fréquents que lors de l'enquête de 2014 où 45,5% des étudiants rennais indiquaient être souvent « très nerveux », 18,5% « tristes et abattus » et 22,4% « si découragés que rien ne pouvait leur remonter le moral ».

Le stress, les problèmes de sommeil et les symptômes dépressifs sont fréquents dans la population globale (cf. Enquête santé européenne - Enquête santé protection sociale, 2014). Les étudiants ne font pas exception et déclarent connaître des périodes de stress durant la préparation et la passation de leurs examens et concours. Pour certains étudiants, ce stress fait partie intégrante des études et ses effets sont décrits comme transitoires. Pour d'autres, il a des effets plus néfastes qui peuvent perdurer, voire conduire à des situations de dépression ou d'abandon (Morvan et al., 2016).

Tableaux 1, 1a, 1b, 1c

Les signes de fragilité psychologique en fonction des caractéristiques sociodémographiques (les questions faisaient référence à la période du mois précédent l'enquête)

		<i>Vous vous êtes senti très nerveux ?</i>	
Variables	Modalités	Parfois, rarement ou jamais	Souvent
Sexe	Femmes	62,2%	37,8%
	Hommes	80,5%	19,5%
Age	Moins de 21 ans	73,0%	27,0%
	21-22 ans	70,3%	29,7%
	23 ans et plus	66,5%	33,5%
Origine sociale	Classe populaire	67,9%	32,1%
	Classe moyenne	71,5%	28,5%
	Classe supérieure	71,1%	28,9%
Mode d'habitation	Cohabitants	71,2%	28,8%
	Semi-décohabitants	72,6%	27,4%
	Décohabitants	67,3%	32,7%
Ensemble		70,0%	30,0%

		<i>Vous vous êtes senti si découragé que rien ne pouvait vous remonter le moral?</i>	
Variables	Modalités	Parfois, rarement ou jamais	Souvent
Sexe	Femmes	78,7%	21,3%
	Hommes	87,3%	12,7%
Age	Moins de 21 ans	82,3%	17,7%
	21-22 ans	84,2%	15,8%
	23 ans et plus	80,8%	19,8%
Origine sociale	Classe populaire	79,5%	20,5%
	Classe moyenne	82,6%	17,4%
	Classe supérieure	85,2%	14,8%
Mode d'habitation	Cohabitants	82,9%	17,1%
	Semi-décohabitants	85,3%	14,7%
	Décohabitants	79,7%	20,3%
Ensemble		82,4%	17,6%

		<i>Vous vous êtes senti triste et abattu ?</i>	
Variables	Modalités	Parfois, rarement ou jamais	Souvent
Sexe	Femmes	79,4%	20,6%
	Hommes	87,1%	12,9%
Age	Moins de 21 ans	83,1%	16,9%
	21-22 ans	83,9%	16,1%
	23 ans et plus	81,0%	19,0%
Origine sociale	Classe populaire	79,9%	20,1%
	Classe moyenne	83,8%	16,2%
	Classe supérieure	84,7%	15,3%
Mode d'habitation	Cohabitants	84,5%	15,5%
	Semi-décohabitants	85,4%	14,6%
	Décohabitants	79,5%	20,5%
Ensemble		82,7%	17,3%

		<i>Vous avez eu des problèmes de sommeil ?</i>	
Variables	Modalités	Parfois, rarement ou jamais	Souvent
Sexe	Femmes	68,0%	32,0%
	Hommes	75,9%	24,1%
Age	Moins de 21 ans	71,2%	28,8%
	21-22 ans	72,6%	27,4%
	23 ans et plus	70,5%	29,5%
Origine sociale	Classe populaire	68,8%	31,2%
	Classe moyenne	71,9%	28,1%
	Classe supérieure	73,7%	26,3%
Mode d'habitation	Cohabitants	72,7%	27,3%
	Semi-décohabitants	74,9%	25,1%
	Décohabitants	67,7%	32,3%
Ensemble		71,4%	28,6%

Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

Lecture : 37,8% des étudiantes rennaises déclarent s'être senties souvent « très nerveuses » au cours du dernier mois.

À la lecture des réponses ouvertes du questionnaire, certaines filières et années d'études semblent générer plus de situations de stress que d'autres. Les filières Arts, les masters MEEF et plus généralement les années d'études qui préparent les étudiants à un concours ou toute autre sélection génèrent des situations de stress plus fréquentes. Mais, outre les événements liés aux études, la précarité des conditions de vie, les problèmes financiers et l'isolement social sont également particulièrement générateurs d'angoisse. Les étudiants qui cumulent les difficultés financières, d'isolement et qui vivent dans des conditions précaires déclarent que leurs études pâtissent de ces préoccupations qui les détournent de leur objectif.

Ainsi, Émilie, en dépit de sa mention bien à sa Licence, déclare qu'elle va arrêter ses études car elle ne se sent pas suffisamment en confiance. Cette troisième année d'études a été éprouvante pour elle :

« Je pense que soit je vais prendre un an, je vais réfléchir et au final je vais faire un master, ou alors je vais reprendre sur une autre licence pro, peut-être, je ne sais pas. Parce qu'en fait, le master ça me stresse beaucoup. Déjà la licence 3, c'était assez éprouvant. Donc je ne sais pas si j'ai les capacités psychologiques de le faire, en fait. Soit Bac +3, soit Bac +5, je ne sais pas encore. » (Emilie, 21 ans, L3, SHS).

Dans le questionnaire une étudiante de M1 décrit une situation tendue qui nuit à ses études, et une étudiante en arts plastiques met en lumière ce que d'autres étudiants de ce domaine de formation soulignent également :

« Je suis désavantagée par rapport à d'autres: je dois travailler pour subvenir à mes besoins à coté de mes études, sinon je ne mange pas. Cela crée un stress énorme et a un impact sur ma santé mentale ainsi que les résultats scolaires vu que j'ai 8 voire 10 heures par semaine où je ne peux pas me consacrer à mes études. C'est épuisant et démoralisant, et je suis épuisée en permanence. » (étudiante, 23 ans, M1, DEG)

« Etant étudiante en arts plastiques, il est souvent compliqué de trouver des financements pour monter des projets. Les matériaux sont parfois coûteux et les demandes des professeurs trop exigeantes par rapport aux moyens que je possède. Il m'arrive de faire des concessions sur pas mal de choses pour arriver à subvenir à ces coûts universitaires. Ne touchant pas de bourses il m'arrive souvent d'appeler mes parents pour leur demander de me venir en aide financièrement. Je trouve dommage que nous ne touchions pas des aides pour nous aider. » (étudiante, 21 ans, L3, ALLC)

Le témoignage d'une étudiante, à la fin du questionnaire met en évidence que les étudiants parlent peu de leurs difficultés. Or, les étudiants en difficultés qui échangent entre eux parviennent à s'entraider, à s'informer et à relayer les « bons tuyaux ». Les situations de fragilités psychologiques, voire de dépression, quand elles sont de surcroît vécues dans la solitude sont particulièrement pénalisantes pour les étudiants.

« Je n'ai pas eu l'occasion de le signaler plus tôt dans le questionnaire mais au début de l'année j'ai fait un burn out et mon medecin m'a arrêtée pour 3 semaines et donne de l'anthrax [Atarax] pour que je dorme. Beaucoup d'enseignants n'ont pas conscience de la pression exercée sur nous, certains se permettent des réflexions et humilient les étudiants qui perdent confiance en eux par la suite. J'ai également appris après avoir parlé de mon burn out a une amie etudiante aussi qu'elle prenait régulièrement des médicaments pour dormir et qu'elle était loin d'être la seule, seulement personne n'en parle mais il y a aujourd'hui un réel problème de stress chez les étudiants à qui on demande beaucoup et pour qui certains enseignants n'ont pas eu très peu de considération, or c'est tabou. J'espère que ce questionnaire prendra cela également en considération. » (étudiante, 24 ans, M1, ALLC)

1.5 L'isolement

Le sentiment d'isolement constitue également un élément essentiel pour appréhender le sentiment de mal-être vécu par certains étudiants. Dans cette étude, 12,3% des étudiants rennais déclarent s'être sentis souvent seuls depuis le début de l'année. Assez logiquement, ce sentiment varie en fonction de caractéristiques sociodémographiques comme le mode de logement ou la nationalité : ainsi 14,8% des étudiants décohabitants (contre 10,9% des semi-décohabitants et 9,4% des cohabitants) et 24,4% des étudiants étrangers (contre 11,6% des étudiants français) déclarent s'être souvent sentis seuls depuis le début de l'année.

Tableau 2
Le sentiment d'isolement

		<i>Depuis la rentrée, vous vous sentez seul-e :</i>	
Variabes	Modalités	Parfois, rarement ou jamais	Souvent
Nationalité	Français	88,4%	11,6%
	Etranger	75,6%	24,4%
Mode d'habitation	Cohabitants	90,6%	9,4%
	Semi-décohabitants	89,1%	10,9%
	Décohabitants	85,2%	14,8%
Rencontre avec la famille	< d'une fois / mois	82,4%	17,6%
	≥ d'une fois / mois	89,2%	10,8%
Rencontre avec les amis	< d'une fois / mois	71,9%	28,1%
	≥ d'une fois / mois	90,9%	9,1%

Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

Lecture : Au sein des deux universités rennaises, 24,4% des étudiants étrangers déclarent s'être sentis souvent seuls depuis le début de l'année

Le rythme des rencontres avec la famille et les amis semble déterminant dans la perception de la solitude. Ainsi, les étudiants qui déclarent rencontrer leur famille moins d'une fois par mois sont plus nombreux à s'être sentis seuls (17,6% contre 10,8% pour les étudiants ayant

rencontré leur famille au moins une fois par mois). Cette situation semble encore plus prononcée quand il s'agit des rencontres avec les amis, puisque les étudiants déclarant rencontrer leurs amis moins d'une fois par mois sont trois fois plus nombreux que les autres à avoir connu un sentiment d'isolement (tableau 2).

Certaines réponses à la question ouverte du questionnaire viennent illustrer ces résultats :

« Malheureusement, je ne m'épanouis pas moralement car je me sens très seule : mes amis à Rennes, je ne les vois pas souvent, mon petit-ami et ma famille, ainsi que mes autres amis, sont à plusieurs heures de route de Rennes, ce n'est pas évident de les voir. » (étudiante, 24 ans, M1, ALLC)

« J'ai quitté ma famille et mes amis les plus proches qui vivent tous en Alsace pour m'installer à Rennes pour suivre une formation qui n'est proposée qu'ici. C'est dommage que dans le questionnaire il n'y a pas la possibilité d'indiquer que nous venions de plus loin (la proposition la plus éloigné de Rennes étant « hors de rennes métropole ». Je pense qu'il y a une différence flagrante entre les personnes qui vivent à 200 kms de leurs familles/amis et celles qui vivent à 800 kms. Personnellement je ne peux les voir qu'aux vacances qui sont du coup très courtes (une semaine) pour en profiter. Cela joue indéniablement sur mon moral dans la vie quotidienne. » (étudiante, 22 ans, M1, ALLC)

« Je me sens très souvent seule. Venant de Madagascar, j'ai commencé une toute nouvelle vie loin de mes parents et de ce que je connaissais en arrivant en France. Le soutien psychologique est peu présent, j'ai du mal à me tourner vers les professionnels, surtout quand je ne me sens pas spécialement à l'aise pour aborder les gens. Je ne parle plus tellement à mes anciens amis du lycée. Et je ne me suis pas fait beaucoup d'amis depuis, il me semble qu'il y a de la distance entre certains étudiants. Ils organisent beaucoup de soirées entre eux mais je n'aime pas sortir » (étudiante, 20 ans, L2, S&T)

2 Accès aux soins : entre protection et renoncements

La santé des étudiants ne peut pas être analysée sous le seul prisme de l'auto-évaluation (cf. section 1). Dans un contexte national où le nombre d'étudiants ayant renoncé à des soins est important (30% en 2016) et en augmentation (OVE 2016)²⁷, il importe également de s'interroger sur leur niveau de protection sociale.

Comme le souligne Y. Amsellem-Mainguy (2016) : « *La question de l'état de santé des étudiants met en jeu la relation entre ces derniers, leurs besoins, leurs attentes, leur accès aux professionnels de santé et aux arbitrages personnels en s'inscrivant dans des situations socio-économiques complexes.* » (p. 235)

La première partie de cette section est consacrée à l'analyse de la protection en matière de santé (sécurité sociale, mutuelle) des étudiants rennais au regard de leurs caractéristiques sociodémographiques comme le sexe, l'âge, l'origine sociale ou le mode de logement. Une deuxième partie dresse un état des lieux des services de santé proposés par les universités, notamment grâce au service interuniversitaire de médecine préventive et de promotion de la santé (SIMPPS). Enfin, la troisième partie analyse les facteurs influençant la probabilité de renoncer aux soins et les raisons de ce renoncement.

2.1 La protection des étudiants rennais en matière de santé

En matière de santé, la protection sociale des étudiants se caractérise principalement par leur affiliation à la sécurité sociale et à leur couverture complémentaire²⁸ (mutuelle²⁹). L'enquête montre que les étudiants rennais sont majoritairement couverts par une sécurité sociale (77,5%). Cependant, ce chiffre est largement sous-estimé dans la mesure où 11,9% ignorent s'ils sont affiliés ou non à une sécurité sociale.

Ce constat est étroitement lié au degré de dépendance vis-à-vis des parents, puisque les étudiants de moins de 21 ans et les étudiants cohabitants (et dans une moindre mesure semi-décohabitants) sont les plus nombreux à méconnaître leur situation en matière de protection sociale et de santé (tableau 1). On observe également une différence entre les hommes et les femmes : 10,6% des étudiantes et 13,6% des étudiants ne savent pas s'ils sont affiliés au régime de sécurité sociale en 2017.

²⁷ L'enquête « Conditions de vie » de l'OVE montre que 30% des étudiants déclarent avoir déjà renoncé à voir un médecin en 2016 (27% en 2013).

²⁸ Complémentaire santé : c'est une couverture santé qui vient s'ajouter à la sécurité sociale pour permettre de meilleurs remboursements de frais de santé. Elle inclut donc les organismes complémentaires suivants : l'assurance santé, les institutions de prévoyance et la mutuelle santé.

²⁹ Mutuelle complémentaire santé : désigne une société de personnes à but non lucratif, régie par le « code de la mutualité ». Les mutuelles se caractérisent aussi par leur fonctionnement, elles n'ont pas d'actionnaires et les représentants sont élus par les adhérents. Contrairement aux assurances santé qui sont soumises aux « codes des assurances » et qui ont un but commercial.

Tableau 1**Affiliation à une sécurité sociale en fonction des caractéristiques sociodémographiques**

Variables	Modalités	Oui	Non	Ne sait pas
Sexe	Femmes	79,4%	10,0%	10,6%
	Hommes	75,0%	11,4%	13,6%
Age	Moins de 21 ans	66,9%	9,7%	23,4%
	21-22 ans	85,3%	7,5%	7,2%
	23 ans et plus	81,6%	14,4%	4,0%
Origine sociale	Classe populaire	78,0%	9,2%	12,8%
	Classe moyenne	77,7%	11,0%	11,3%
	Classe supérieure	76,9%	11,7%	11,5%
Mode d'habitation	Cohabitants	74,6%	9,0%	16,4%
	Semi-décohabitants	75,6%	9,5%	14,9%
	Décohabitants	80,7%	12,4%	6,9%
Ensemble		77,5%	10,6%	11,9%

Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

Lecture : 79,5% des étudiantes sont affiliées à la sécurité sociale

La grande majorité des étudiants souscrit une assurance complémentaire (87,4%). Plus de la moitié sont affiliés à la mutuelle de leurs parents (55,7%), près d'un quart à une mutuelle étudiante (22,2%), 7,3% à une autre mutuelle ou assurance et quelques-uns à la CMUC (2,2%). Avec l'avancée en âge (pour les hommes comme pour les femmes), l'affiliation à la mutuelle des parents diminue au profit des autres mutuelles/assurances, probablement en raison d'une entrée progressive dans la vie active (tableau 2).

Tableau 2 : Complémentaire santé selon l'âge et le sexe des étudiants

Modalités	Femmes				Hommes				Total
	< 21 ans	21-22 ans	≥ 23 ans	Total	< 21 ans	21-22 ans	≥ 23 ans	Total	
Mutuelles des parents	59,2%	65,5%	57,6%	60,7%	48,0%	54,0%	45,3%	49,0%	55,7%
Mutuelle étudiante	21,8%	20,7%	17,3%	20,1%	26,5%	24,5%	23,9%	24,9%	22,2%
Autre mutuelle ou assurance	3,0%	5,6%	13,8%	7,1%	3,5%	6,0%	12,4%	7,5%	7,3%
CMUC	1,1%	1,1%	3,6%	1,8%	1,0%	1,9%	4,6%	2,6%	2,2%
Pas de mutuelle	2,1%	3,3%	5,7%	3,6%	2,9%	4,1%	8,6%	5,3%	4,3%
Ne sait pas	12,8%	3,8%	2,0%	6,6%	18,1%	9,5%	5,1%	10,8%	8,4%

Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

Lecture : 3,6% des étudiantes et 5,3% des étudiants ne sont pas couverts par une complémentaire santé (mutuelle)

Si la grande majorité des étudiants dispose d'une couverture complémentaire, ils sont 8,4% à ignorer s'ils en ont une et 4,3% déclarent ne pas en avoir. C'est le cas par exemple de Corentin qui explique son choix de ne pas avoir de complémentaire :

« c'est juste que je ne savais pas à quoi ça servait. Et la mutuelle, j'ai dû faire le choix en fait par rapport au remboursement des montures et des verres de lunettes vu que je suis myope. Je verrai comment ça se passe plutôt après cet été parce que j'ai pris un rendez-vous avec l'ophtalmologue [...] Et puis, c'est là que je verrai les modalités de remboursement avec l'opticien quand il faudra les lunettes, mais sinon, je n'en ai pas eu besoin pour l'instant. ». (Corentin, 21 ans, L3, DEG)

Les étudiants, et a fortiori les plus jeunes, semblent peu informés sur les modalités de fonctionnement du système de santé et plus particulièrement des remboursements. Lors des entretiens il est apparu que ce sont les étudiants les plus en difficultés financières qui sont le plus au fait des modalités de remboursement, sans doute en raison de leurs contraintes.

2.2 Le SIMPPS, un service apprécié mais pas assez connu

Le SIMPPS assure le suivi de la santé des étudiants via différentes prestations médicales et sociales. Une équipe composée de personnel médical, paramédical, social et administratif accompagne les étudiants tout au long de leur parcours universitaire : la visite médicale obligatoire permet notamment de faire un point avec l'étudiant sur ses vaccinations et son état de santé physique et psychologique.

En dépit des antennes sur les campus de Villejean et Beaulieu, seulement 56,7% des étudiants déclarent connaître le SIMPPS. Parmi eux, 50,5% déclarent avoir rencontré un praticien : 36,1% déclarent avoir consulté un médecin, 28% un infirmier, 4,8% un psychologue, 4,3% un assistant social, 1,4% un diététicien et 1,3% un psychiatre.

Encadré Le SIMPPS : un service de santé pour les étudiants

Le SIMPPS est un service commun aux deux universités Rennaises qui accueille également les étudiants des établissements d'enseignement supérieur engagés par une convention (IEP, ENSCR, Agrocampus Ouest, INSA Rennes, Beaux-arts Rennes, École d'architecture Rennes, ENSAI, IFPEK, ...).

Le SIMPPS assure des missions de prévention et de soins. Il propose des consultations de médecine générale, de gynécologie, de psychiatrie, de nutrition ou de tabacologie. Outre les personnels en charge de l'administration et de la gestion du service, différents professionnels interviennent au SIMPPS : des médecins, des psychiatres, des infirmiers, une diététicienne, des psychologues, des assistantes sociales.

Le service organise également des événements ou soirées thématiques en direction des étudiants, sur la nutrition, le bien-être ou les addictions par exemple.

La satisfaction concernant ces consultations est globalement positive : plus de huit sur dix se déclarent « plutôt » ou « tout à fait » satisfaits. Ce degré de satisfaction n'est pas uniforme au sein de la population étudiante rennaise et certaines caractéristiques comme le sexe, l'âge, l'origine sociale ou le mode d'habitation viennent moduler cette appréciation : ainsi les femmes, les étudiants de 23 ans et plus, les étudiants de classe populaire et les étudiants décohabitants sont dans l'ensemble un peu moins satisfaits (tableau 3). Mais sans doute ces étudiants, souvent plus autonomes, ont-ils plus d'attentes ou expriment-ils plus de besoins que les autres étudiants, comme le montrent les travaux relatifs au renoncement aux soins médicaux (cf. section suivante 2.3).

Tableau 3
Satisfaction du SIMPPS en fonction des caractéristiques sociodémographiques

Variables	Modalités	Oui	Non
Sexe	Femmes	78,2%	21,8%
	Hommes	84,7%	15,3%
Age	Moins de 21 ans	84,4%	15,6%
	21-22 ans	80,7%	19,3%
	23 ans et plus	78,0%	22,0%
Origine sociale	Classe populaire	78,9%	21,1%
	Classe moyenne	79,6%	20,4%
	Classe supérieure	81,4%	18,6%
Mode d'habitation	Cohabitants	85,9%	14,1%
	Semi-décohabitants	82,1%	17,9%
	Décohabitants	77,9%	22,1%
Ensemble		80,6%	19,4%

Champ : Etudiants ayant déclaré avoir rencontré un praticien au SIMPPS (n=2 216)

Lecture : 78,2% des étudiantes déclarent être satisfaites de leur consultation

Lors des entretiens, les étudiants étaient également interrogés sur leur connaissance et fréquentation du SIMPPS. Les réponses confortent les résultats du questionnaire auprès des 7 974 répondants : le SIMPPS est globalement méconnu des étudiants tant du point de vue missions, prestations que du point de vue localisation ; le temps d'attente pour avoir un rendez-vous est par ailleurs souvent pointé du doigt. Ce délai d'attente, réel ou supposé, dissuade certains étudiants de solliciter ce service. Pour autant, les personnes qui ont obtenu un rendez-vous avec un des professionnels du SIMPPS (médical ou social) se déclarent satisfaits.

2.3 Le renoncement aux soins médicaux, conséquence des inégalités

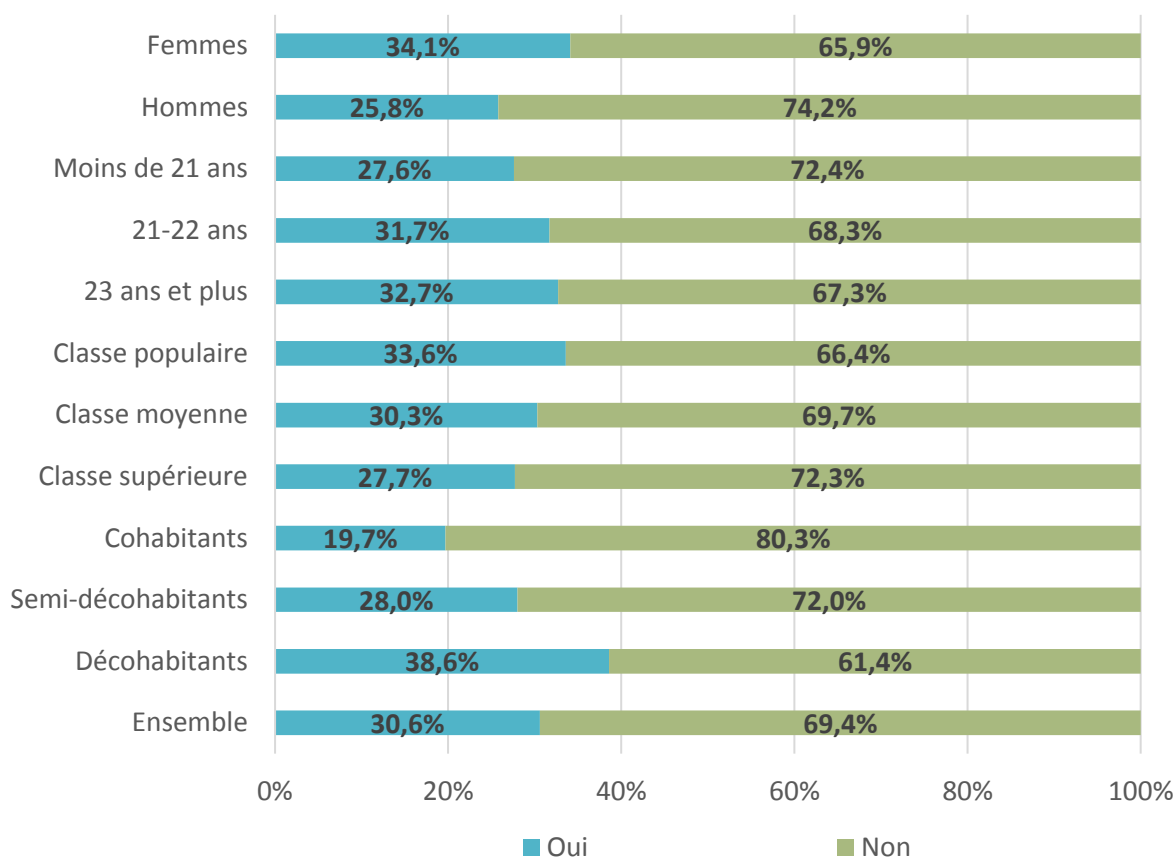
Le renoncement aux soins médicaux semble s'être amplifié en 2017 (30,6% des étudiants déclarent avoir déjà renoncé à des soins alors qu'ils étaient 25,6% en 2014) et varie au sein de la population enquêtée. Certaines caractéristiques comme le sexe, l'origine sociale ou le mode de logement précisent la tendance générale (graphique 1). Ainsi, 34,1% des femmes déclarent avoir renoncé à des soins contre 25,8% des hommes. Déjà observée dans de nombreux travaux, cette différence peut s'expliquer par deux hypothèses par C. Després et al. (2011). Pour ces chercheurs, « *les femmes déclarent plus souvent renoncer à des soins pour raisons financières que les hommes. Cet écart persiste quel que soit le type de soins concernés et reste constant au cours de la vie. [...]. Les raisons sont plutôt à chercher du côté de l'état de santé subjectif : à état de santé comparable, les femmes tendent à s'estimer en plus mauvais état de santé que les hommes (Shmueli, 2003). De la même manière, les différences de renoncement entre hommes et femmes traduisent sans aucun doute des différences d'attentes en matière de soins.* » (p.3)

L'effet de l'origine sociale est manifeste puisque 33,6% des étudiants des classes populaires déclarent avoir renoncé à des soins contre 30,3% pour les classes moyennes et 27,7% pour les classes supérieures. L'indépendance résidentielle des étudiants se traduit également par une hausse du renoncement aux soins : de 19,7% pour les cohabitants à 38,6% pour les décohabitants.

Ces résultats s'expliquent probablement par les différentes situations d'indépendance économique et résidentielle vécues par les étudiants. Ainsi, les plus jeunes et les étudiants cohabitants bénéficient plus souvent du rôle protecteur joué par la famille, en termes de suivi de l'état de santé, mais aussi de protection sociale et de financement des frais médicaux (Collet, Cordazzo, Verley, 2016).

Graphique 1

Renoncement aux soins en fonction des caractéristiques sociodémographiques



Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

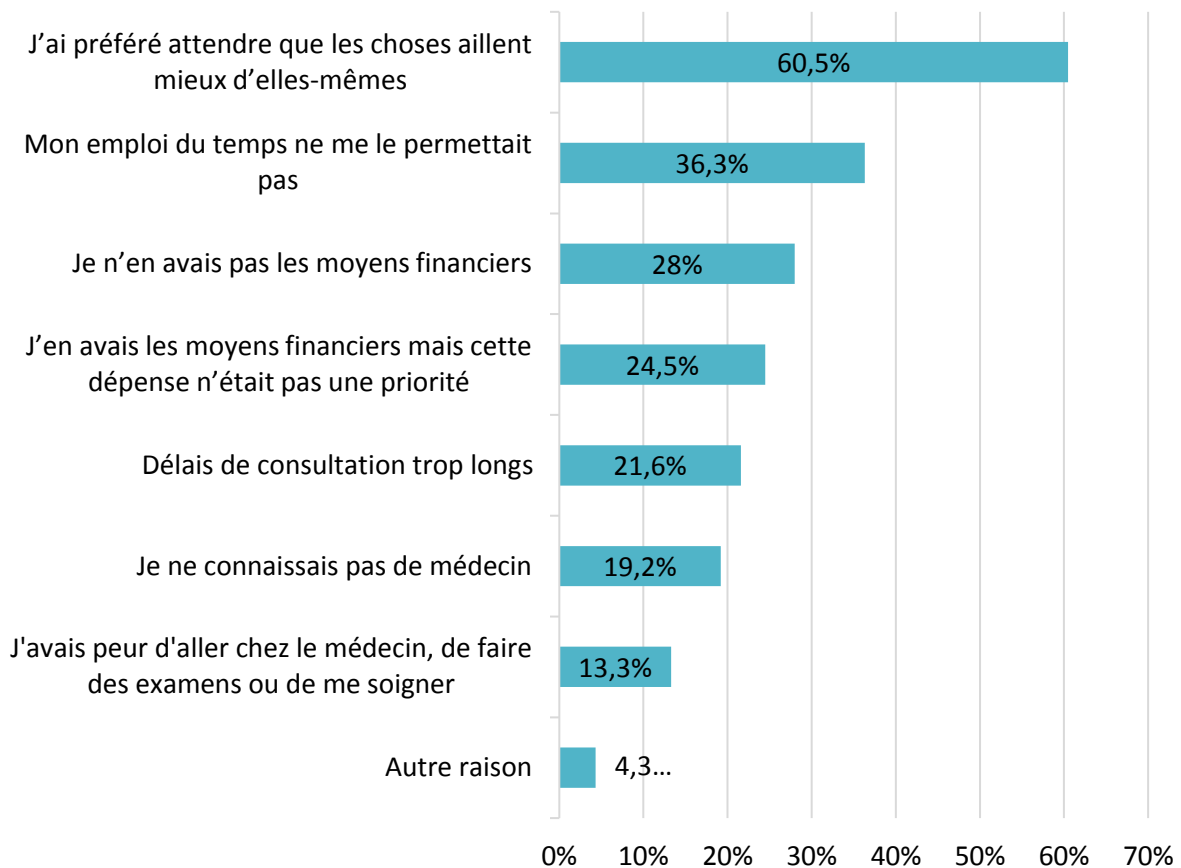
Lecture : 30,6% des étudiants rennais déclarent avoir renoncé à voir un médecin

Les motifs de renoncement aux soins les plus souvent mentionnés par les étudiants confortent cette distinction entre les étudiants qui bénéficient de ressources et de soutien, et ceux pour qui, les dépenses de santé sont conditionnées par leurs possibilités financières.

La première raison de renoncement, invoquée par plus de six étudiants sur dix, est qu'ils ont préféré attendre que les choses aillent mieux d'elles-mêmes, la deuxième raison étant leur emploi du temps (près de quatre sur dix) (graphique 2). Ces principaux motifs de renoncement laissent entendre que leur situation ne relevait pas d'une urgence ou d'une pathologie sévère. Les deux motifs suivants sont la conséquence d'un manque de moyens financiers (28%) ou du fait de dépense considérée non prioritaire (24,5%).

Graphique 2

Raisons du renoncement aux soins (plusieurs raisons possibles)



Champ : Etudiants déclarant avoir déjà renoncé à des soins (n=2 386)

Lecture : Parmi les étudiants rennais qui ont renoncé à des soins, 60,5% déclarent avoir renoncé en attendant que les choses aillent mieux d'elles-mêmes

Enfin, ne pas connaître de médecin et avoir peur de consulter relèvent de motifs plus personnels, mais ils interrogent le rapport à la santé de ces jeunes. Finalement, en dépit des mutuelles et des services de soins qui leur sont dédiés, les dépenses de santé sont conditionnées par les ressources des étudiants, comme le sont également l'alimentation et le transport.

Les étudiants rencontrés lors des entretiens décrivent leurs arbitrages et déclarent majoritairement qu'ils consultent un médecin quand leur état de santé le nécessite, mais ils ne vont pas chez le médecin quand ils peuvent avoir recours à l'automédication. C'est par exemple ce qu'explique Virginie, boursière, qui vit en colocation avec sa sœur. Ses parents, tous deux employés, vivent dans un département voisin et l'aident occasionnellement :

« Le médecin parfois, même si c'est remboursé, ce n'est pas remboursé tout de suite. Donc... Surtout l'année dernière où j'étais vraiment très, très, très juste niveau budget. Parfois, quand j'étais malade, je prenais des médicaments et puis ça s'arrêtait là. Ou j'attendais que ça passe. [...]. Et sinon, des dépenses, comme des loisirs, souvent oui. Et niveau nourriture, pas cette année, mais l'année dernière oui, je restreignais au maximum. Je faisais très, très, très attention et parfois, c'était vraiment des repas succincts, genre une tranche de jambon avec une boîte d'haricots verts et pas plus. » (Virginie, 22 ans, L3, DEG)

Les étudiants qui renoncent à des soins ou à des examens importants sont des étudiants plus vulnérables souvent sans soutien familial. C'est le cas de Béatrice, étudiante en situation de grandes difficultés financières, qui reporte la réalisation d'un examen médical faute de pouvoir le financer. Contrairement à Virginie qui peut solliciter ses parents, Béatrice explique que si elle fait part de ses difficultés financières à sa mère celle-ci se privera, alors qu'une de ses jeunes sœurs vit encore sous son toit :

« Par exemple, je devais faire un doppler pour mon bras et comme je devais avancer 70 euros, je n'ai pas pu le faire. Peut-être plus tard, je vais voir. Comme je travaille, je vais avoir un salaire cet été, peut-être que je le ferai le mois prochain, mais là comme je n'ai pas encore touché de salaire, ce mois-ci je ne peux pas faire grand-chose.[...] Je ne disais pas à ma maman parce que je sais qu'elle a une facilité à s'inquiéter très rapidement et je n'ai pas envie qu'elle s'inquiète et parce qu'aussi c'est ça la vie d'étudiant, enfin pas pour tous les étudiants, mais je connais pas mal d'amis à moi qui sont aussi dans ce cas-là. Donc, non je n'avais pas envie de l'inquiéter et puis je savais que si elle voulait faire quelque chose, c'était me donner des sous, mais elle après elle ne mangeait pas non plus. Donc voilà. » (Béatrice, 22 ans, L3, ALLC)

3 La consommation de produits psychoactifs, pratiques modérées et conduites à risques

La dernière analyse régionale d'ESCAPAD³⁰ menée auprès des jeunes de 17 ans en 2014, montre qu'en Bretagne, les usages réguliers de tabac et d'alcool ainsi que les épisodes d'Alcoolisations Ponctuelles Importantes (API) répétées sont significativement plus élevés que ceux du reste de la France métropolitaine (respectivement 37% contre 32,4%, 17% contre 12,3% et 37% contre 21,8%) (Le Nézet, Gauduchon, Spilak, 2015).

Si des données permettent d'appréhender ces thématiques d'un point de vue régional pour les adolescents, il n'existe en revanche aucune étude semblable spécifique aux étudiants. Or, c'est souvent à cet âge que la consommation de produits psychoactifs s'accroît, avec parfois l'installation des premières dépendances (Beck et Richard, 2013) et le risque de voir se déclencher - voire s'installer durablement - des troubles psychiatriques.

Dès lors, au regard des spécificités du territoire breton, il nous a paru pertinent de s'interroger sur l'importance de ces comportements à risque au sein de la population estudiantine rennaise. Dans un premier temps, ce sont les usages déclarés de substances psychoactives des étudiants qui sont présentés, puis dans un second temps l'impact de ces comportements à risque sur la santé perçue.

3.1 Une consommation quotidienne de tabac en légère baisse parmi les étudiants

Le nombre d'étudiants rennais déclarant fumer quotidiennement (au moins une cigarette par jour) est en baisse passant de 24,5% en 2014 à 20,3% en 2017. S'il n'y a pas de différence significative selon le sexe, l'avancée en âge s'accompagne d'une hausse du nombre de fumeurs réguliers (16,7% pour les moins de 21 ans, 21,4% pour les 21-22 ans et 23,2% pour les plus de 23 ans).

En outre, les étudiants vivant chez leurs parents fument nettement moins souvent que les autres, (16,2% pour les cohabitants, 19,1% pour les semi-décohabitants et 23,6% pour les décohabitants). Ceci s'explique sans doute par les règles de vie au domicile familial.

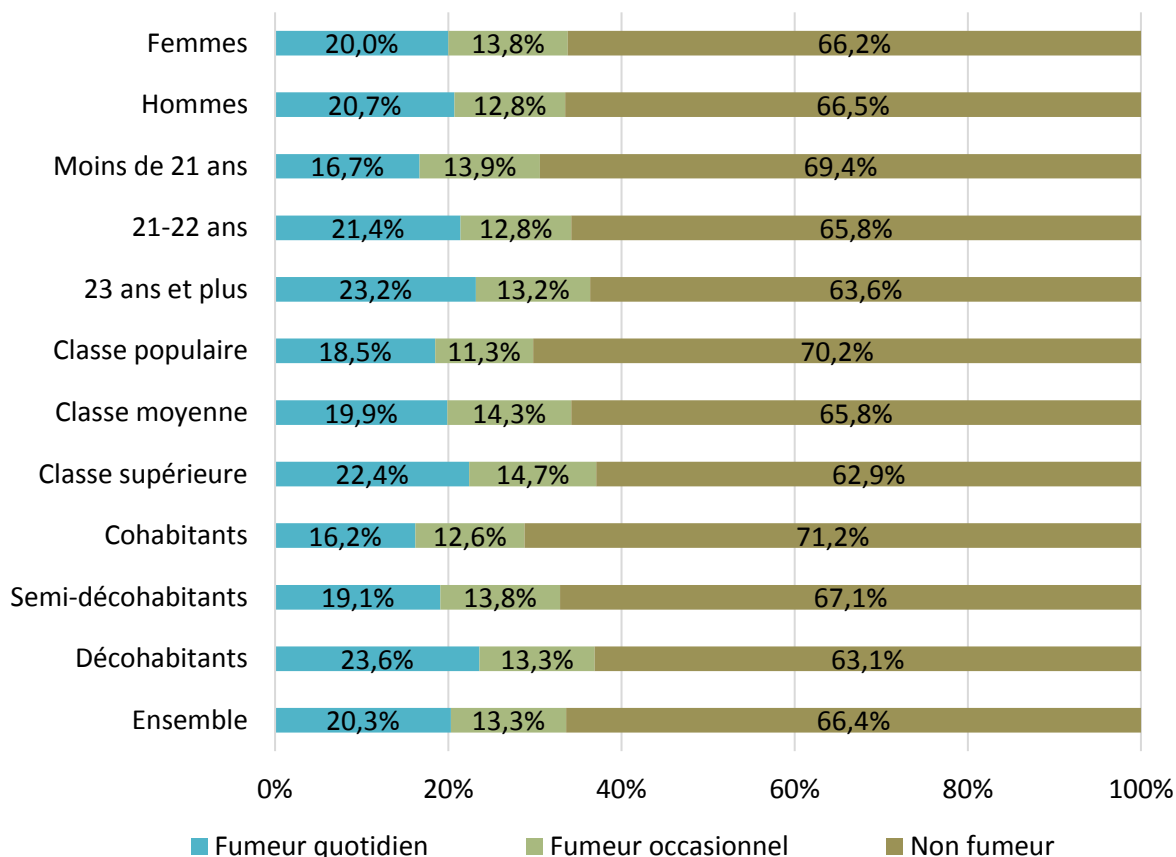
Enfin, l'effet de l'origine sociale sur la consommation de tabac semble assez net puisque 22,4% des étudiants des classes supérieures déclarent fumer quotidiennement contre 19,9% des classes moyennes et 18,5% des classes populaires (graphique 1). Sans doute le coût de la consommation de tabac explique pour partie l'écart entre les étudiants de milieu social supérieur et populaire. En outre les étudiants de milieu social favorisé sortent plus souvent, or la corrélation entre les sorties hebdomadaires, la consommation d'alcool et de tabac est positive. Cette donnée va cependant à l'inverse de la tendance observée dans la population

³⁰ L'Enquête sur la Santé et les Consommations lors de l'Appel de Préparation à la Défense (ESCAPAD) a lieu tous les 3 ans (depuis 2005) et porte sur la santé de ces jeunes garçons et jeunes filles âgés de 17 ans, ainsi que sur leurs consommations de produits psychoactifs.

générale, puisque la consommation d'alcool et de tabac est plus importante dans les milieux sociaux populaires que dans les milieux favorisés (cf. Observatoire des inégalités³¹)

Graphique 1

Caractéristiques sociodémographiques liées au tabagisme



Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

Lecture : 20,3% des étudiants rennais déclarent fumer au moins une cigarette par jour

Un étudiant sur cinq a une consommation quotidienne et parfois élevée de cigarettes. Cette consommation vient ponctionner leur budget, mais certains se disent dans l'impossibilité de renoncer à leur addiction qu'ils associent au contexte de leurs études. C'est le cas de Virginie, qui arrête ponctuellement de fumer, souvent l'été quand elle est en vacances.

« Non, je n'ai pas envie d'arrêter. Et je sais que si je veux arrêter, quand je suis chez mes parents je fume beaucoup moins. Par exemple, c'est arrivé un été où je n'ai pas du tout fumé pendant deux mois, et ça ne m'a pas manqué en fait. C'est surtout quand je suis à la fac. Donc, j'ai l'habitude de fumer ici. Voilà. » (Virginie, 22 ans, L3, DEG)

³¹ A partir du site internet de l'observatoire des inégalités : <https://www.inegalites.fr/Tabac-un-marqueur-social>

3.2 La consommation de boissons alcoolisées, une pratique courante mais en baisse

Le nombre d'étudiants interrogés déclarant consommer de l'alcool au moins 2 fois par semaine est en baisse passant de 23,3% en 2014 à 20,4% en 2017. Ces comportements semblent nettement moins importants chez les femmes, les moins de 21 ans, les étudiants des classes populaires ainsi que pour les étudiants vivant chez leurs parents (tableau 1).

Tableau 1 : Caractéristiques sociodémographiques liées à la consommation d'alcool

Variables	Modalités	Usage régulier*	API répétées**
Sexe	Femmes	15,9%	3,3%
	Hommes	26,3%	6,9%
Age	Moins de 21 ans	14,5%	4,8%
	21-22 ans	22,7%	4,9%
	23 ans et plus	24,5%	4,8%
Origine sociale	Classe populaire	17,5%	4,3%
	Classe moyenne	20,8%	4,9%
	Classe supérieure	22,9%	5,3%
Mode d'habitation	Cohabitants	14,3%	2,8%
	Semi-décohabitants	19,9%	4,9%
	Décohabitants	24,2%	6,0%
Ensemble		20,4%	4,8%

* Usage régulier d'alcool : au moins deux fois par semaine

** Alcoolisations ponctuelles importantes (API) répétées : au moins 2 usages de 5 verres ou plus par semaine

Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

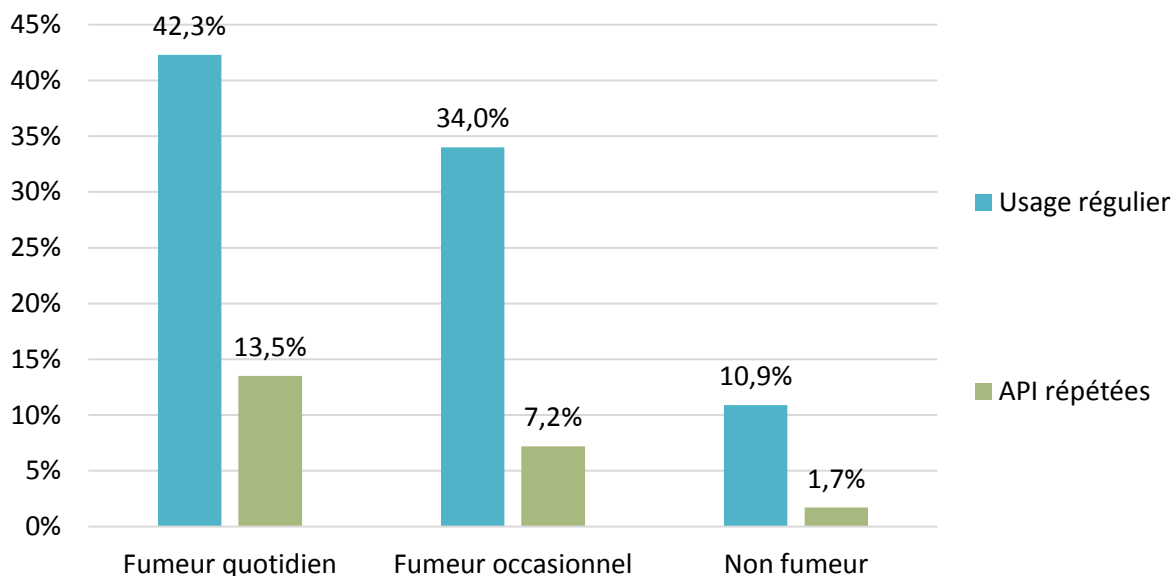
Lecture : 20,4% des étudiants rennais déclarent consommer de l'alcool au moins deux fois par semaine et 4,8% connaissent des épisodes d'alcoolisations ponctuelles importantes répétées (au moins 2 usages de 5 verres ou plus par semaine)

À l'instar de la consommation de tabac, ce constat s'explique sans doute par les règles de vie au domicile familial comme l'explique Julie lorsqu'elle aborde ses velléités d'indépendance :

« Mais oui, c'est ce que je voulais, quitter mes parents, même si ça se passe très bien avec eux, parfois c'est un peu lourd. Devoir se justifier, genre, « oui je rentre à telle heure », de ne pas pouvoir faire les choses au dernier moment, parce qu'on a dit qu'on mangeait à la maison, donc on va refuser un verre chez des amis. » (Julie, 21 ans, L3, SHS)

En outre, il semble que les consommations d'alcool et de tabac sont étroitement liées. En effet, 10,9% des non-fumeurs déclarent consommer de l'alcool au moins 2 fois par semaine contre 34% pour les fumeurs occasionnels et 42,3% pour les fumeurs réguliers (graphique 2).

Graphique 2 : Consommation d'alcool selon le niveau de consommation de tabac



Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

Lecture : Parmi les étudiants rennais déclarant fumer quotidiennement, 42,3% indiquent consommer régulièrement de l'alcool et 13,5% connaissent des épisodes d'alcoolisations ponctuelles importantes répétées

La part d'étudiants qui déclarent des alcoolisations ponctuelles importantes au moins deux fois par semaine s'élève quant à elle à 4,8%. L'analyse descriptive de ces consommations excessives répétées rejoint partiellement celle des usages réguliers d'alcool. Ainsi, les hommes et les décohabitants sont deux fois plus enclins aux ivresses répétées que les femmes et les cohabitants (respectivement 6,9% d'hommes contre 3,3% de femmes et 6% des décohabitants contre 2,8% des cohabitants). Mais, à la différence de la consommation régulière d'alcool qui augmente progressivement avec l'âge, les épisodes d'alcoolisation ponctuelle importante concernent autant les plus jeunes que les plus âgés.

Globalement, les étudiants rencontrés lors des entretiens se sont peu exprimés sur leur consommation d'alcool. Tout au plus ils déclarent qu'ils en consomment lors de soirées entre amis, plus souvent au domicile de l'un d'eux que dans les bars. La fréquence de ces soirées varie avec leur emploi du temps et le calendrier universitaire. La consommation d'alcool est associée à la vie festive des étudiants, notamment lors des soirées étudiantes, et d'aucuns connaissent des étudiants qui sont souvent ivres. Anthony déclare non sans humour :

« Non, je connais quelques étudiants qui, d'un point de vue sanitaire, c'est quand même médiocre, qui fument beaucoup, qui boivent etc. qui pour autant arrivent à suivre leurs études sans trop de problème. Pourvu que ça dure. » (Anthony, 21 ans, L3, SHS)

Mais ces jeunes déclarent qu'ils ne sont pas eux-mêmes des consommateurs excessifs. Voici ce qu'explique par exemple Guillaume :

« Dans les bars, c'est un peu plus cher, on préfère être chacun, enfin, dans un appart et apporter nos propres bouteilles, ça coûte moins cher au final. Et puis, on peut ramener des pizzas et souvent, ça permet d'avoir un truc plus convivial et d'être vraiment entre nous. Non, en soi, on ne va forcément pas jusqu'à se bourrer la gueule, ça dépend de la soirée. Et avant, c'était une soirée toutes les deux semaines, et là, ce semestre-ci, ça ne s'est pas bousculé. Donc, non, pas une grosse consommation d'alcool. Donc, la consommation, ça dépend de la soirée. » (Guillaume, 22 ans, L3, ALLC).

D'autres, souvent plus solitaires, évitent volontairement les soirées où l'alcool est trop présent, à l'instar de Claire :

« Je ne fume pas et justement, je ne vais pas en soirées parce que l'alcool, ce n'est pas fait pour moi, je pense. Comme j'ai dit je suis frêle, je bois un peu trop et je vais me sentir mal. » (Claire, 21 ans, 3^{ème} année de Santé).

3.3 Consommation de cannabis et autres drogues, également en baisse

Le nombre d'étudiants rennais déclarant consommer du cannabis est en légère baisse par rapport à 2014 : 6,8% déclarent en consommer au moins une fois par semaine (7,8% en 2014) et 9,6% une à trois fois par mois (11,7% en 2014). Cette consommation n'est pas homogène au sein de la population étudiante et, comme pour les autres conduites à risque, certaines caractéristiques individuelles nuancent les résultats : ainsi, les femmes, les étudiants cohabitants et les étudiants des classes populaires ont dans l'ensemble une consommation de cannabis moins importante (graphique 3).

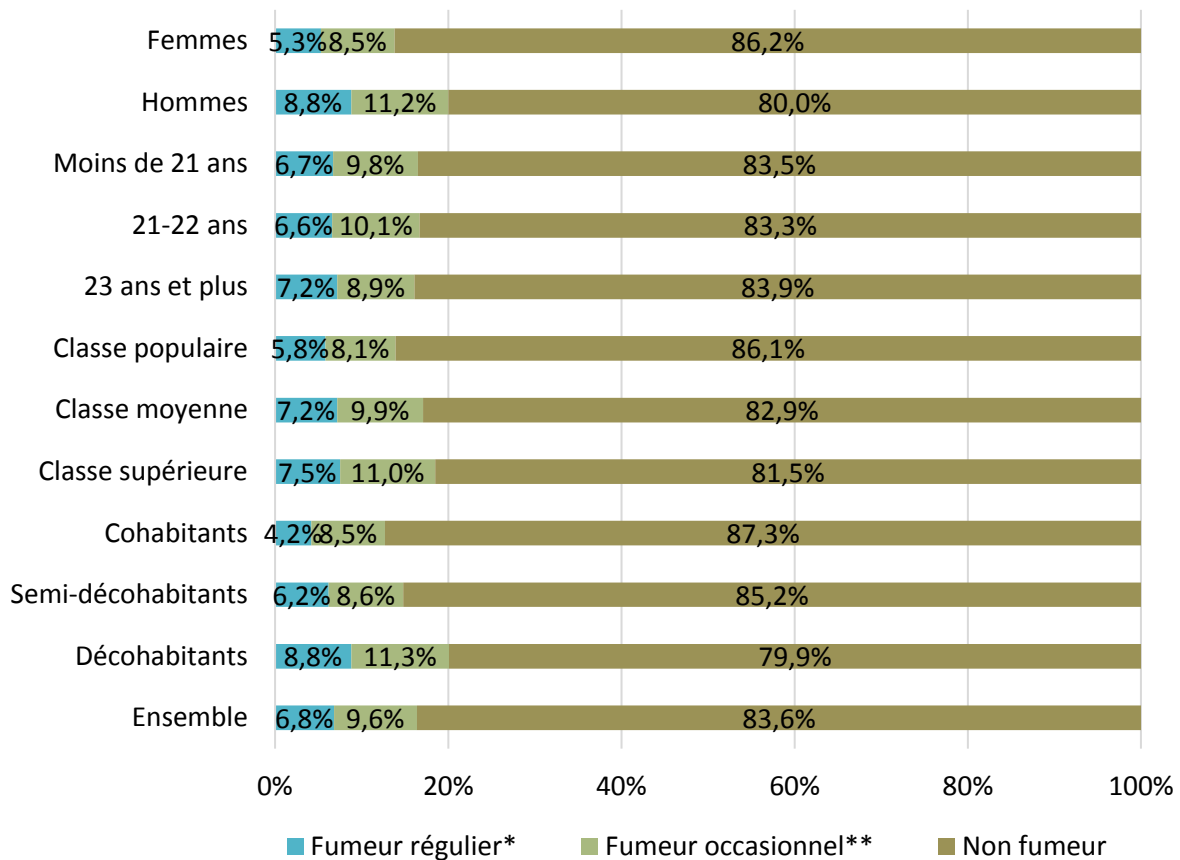
Pour ces derniers, la consommation de produits psychoactifs (tabac, alcool, drogue) peut pénaliser un budget déjà limité comme l'explique Charlène :

« En fait, cette année, je suis assez confortable financièrement, comparé à l'année précédente où même celle d'avant. Mais après, j'avoue que je fume de l'herbe, ce qui coûte assez cher. Donc, pour quelqu'un qui ne fume pas, c'est très large, mais pour quelqu'un qui fume, l'argent part vite quoi. Mais j'arrive, dans l'année, j'ai réussi à mettre un peu de côté, quand même, pour mes voyages. » (Charlène, 20 ans, L3 SHS)

L'usage des autres drogues (LSD, champignon hallucinogène, amphétamines, cocaïne, etc.) reste relativement marginal et stable par rapport à 2014 : 3,1% des étudiants rennais déclarent en avoir consommé au moins une 1 fois lors des 30 derniers jours (3% en 2014).

Graphique 3

Caractéristiques sociodémographiques liées à la consommation de cannabis



* Fumeur régulier de cannabis : au moins 1 fois par semaine

** Fumeur occasionnel de cannabis : 1 à 3 fois par mois

Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

Lecture : 6,8% des étudiants déclarent fumer régulièrement du cannabis

3.4 La polyconsommation régulière, une conduite à risques

Le terme « polyconsommation » couvre un spectre assez large de significations suivant le domaine de recherche dans lequel il s'applique. Ici, c'est la définition de Beck, Legleye et Spilka (2007) qui a été retenue. Ils caractérisent la polyconsommation régulière par le cumul d'au moins deux usages réguliers des trois produits les plus consommés, à savoir l'alcool, le tabac et le cannabis. Ainsi, la polyconsommation régulière³² concerne 11,5% des étudiants rennais. La forme la plus courante est l'association alcool-tabac (5,9%), devant les cumuls alcool-tabac-cannabis (2,4%), tabac-cannabis (2%) et alcool-cannabis (1,2%). Assez logiquement, l'analyse de la polyconsommation régulière rejoint celle des consommations de tabac, d'alcool et de cannabis prises individuellement : ainsi, les femmes, les moins de 21 ans, les étudiants vivant

³² Dans cette étude, la polyconsommation régulière correspond à au moins deux usages réguliers des trois produits les plus consommés (fumer quotidiennement du tabac, boire de l'alcool au moins deux fois par semaine et consommer du cannabis au moins une fois par semaine).

chez leurs parents et ceux issus des classes populaires sont nettement moins concernés (tableau 2).

Tableau 2
Caractéristiques sociodémographiques liées à la polyconsommation régulière

Variables	Modalités	Polyconsommation régulière
Sexe	Femmes	9,9%
	Hommes	13,8%
Age	Moins de 21 ans	9,4%
	21-22 ans	12,4%
	23 ans et plus	13,0%
Origine sociale	Classe populaire	9,7%
	Classe moyenne	11,4%
	Classe supérieure	13,5%
Mode d'habitation	Cohabitants	6,8%
	Semi-décohabitants	10,6%
	Décohabitants	15,1%
Ensemble		11,5%

Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

Lecture : 11,5% des étudiants sont concernés par la polyconsommation régulière.

3.5 Santé perçue et comportements à risques

Comme décrit précédemment, parmi les étudiants rennais, un sur dix se considère en mauvaise (ou très mauvaise) santé physique et deux sur dix se considèrent en mauvaise (ou très mauvaise) santé psychologique. La représentation que les étudiants se font de leur état de santé (physique et psychologique) varie sensiblement en fonction de leurs consommations de produits psychoactifs. Ainsi, les fumeurs quotidiens de cigarettes et les fumeurs réguliers de cannabis se sentent nettement plus souvent en mauvaise santé que les autres (tableau 3).

En revanche, la consommation d'alcool ne semble pas avoir la même influence négative sur la représentation que les étudiants se font de leur état de santé. En effet, si aucune distinction significative n'est à relever chez les étudiants se livrant à des alcoolisations ponctuelles importantes répétées, il semble que la consommation régulière d'alcool influe positivement sur la perception de l'état de santé psychologique. Ce résultat peut s'expliquer par la fréquence de l'alcool dans les soirées entre étudiants et le rôle socialisant que les jeunes adultes lui attribuent, comme l'illustrent à demi-mot les extraits suivants :

« Vie étudiante à Rennes difficile socialement la première année (en L3), plus facile cette année (M1). 35h hebdomadaire de cours + 10h à 20h de travail en BU = Pression, fatigue et stress. Amis+Bar = décompression » (étudiante, 23 ans, M1, SHS)

« Vie d'étudiant calme, un peu ennuyeuse. Je regrette que, hors soirées alcoolisés, les rencontres soient aussi difficiles. » (étudiante, 21 ans, L1, ALLC)

Tableau 3**Perception de l'état de santé physique et psychologique selon la consommation de produits psychoactifs**

Variables	Modalités	Santé physique perçue par les étudiants			Santé psychologique perçue par les étudiants		
		Mauvaise ou très mauvaise	Bonne	Très bonne	Mauvaise ou très mauvaise	Bonne	Très bonne
Cigarette	Fumeur quotidien	14,8%	71,1%	14,1%	23,1%	58,9%	18,0%
	Pas fumeur quotidien	9,9%	65,1%	25,0%	19,1%	58,1%	22,8%
Alcool	Usage régulier	10,8%	65,9%	23,3%	17,6%	57,5%	24,9%
	Pas d'usage régulier	11,0%	66,2%	22,8%	20,5%	58,5%	21,0%
API répétées	Oui	13,4%	65,3%	21,3%	21,3%	54,9%	23,8%
	Non	10,7%	66,3%	23,0%	19,8%	58,4%	21,8%
Cannabis	Fumeur régulier	14,7%	68,5%	16,8%	25,7%	53,6%	20,7%
	Pas fumeur régulier	10,6%	66,0%	23,6%	19,3%	58,7%	22,0%
Ensemble		10,9%	66,2%	22,9%	20,0%	58,9%	21,1%

Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

Lecture : 14,8% des étudiants rennais déclarant fumer quotidiennement indiquent se sentir physiquement en « mauvaise » ou « très mauvaise santé »

Ce qu'il faut retenir : une santé qui révèle des inégalités

Des étudiants en bonne santé, mais fragiles

Les étudiants rennais s'estiment globalement en bonne santé, mais ils sont nombreux à éprouver des symptômes révélant des fragilités psychologiques (stress, fatigue, mal-être, isolement). L'appréciation de leur état de santé varie sensiblement en fonction de caractéristiques sociodémographiques comme le sexe, l'âge, l'origine sociale ou le type de logement. Ainsi, les femmes, les étudiants plus âgés, les étudiants des classes populaires et les étudiants décohabitants ont un peu moins souvent une représentation positive de leur état de santé physique ou psychologique. Les fragilités psychologiques vécues par les étudiants trouvent également leurs déterminants dans leurs conditions d'études. Le volume important de travail studieux de certaines filières universitaires, l'exercice d'une activité salariée concurrentielle aux études ou le fait de vivre loin de ses proches sont autant de facteurs pesant sur le sentiment de mal-être des étudiants.

Des soins médicaux parfois différés

Bien que les étudiants rennais apparaissent relativement bien protégés en matière de santé (sécurité sociale, mutuelle), ils sont de plus en plus nombreux à déclarer avoir déjà renoncé à consulter un médecin (30,6% en 2017 contre 25,6% en 2014). Si les principales raisons avancées par les étudiants mettent en évidence que leur état de santé ne relevait pas d'une urgence (60,5% de ceux qui ont renoncé déclarent avoir attendu que leur santé s'améliore d'elle-même et 36,3% que leur emploi du temps ne le permettait pas), les autres raisons énoncées mettent en exergue les difficultés financières d'une partie de la population étudiante. En effet, pour 28% des étudiants, ce renoncement est la conséquence d'un manque de moyens financiers et pour 24,5% cette dépense n'était pas une priorité.

Dans un contexte où le renoncement aux soins est important et s'accroît, la moitié des étudiants seulement déclarent connaître le SIMPPS. Il semble que les missions de prévention et de soins de la médecine universitaire ne soient pas assez connues des étudiants alors même que les personnels des services de santé proposés par leurs universités constituent leurs interlocuteurs privilégiés.

Une consommation de produits psychoactifs socialement marquée

La consommation de produits psychoactifs est fréquente mais il importe de noter qu'elle est en baisse. Il convient également de distinguer la consommation d'alcool et de tabac de celle des autres drogues. Si la consommation des deux premiers produits est très répandue, celle de cannabis et d'autres drogues semble moins fréquente, notamment chez les étudiants issus de milieux populaires, les étudiants les plus jeunes, les femmes et les étudiants vivant chez leurs parents du fait de leurs coûts et des règles de vie familiale.

Les conduites à risques, comme les alcoolisations ponctuelles importantes (API) et la polyconsommation de produits psychoactifs concernent respectivement 4,8% et 11,5% des

étudiants interrogés. Ces consommations à risques de produits psychoactifs, sont plus fréquentes chez les hommes, âgés de 23 ans et plus, de classe supérieure et décohabitants.

Enfin, la consommation de produits psychoactifs n'est pas sans conséquence sur le sentiment d'être en mauvaise santé. Les fumeurs quotidiens de cigarettes et les fumeurs réguliers de cannabis se sentent nettement plus souvent en mauvaise santé (physique et psychologique). En revanche, les consommateurs réguliers d'alcool jugent moins souvent négativement leur état de santé psychologique, leur consommation étant associée à des soirées amicales et festives.

Références bibliographiques

- AMSELLEM-MAINGUY Y., « Santé, accès aux soins, autoévaluation de l'état de santé », in GIRET J-F., VAN DE VELDE C., VERLEY E. (dir), *Les vies étudiantes. Tendances et inégalités*, La documentation française, coll. Études et recherche. 2016
- BECK F., RICHARD J.-B., dir. « Les Comportements de santé des jeunes. Analyses du Baromètre santé 2010 ». Saint-Denis : Inpes, coll. Baromètres santé, 2013 : 344 p.
- BECK F., LEGLEYE S., SPILAK S., « Polyconsommation : une pratique peu répandue en population générale », in Beck F., Gautier A., Guilbert P. (dir.) *Baromètre Santé 2005 : Attitudes et comportements de santé*. 2007 : 608 p.
- Belgith F., J-F. Giret, Ronzeau M. et Tenret É., « Panorama 2016 des conditions de vie des étudiants », *OVE Infos* n°34, février 2017.
- COLLET X, CORDAZZO P., VERLEY É., « Vulnérabilité économique, entre objectivation et ressenties... », in Cordazzo P., Guégnard C., Landrier S. (dir), *Etudes, galères et réussites : Conditions de vie à l'université*, La documentation française, coll. INJEP. 2016
- DESPRES C., DOURGNON P., FANTIN R., JUSOT F., « Le renoncement aux soins pour raisons financières : une approche économétrique », *Questions d'économie de la Santé*, n°170, novembre 2011
- LE NEZET O., GAUDUCHON T., SPILAK S., « Les drogues à 17 ans : analyse régionale de l'enquête ESCAPAD 2014 ». *Tendance* n°102, 2015

CHAPITRE VI. DES SITUATIONS DE VULNERABILITES

1 Analyse et mesure des vulnérabilités étudiantes : les étudiants rennais en 2017

Selon l'INSEE³³, un individu (ou un ménage) est considéré comme pauvre lorsqu'il vit dans un ménage dont le niveau de vie est inférieur au seuil de pauvreté. L'INSEE, comme Eurostat et les autres pays européens, mesure la pauvreté monétaire de manière relative (50% ou 60% du revenu médian) alors que d'autres pays (comme les Etats-Unis ou le Canada) ont une approche absolue.

Cependant, « *Quiconque a étudié la précarité étudiante est confronté au caractère inopérant de ce type d'indicateur. En effet, la population étudiante est non seulement caractérisée par une forte hétérogénéité en termes économiques et d'autonomie, mais aussi par des dépenses très difficiles à mesurer.* » (Cordazzo, 2016, p.183). Concrètement, mesurer la pauvreté et la précarité au sein de la population étudiante s'avère être un exercice périlleux.

Pour tenter d'appréhender au mieux les difficultés des étudiants et tenir compte de la complexité de leur situation, un groupe de travail « Conditions de vie », co-animé par le RESeau national des Observatoires du SUPérieur (RESOSUP) et l'OVE national³⁴, a proposé une méthodologie permettant de construire un indicateur de la « vulnérabilité étudiante » prenant en compte les spécificités de cette population.

Cette grille de lecture fait écho aux nombreux travaux de recherche qui, depuis le début des années 2000, ont mobilisé le concept de vulnérabilité pour rendre compte des situations d'incertitude, de fragilités socio-économiques, voire de dépendance. Ainsi, à l'instar d'autres groupes sociaux, les jeunes ont été décrits comme une population vulnérable (Becquet, 2012) eu égard, entre autres, à leur situation « d'entre-deux ». La vulnérabilité est généralement appréhendée comme un état autant qu'un processus. Pour Soulet (2005) elle est devenue une catégorie d'action publique.

Brodiez-Dolino (2016) fait la synthèse de la lecture du chercheur et souligne : « *la vulnérabilité recèle ainsi, selon Soulet, plusieurs caractéristiques. Elle est universelle d'abord, puisque nous sommes tous vulnérables ; elle est aussi potentielle (par-là possible, mais non certaine, concrétisation d'un risque), relationnelle et contextuelle (nous ne sommes vulnérables que dans un contexte donné, et en fonction des protections dont nous bénéficions), individuelle (elle ne frappe pas tous les acteurs de la même façon : face à une même exposition, certains seront plus touchés que d'autres) et enfin réversible (il est possible d'agir sur les facteurs et le contexte). La vulnérabilité est donc commune à tous les individus, mais non égale.* » (p.5).

³³ Définition de la pauvreté monétaire proposée par l'Insee

³⁴ Construction d'un indicateur de la précarité étudiante. RESOSUP Cahier n°5. Septembre 2016

Cette approche de Soulet (2005), qui met notamment en évidence les dimensions universelle, relationnelle et contextuelle de la vulnérabilité, est particulièrement opérante pour appréhender les vies étudiantes et fait écho à l'indicateur synthétique des vulnérabilités étudiantes.

Pour Brodriez-Dolino (2016), « *La vulnérabilité pourrait dès lors être considérée comme une notion-pivot au sein d'un parcours individuel réversible fait d'instabilité du présent et d'incertitude de l'avenir, conduisant soit à l'autonomie au fil de l'empowerment³⁵, soit à l'assistance au fil de la dépendance.* » (p.7). La vulnérabilité, dans le cas de la population étudiante et telle qu'elle est appréhendée à travers les indicateurs, a notamment pour conséquence de nuire aux conditions d'études et *in fine* à la réussite au diplôme dont on sait l'importance sur le marché du travail.

La première partie de ce chapitre est consacrée à la présentation de cet indicateur et à son application à la population étudiée. Il s'agit notamment d'analyser les caractéristiques des étudiants rennais en situation de forte vulnérabilité. La seconde partie questionne les liens entre vulnérabilités étudiantes et réussite universitaire.

1.1 Présentation de l'indice de vulnérabilité étudiante

L'indicateur proposé a été construit au regard des résultats des travaux de l'Observatoire de la vie étudiante des formations et de l'insertion professionnelle (OVEFIP) de l'université de Rouen (Bachelet, 2016). Il considère trois dimensions : une première liée à la dimension économique décrite par des variables relatives aux difficultés financières et à la nécessité de travailler ; une deuxième liée aux conditions de vie décrites par des variables relatives aux conditions de vie des étudiants (accès à l'alimentation, aux soins, au logement et perception de l'état de santé physique et psychologique) ; une troisième liée à l'isolement saisie par des variables relatives à l'aide des proches et au sentiment d'isolement.

Chaque variable est affectée d'un coefficient (1 ou 2), afin de peser plus ou moins sur le score final. Les variables relatives aux difficultés financières, davantage révélatrices de vulnérabilité, ont été affectées d'un coefficient plus important. Le fait de « se sentir souvent seul » augmentera par exemple le score de vulnérabilité de 1 point, tandis que « rencontrer des difficultés financières telles qu'il est impossible de faire face à ses besoins (alimentation, loyer, EDF,...) » l'augmentera de 2 points. À l'inverse, le fait de ne pas être concerné par un critère n'attribue aucun point à ce critère. Le score de vulnérabilité d'un étudiant correspond à la somme des coefficients obtenus à chaque item. Un étudiant concerné par les deux critères précédemment cités et par aucun autre aura donc un score de 3 (2 + 0 + 0 + 0 + 0 + 0 + 0 + 1 + 0).

³⁵ Empowerment : est l'octroi de davantage de pouvoir aux individus ou aux groupes pour agir sur les conditions sociales, économiques, politiques ou écologiques auxquelles ils sont confrontés. L'empowerment est une prise de pouvoir pour les individus par les individus eux-mêmes sans attendre une quelconque autorisation officielle du gouvernement.

Le tableau 1 présente la composition du score : les différentes variables utilisées pour la construction du score, leur poids et la part d'étudiants concernés par chacun des critères retenus.

Tableau 1
Coefficients et prévalence des composantes du score de vulnérabilité

Critères	Variable	Coef.	Prévalence
Rencontrer des difficultés financières telles qu'il est impossible de faire face à ses besoins (alimentation, loyer, EDF...)	Difficultés financières	2	18,4%
Ne pas avoir de proches sur qui compter en cas de besoin (aide financière ou matérielle)	Aide des proches	1	5,2%
Devoir travailler pour vivre	Travail indispensable	1	21,3%
Devoir renoncer à des soins pour raisons financières	Renoncement aux soins	2	8,6%
Ne pas manger à sa faim de manière répétée pour raisons financières	Alimentation	2	7,8%
Se sentir physiquement en mauvaise santé	Santé physique	1	10,9%
Se sentir psychologiquement en mauvaise santé	Santé psychologique	1	19,9%
Se sentir souvent seul	Isolement	1	12,3%
Rencontrer de grandes difficultés concernant son logement	Difficulté logement	1	10,3%

Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

Lecture : Dans cette étude, c'est le critère « devoir travailler pour vivre » qui concerne le plus grand nombre d'étudiants (21,3%), alors qu'à l'opposé, ne pas avoir de proches sur qui compter en cas de besoin (aide financière ou matérielle) concerne 5,2% des étudiants.

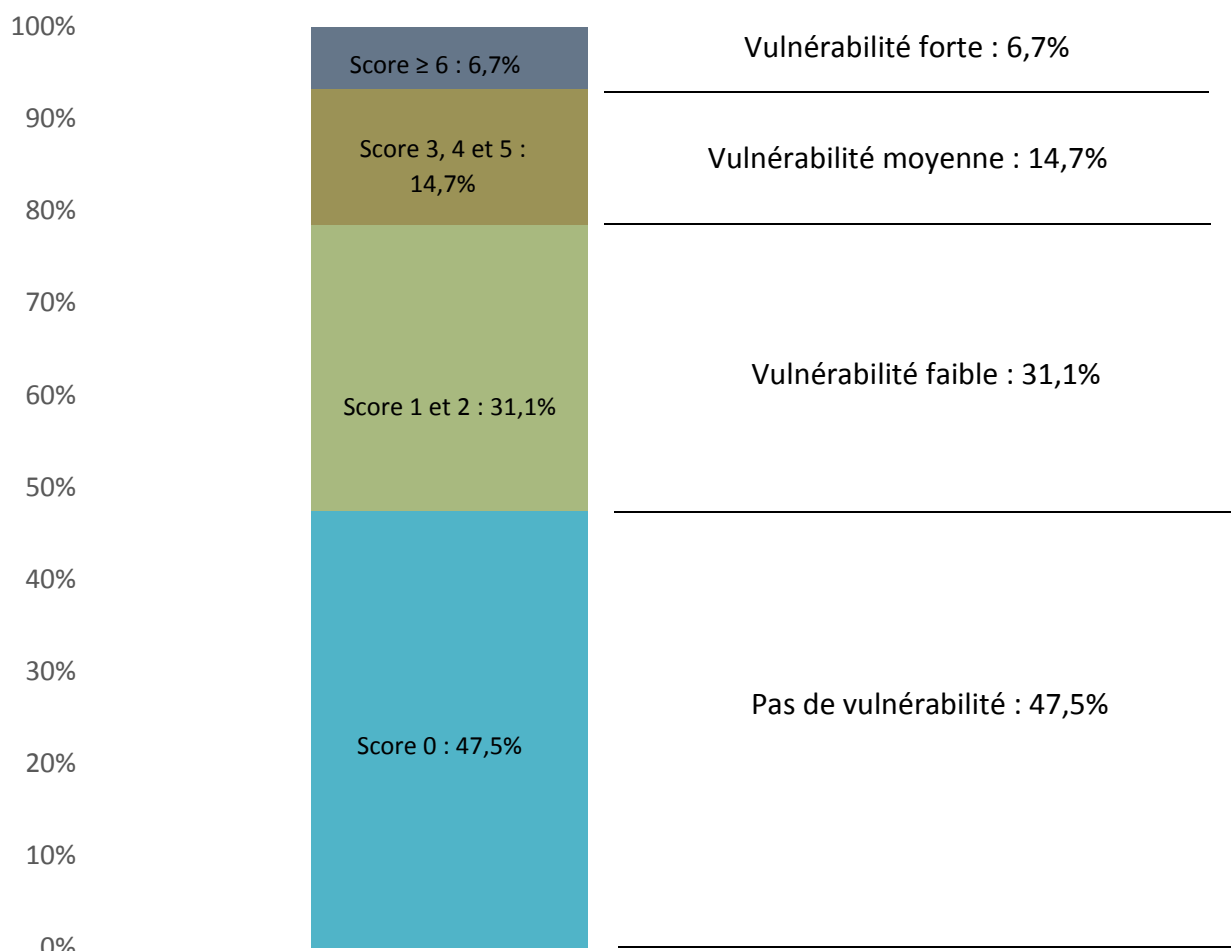
1.2 Résultat du score de vulnérabilité

Pour tenter de résumer au mieux les résultats de ce score de vulnérabilité, cinq paliers ont été construits allant de « Pas de vulnérabilité » à « Vulnérabilité forte ». La répartition des étudiants entre ces cinq paliers est donnée dans le graphique 1.

Près de la moitié des étudiants interrogés ont un score de 0 se situant ainsi dans un palier « pas de vulnérabilité » ; 31.1% ont un score de 1 à 2 et se placent dans un palier « vulnérabilité faible ». Même s'ils peuvent parfois connaître quelques difficultés, on peut considérer que les étudiants de ces 2 paliers ne sont pas ou peu en situation de vulnérabilité. Ils représentent près de huit étudiants rennais sur dix (78,6%).

Le troisième palier est constitué d'étudiants dont le score est compris entre 3 et 5. Il correspond à une vulnérabilité que l'on peut qualifier de « moyenne ». Parmi les étudiants enquêtés, 14,7% sont concernés. Le dernier palier correspond aux étudiants en situation de « vulnérabilité forte ». Il rassemble les étudiants dont le score est supérieur ou égal à 6, soit 6,7% de la population des 7 974 répondants. En réalisant une projection sur l'ensemble de la population étudiante rennaise (environ 35 000), cela représente environ 2 350 étudiants.

Graphique 1
Résultats et paliers du score de vulnérabilité



Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

Lecture : 47,5% des étudiants rennais ont un score de vulnérabilité égal à 0

1.3 Les déterminants de la vulnérabilité étudiante

Si près de huit étudiants sur dix ne se trouvent pas en situation de vulnérabilité (ou sont en situation de vulnérabilité faible), ils sont en revanche 14,7% à se situer à un palier de vulnérabilité moyenne et 6,7% à un palier de vulnérabilité forte. Ce niveau de vulnérabilité varie sensiblement en fonction de caractéristiques comme le sexe, l'âge, l'origine sociale, la nationalité, le mode d'habitation ou l'attribution d'une bourse. Ainsi, ce sont les étudiants de sexe féminin, les plus âgés, issus des classes populaires, de nationalité étrangère, décohabitants ou bénéficiant d'une bourse qui se situent le plus souvent dans une situation de vulnérabilité (tableau 2).

Des femmes...

Les étudiantes se situent plus souvent que les étudiants en situation de vulnérabilité (respectivement 15,6% contre 13,5% sont dans une situation de vulnérabilité moyenne et 7,7% contre 5,4% sont dans une situation de vulnérabilité forte). Parmi les variables ayant servi à la construction de l'indicateur de vulnérabilité, c'est le renoncement aux soins pour raisons financières qui marque le plus cette distinction homme/femme (11,1% des étudiantes déclarent avoir renoncé à des soins pour raisons financières contre 5,1% des étudiants). Ce résultat peut s'expliquer par le fait que, dans la population générale, les femmes déclarent plus souvent renoncer à des soins pour raisons financières que les hommes (cf. Chapitre V, p.140).

Le fait d'avoir une autonomie résidentielle plus précoce contribue aussi à la plus grande vulnérabilité des jeunes femmes comparativement aux jeunes hommes. Verley et al. (2016) rappellent en effet que : « *les femmes partent du foyer parental en moyenne un an et demi avant les hommes (à 23 ans contre 24,5 ans, Eurostat 2015) et sont ainsi confrontées plus tôt aux difficultés économiques liées à l'indépendance financière.* » (p.140).

Cette hypothèse semble se vérifier, puisque la variable « devoir travailler pour vivre » est la deuxième où l'on observe l'écart le plus important entre les hommes et les femmes (22,9% des étudiantes déclarent devoir travailler pour vivre contre 19,2% des étudiants).

... et les étudiants les plus âgés...

En outre, l'avancée en âge se traduit par une augmentation des vulnérabilités : les étudiants de 23 ans et plus sont presque deux fois plus nombreux à se situer dans le palier de vulnérabilité moyenne et presque trois fois plus nombreux à se situer dans le palier de vulnérabilité forte que les étudiants de moins de 21 ans. Cette situation s'accompagne d'une plus grande autonomie financière, volontaire ou contrainte, de ces étudiants.

Parmi les variables ayant servi à la construction de l'indicateur de vulnérabilité, ce sont principalement celles liées aux difficultés économiques qui pèsent le plus sur ce résultat. Les étudiants de 23 ans et plus sont plus de deux fois plus nombreux à déclarer rencontrer des difficultés financières (26,1% contre 12,3%) et à devoir renoncer à des soins pour raisons financières (12,6% contre 5,4%) que les étudiants de moins de 21 ans. Ils sont également trois fois plus nombreux à déclarer devoir travailler pour vivre (32,3% contre 11%).

... souvent plus autonomes

Outre l'indépendance financière, la transition vers l'âge adulte passe aussi par l'accès à une indépendance résidentielle qui semble être une source de vulnérabilité importante : 11,6% des étudiants décohabitants se situent au palier de vulnérabilité forte contre 3,7% des semi-décohabitants et 2,2% des cohabitants. Ce résultat fait d'ailleurs écho aux travaux de Verley et Zilloniz (2011) qui montrent la pertinence de distinguer les décohabitants des semi-décohabitants (étudiants ne vivant plus chez leurs parents mais y retournant au moins deux

week-ends par mois). En effet, à l’instar des étudiants vivant encore chez leurs parents, les étudiants semi-décohabitants bénéficient plus souvent du rôle protecteur joué par la famille. Ainsi, si seulement 2,1% des semi-décohabitants et 3,2% des cohabitants déclarent ne pas avoir de proches sur qui compter en cas de besoin, ils sont en revanche 8,6% parmi les décohabitants.

Les étudiants étrangers plus souvent en difficultés et seuls

La nationalité est également un critère qui différencie fortement les étudiants en termes de vulnérabilités : les étudiants étrangers sont deux fois plus nombreux que les étudiants français à se situer dans le palier de vulnérabilité moyenne (28,2% contre 13,9%) et plus de deux fois plus nombreux à se situer dans le palier de vulnérabilité forte (14,7% contre 6,2%). Les vulnérabilités vécues par les étudiants étrangers semblent plus souvent multidimensionnelles cumulant des difficultés économiques (ils sont trois fois plus nombreux à déclarer rencontrer des difficultés financières), des difficultés liées à leurs conditions de vie (ils sont trois fois plus nombreux à déclarer avoir rencontré de grandes difficultés concernant le logement) et des difficultés liées à l’éloignement de la cellule familiale (ils sont six fois plus nombreux à déclarer ne pas avoir de proches sur qui compter en cas de besoin).

Les étudiants issus des classes populaires plus exposés au risque de vulnérabilité

Les résultats mettent en évidence le rôle protecteur joué par la famille face aux vulnérabilités et par extension l’influence de l’origine sociale. Ainsi, de manière assez attendue, les étudiants issus des classes populaires semblent nettement plus exposés au risque de vulnérabilité que les étudiants issus des classes supérieures (respectivement 17,6% contre 11,8% sont dans une situation de vulnérabilité moyenne et 10,3% contre 3,7% sont dans une situation de forte vulnérabilité).

Des bourses qui ne suffisent pas à corriger des situations difficiles

La dernière caractéristique sociodémographique mise en relation avec le niveau de vulnérabilité est l’attribution d’une bourse. Bien que son rôle soit de corriger les situations de précarité financière vécue par les étudiants, il semble que les bourses de l’enseignement supérieur ne suffisent pas à pallier l’absence ou le manque de soutien parental. En effet, les étudiants boursiers sont plus nombreux que les autres dans une situation de vulnérabilité moyenne (16,6% contre 13,1%) ainsi que dans une situation de vulnérabilité forte (8,5% contre 5%).

Tableau 2**Prévalence de la vulnérabilité en fonction des caractéristiques sociodémographiques**

Variables	Modalités	Pas ou peu de vulnérabilité	Vulnérabilité moyenne	Vulnérabilité forte	Test Khi ²
Sexe	Femmes	76,7%	15,6%	7,7%	***
	Hommes	81,1%	13,5%	5,4%	
Age	Moins de 21 ans	84,8%	11,5%	3,7%	***
	21-22 ans	80,2%	13,3%	6,5%	
	23 ans et plus	70,5%	19,5%	10,0%	
Origine sociale	Classe populaire	72,2%	17,6%	10,3%	***
	Classe moyenne	79,8%	14,4%	5,8%	
	Classe supérieure	84,5%	11,8%	3,7%	
Nationalité	Français	79,9%	13,9%	6,2%	***
	Etranger	57,1%	28,2%	14,7%	
Mode d'habitation	Cohabitants	90,3%	7,5%	2,2%	***
	Semi-décohabitants	84,3%	12,0%	3,7%	
	Décohabitants	67,5%	20,9%	11,6%	
Bourse	Oui	74,9%	16,6%	8,5%	***
	Non	81,9%	13,1%	5,0%	
Ensemble		78,6%	14,7%	6,7%	-

Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

Lecture : 76,7% des étudiantes rennaises répondantes ne sont pas en situation de vulnérabilité

Test de significativité : un test de significativité (Pr > Khi²) a été effectué pour chacun des croisements entre variable à expliquer (score de vulnérabilité) et variables explicatives. Dans chacun des cas, le test a une très forte significativité (p < 0,001), validant les différences observées.

Des domaines de formation plus ou moins concernés

Les étudiants de l'université Rennes 2 se trouvent plus souvent que les étudiants de l'université Rennes 1 en situation de vulnérabilité (respectivement 17,7% contre 12,2% sont dans une situation de vulnérabilité moyenne et 9,1% contre 4,6% sont dans une situation de forte vulnérabilité). Les domaines de formation les plus concernés sont Arts, lettres, langues et communication et Sciences humaines et sociales (tableau 3). À l'inverse, les étudiants de STAPS et de Santé semblent moins soumis au risque de vulnérabilité.

Ce constat fait écho aux résultats obtenus à l'université de Rouen. En effet, une analyse toutes choses égales par ailleurs a permis de montrer qu'un étudiant inscrit en SHS a plus de risque d'être en situation de vulnérabilité que les autres, alors qu'à l'inverse, un étudiant inscrit en STAPS semble moins soumis à ce risque (Bachelet, 2016).

Tableau 3**Prévalence de la vulnérabilité en fonction des domaines de formation**

Modalités	Pas ou peu de vulnérabilité	Vulnérabilité moyenne	Vulnérabilité forte
Arts, lettres, langues et communication	69,8%	20,1%	10,1%
Sciences humaines et sociales	72,3%	17,6%	10,1%
Droit, économie, gestion	82,3%	12,5%	5,3%
Sciences et technologies	82,7%	12,4%	4,9%
STAPS	85,5%	10,9%	3,6%
Santé	89,4%	9,5%	1,1%
Ensemble	78,6%	14,7%	6,7%

Champ : Ensemble des répondants (n=7 974)

Lecture : 69,8% des étudiants du domaine Arts, lettres, langues et communication ne sont pas en situation de vulnérabilité

2 Les vulnérabilités étudiantes, un déterminant de la réussite universitaire ?

Des travaux de recherches ont déjà interrogé les effets des conditions de vie des étudiants sur la réussite universitaire. Par exemple, Canals (2016) montre qu'avoir une activité rémunérée de plus de 15h hebdomadaire a un effet négatif sur la réussite universitaire ; de son côté, Froment (2016) montre un effet des emplois du temps sur la réussite des étudiants en licence, à travers l'organisation hebdomadaire des rythmes de la formation. Mais qu'en est-il des effets des vulnérabilités étudiantes sur la réussite aux examens ?

Globalement, la réussite universitaire diminue à mesure que le seuil de vulnérabilité augmente. Ainsi, 83,6% des étudiants se situant dans le seuil « pas de vulnérabilité » ont été admis aux examens de fin d'année contre 75,6% de ceux se situant dans le seuil de « vulnérabilité faible », 70,9% de ceux se situant dans le seuil « vulnérabilité moyenne » et 61,1% de ceux se situant dans le seuil de « vulnérabilité forte ».

Cependant, ce résultat mérite d'être affiné. En effet, les taux de réussite varient énormément d'une filière à l'autre et d'une année d'études à l'autre (par exemple le taux de réussite en PACES est bien moins élevé que pour les autres formations). Il importe donc d'analyser les liens entre vulnérabilités et réussites universitaires en fonction des domaines de formations et par niveaux d'études. Or, les tableaux 1 et 2, qui croisent ces dimensions (vulnérabilité et niveaux d'études puis vulnérabilité et domaines de formation), valident le résultat global : quel que soit le niveau d'études et quel que soit le domaine de formation, la réussite universitaire diminue à mesure que le seuil de vulnérabilité augmente.

Tableau 1**Prévalence de la vulnérabilité en fonction des niveaux d'études**

Modalités	Palier de vulnérabilité	Admis	Ajourné	Test khi ²
Bac + 1	Pas de vulnérabilité	71,4%	28,6%	***
	Vulnérabilité faible	55,0%	45,0%	
	Vulnérabilité moyenne	50,0%	50,0%	
	Vulnérabilité forte	38,7%	61,3%	
Bac + 2	Pas de vulnérabilité	87,8%	12,2%	***
	Vulnérabilité faible	77,7%	22,3%	
	Vulnérabilité moyenne	74,4%	25,6%	
	Vulnérabilité forte	63,5%	36,5%	
Bac + 3	Pas de vulnérabilité	91,5%	8,5%	***
	Vulnérabilité faible	86,8%	13,2%	
	Vulnérabilité moyenne	80,5%	19,5%	
	Vulnérabilité forte	73,6%	26,4%	
Bac + 4	Pas de vulnérabilité	88,0%	12,0%	***
	Vulnérabilité faible	84,4%	15,6%	
	Vulnérabilité moyenne	78,2%	21,8%	
	Vulnérabilité forte	69,1%	30,9%	
Bac + 5	Pas de vulnérabilité	93,3%	6,7%	***
	Vulnérabilité faible	88,5%	11,5%	
	Vulnérabilité moyenne	84,9%	15,1%	
	Vulnérabilité forte	69,9%	30,1%	
Ensemble	Pas de vulnérabilité	83,8%	16,2%	***
	Vulnérabilité faible	75,6%	24,4%	
	Vulnérabilité moyenne	70,9%	29,1%	
	Vulnérabilité forte	61,1%	38,9%	

Niveau de significativité : * p < 0,05, ** p < 0,01, *** p < 0,001

Champ : Ensemble des répondants (n = 7974)

Lecture : 71,4% des étudiants de niveau bac+1 se situant dans le seuil « pas de vulnérabilité » ont validé leur année universitaire

Tableau 2

Prévalence de la vulnérabilité en fonction des domaines de formation

Modalités	Palier de vulnérabilité	Admis	Ajourné	Test khi ²
Arts, lettres, langues et communication	Pas de vulnérabilité	84,2%	15,8%	***
	Vulnérabilité faible	76,3%	23,7%	
	Vulnérabilité moyenne	75,1%	24,9%	
	Vulnérabilité forte	56,4%	43,6%	
Sciences humaines et sociales	Pas de vulnérabilité	85,1%	14,9%	***
	Vulnérabilité faible	73,3%	26,7%	
	Vulnérabilité moyenne	70,1%	29,9%	
	Vulnérabilité forte	64,8%	35,2%	
Droit, économie, gestion	Pas de vulnérabilité	88,0%	12,0%	***
	Vulnérabilité faible	82,0%	18,0%	
	Vulnérabilité moyenne	70,0%	30,0%	
	Vulnérabilité forte	63,4%	36,6%	
Sciences et technologies	Pas de vulnérabilité	88,8%	11,2%	***
	Vulnérabilité faible	80,2%	19,8%	
	Vulnérabilité moyenne	75,8%	24,2%	
	Vulnérabilité forte	66,7%	33,3%	
STAPS	Pas de vulnérabilité	73,9%	26,1%	*
	Vulnérabilité faible	66,9%	33,1%	
	Vulnérabilité moyenne	58,2%	41,8%	
	Vulnérabilité forte	46,6%	53,4%	
Santé	Pas de vulnérabilité	69,1%	30,9%	*
	Vulnérabilité faible	61,7%	38,3%	
	Vulnérabilité moyenne	52,4%	47,6%	
	Vulnérabilité forte	45,8%	54,2%	
Ensemble	Pas de vulnérabilité	83,8%	16,2%	***
	Vulnérabilité faible	75,6%	24,4%	
	Vulnérabilité moyenne	70,9%	29,1%	
	Vulnérabilité forte	61,1%	38,9%	

Niveau de significativité : * p < 0,05, ** p < 0,01, *** p < 0,001

Champ : Ensemble des répondants (n = 7974)

Lecture : 84,2% des étudiants du domaine ALLC se situant dans le seuil « pas de vulnérabilité » ont validé leur année universitaire

Sachant que la réussite universitaire peut dépendre, outre de la vulnérabilité, des caractéristiques sociodémographiques (sexe et origine sociale), il importe de mesurer l'impact spécifique des vulnérabilités étudiantes sur la réussite à partir d'une analyse « toutes choses égales par ailleurs » qui tient compte également des multiples autres facteurs. Là encore, la régression logistique (tableau 3) confirme les premiers résultats.

Par rapport aux étudiants se situant dans le seuil « vulnérabilité moyenne » (situation de référence), les étudiants se situant respectivement dans les seuils de « vulnérabilité faible » et « pas de vulnérabilité » ont respectivement 1,300 et 2,457 fois plus de chances d’être admis aux examens de fin d’année. À l’inverse, les étudiants en situation de « vulnérabilité forte » ont moins de chance de réussite (tableau 3).

Tableau 3
Régression logistique sur la probabilité d’être admis aux examens de fin d’année (2016/2017)

Variable	Modalié	Odds ratio ³⁶	Signif.
Constante			***
Seuil de vulnérabilité (réf. vulnérabilité moyenne)	Pas de vulnérabilité	2,457	***
	Vulnérabilité faible	1,300	***
	Vulnérabilité forte	0,604	***
Domaine de formation (réf. Arts, lettres, langues et communication)	Droit, économie, gestion	1,157	
	Santé	0,410	***
	STAPS	0,581	***
	Sciences et technologies	1,325	***
	Sciences humaines et sociales	0,878	
Niveau diplôme (réf. Bac+2)	Bac+1	0,341	***
	Bac+3	1,634	***
	Bac+4	1,301	**
	Bac+5	2,248	***
Nationalité (réf. français)	Etranger	0,626	***
Sexe (réf. femme)	Homme	0,740	***
Mode d'habitation (réf. Semi-décohabitants)	Cohabitants	0,708	***
	Décohabitants	0,811	***
Origine sociale (réf. classe moyenne)	Classe populaire	0,924	
	Classe supérieure	1,277	***

Niveau de significativité : * $p < 0,05$, ** $p < 0,01$, *** $p < 0,001$

Champ : Ensemble des répondants ($n = 7974$)

Lecture : Les étudiants situés dans le seuil « pas de vulnérabilité » ont 2,457 fois plus de chances d’être admis aux examens de fin d’année que ceux situés dans le « seuil de vulnérabilité moyenne ».

³⁶ Odds ratio : est une quantité qui peut permettre de mesurer l'impact d'une variable explicative sur la variable catégorielle à expliquer. Par exemple si on s'intéresse à l'influence de la variable "avoir une bourse" sur la variable "réussite à l'examen", un odds ratio très supérieur à 1 implique que l'étudiant qui a une bourse a significativement plus de chance de réussir son examen que celui qui n'en a pas.

Ce qu'il faut retenir : des contextes de vulnérabilités qui nuisent à la réussite

A l'issue de cette analyse descriptive des vulnérabilités étudiantes, plusieurs constats sont à mettre en exergue. Tout d'abord, il est important de noter que les vulnérabilités prennent ancrage dans la transition vers l'âge adulte des étudiants et diffèrent selon le degré de dépendance à l'égard de la famille. Ainsi, les étudiants les plus âgés et décohabitants sont nettement plus souvent exposés au risque de vulnérabilité que les autres. L'indépendance économique et résidentielle étant fortement liées à la capacité financière des parents, les étudiants issus des classes populaires sont également plus souvent que les autres en situation de vulnérabilité.

En outre, les étudiantes sont plus exposées que les étudiants au risque de vulnérabilité. Un départ plus précoce du foyer parental et des renoncements plus fréquents aux soins médicaux expliquent pour partie ce résultat. Quant aux étudiants étrangers, ils se situent dans des situations de vulnérabilités exacerbées en raison de l'effet cumulatif des difficultés économiques, des difficultés liées à leurs conditions de vie (logement) et de celles liées à l'éloignement de leurs familles.

Enfin, la mise en relation des vulnérabilités avec les domaines de formation montre que les étudiants d'Arts, lettres, langues et communication et de Sciences humaines et sociales sont plus souvent exposés à ce risque que les autres. Dans le cadre de cette étude, l'analyse de la réussite universitaire au prisme des vulnérabilités étudiantes s'avère riche d'enseignements puisqu'elle démontre, « toutes choses égales par ailleurs », que la réussite universitaire diminue à mesure que le seuil de vulnérabilité augmente. Or, la vulnérabilité est contextuelle et réversible... Ce qui laisse du champ aux actions publiques de lutte contre les différentes dimensions de la vulnérabilité.

Références bibliographiques

- BACHELET A., « Conditions de vie des étudiants 2014 : Fiche °3 Précarité ». Janvier 2016
- BECQUET V., « Les « jeunes vulnérables » : essai de définition », *Agora débats/jeunesse*, 2012/3 (n°62), p.51-64
- BRODIEZ-DOLINO A., « Le concept de vulnérabilité », *La vie des idées.fr*, 2016.
- CANALS V. (2016), « Travail salarié : gain ou préjudice pour la réussite universitaire ? », in LANDRIER S., CORDAZZO P., GUEGNARD C., (dir), *Etudes, galères et réussites : Conditions de vie à l'université*, La documentation française, coll. INJEP
- CORDAZZO P., « Les étudiant-e-s vulnérables : entre renoncements et travail contraint », in GIRET J-F., VAN DE VELDE C., VERLEY E. (dir), *Les vies étudiantes. Tendances et inégalités*, La documentation française, coll. Études et recherche. 2016
- FROMENT B. (2016), « Rythmes étudiants en licence, un déterminant de la réussite universitaire ? », in ., LANDRIER S., CORDAZZO P., GUEGNARD C (dir), *Etudes, galères et réussites : Conditions de vie à l'université*, La documentation française, coll. INJEP
- SOULET M-H., « La vulnérabilité comme catégorie de l'action publique », in *Pensée plurielle*, 2005/2 (n°10), p.49-59
- VERLEY E., ZILLONIZ S. (2011), « Les conditions de vie des étudiants : fragilités économiques, fragilités studieuses », in GALLAND O., VERLEY E. et VOURC'H R. (dir), *Les mondes étudiante. Enquête conditions de vie 2010*, Paris, La documentation française, coll. Études et recherche.
- VERLEY É, COLLET. X, CORDAZZO P. (2016), « Vulnérabilité économique, entre objectivation et ressenties... », in LANDRIER S., CORDAZZO P., GUEGNARD C., (dir), *Etudes, galères et réussites : Conditions de vie à l'université*, La documentation française, coll. INJEP

SYNTHESE CONCLUSIVE : DES ETUDIANTS QUI SE DECLARENT SATISFAITS DE LEUR VIE ETUDIANTE MAIS SOULIGNENT LEURS FRAGILITES

Cette seconde étude apporte de nombreux éclairages sur les conditions de vie et d'études des étudiants des deux universités rennaises. Le fort taux de participation et les retours écrits des étudiants montrent l'intérêt qu'ils ont porté à cette enquête. Sur les 35 000 étudiants qui ont reçu un questionnaire en ligne près de 8 000 y ont répondu. L'enquête permet donc de dresser le portrait des étudiants rennais et de leurs conditions de vie et d'études. L'enquête par questionnaire a en outre été complétée par des entretiens, auprès de 25 étudiants, d'assistantes sociales et psychologue du CROUS et du SIMPPS, d'un responsable de l'épicerie solidaire Solid'alim de l'INSA et des représentants de l'association Apsytude³⁷.

Le présent rapport est organisé en six chapitres qui décrivent et analysent différentes dimensions de la vie étudiante : le profil des étudiants des universités rennaises (chapitre I) ; leurs conditions de vie et d'études (chapitre II) ; leur situation financière et leurs activités rémunérées (chapitre III) ; leurs modes d'alimentation (chapitre IV) ; leur rapport à la santé (chapitre V) et enfin les facteurs de vulnérabilités et leurs effets sur les parcours d'études (chapitre VI).

Les enseignements tirés de ces six chapitres rappellent la diversité des profils d'étudiants, les inégalités sociales et économiques qui les distinguent mais aussi les pistes d'action pour les acteurs (universités au sens large et collectivités territoriales).

Des étudiants satisfaits d'étudier à Rennes...

Comme au niveau national, les étudiantes sont majoritaires à l'université puisqu'elles représentent près de 57% des inscrits. Au niveau des domaines de formation, femmes et hommes se répartissent différemment, certains sont majoritairement féminins (Santé ; Arts, lettres, langues et communication ; Sciences humaines et sociales et Droit, économie, gestion), quand d'autres accueillent majoritairement des hommes (STAPS et Sciences et techniques). Outre leur domaine de formation, les étudiants se distinguent également par leur origine sociale, laquelle influence fortement les conditions de vie.

Une majorité d'étudiants déclare avoir choisi d'étudier à Rennes parce qu'ils y ont trouvé une formation qui correspond à leurs attentes, l'offre de formation relativement complète est

³⁷ « Apsytude est une association à **but non lucratif** créée en 2010 par deux psychologues et amies, Laurentine Véron et Fanny Sauvade. Ayant été étudiantes ensemble, elles ont observé un **décalage** entre l'image du jeune adulte savourant les plus belles années de sa vie et la réalité du milieu post-bac. De ce constat est née l'idée d'une **organisation de psychologues** dont le défi est de **favoriser le bien-être des étudiants** afin qu'ils puissent s'épanouir au niveau personnel et dans leurs études. » Lien <http://www.apsytude.com/fr/>

d'ailleurs soulignée. En outre, la ville présente un attrait certain et ses qualités sont appréciées par les étudiants, même si paradoxalement ils sont peu nombreux à déclarer profiter des événements culturels ou sportifs qui s'y déroulent.

Ainsi, près de 92% des étudiants se déclarent satisfaits de leur vie d'étudiant, cette satisfaction est d'autant plus forte que les étudiants ont pu intégrer une filière sélective. Dans une moindre mesure ils sont également satisfaits de la vie dans leur campus, même si celui du centre n'est pas réellement considéré comme tel par les étudiants. Ils soulignent cependant des points d'amélioration qui concernent, l'absence de commerces de proximité sur le campus Beaulieu ; l'insuffisance des places de stationnement pour les étudiants venant de l'extérieur de Rennes ; l'insécurité de certaines pistes cyclables également pas assez nombreuses et le manque de parkings à vélo ; le coût des transports urbains, notamment pour des trajets courts.

... qui découvrent l'autonomie

Près de quatre étudiants sur cinq ne vivent plus chez leurs parents. L'autonomie résidentielle progresse avec l'âge des étudiants, les étudiants plus âgés vivent plus souvent seuls ou en couple, alors que les plus jeunes sont plus nombreux à vivre chez leurs parents, ou dans une résidence collective de type cité universitaire. Interrogés sur leurs conditions de logement, les étudiants se déclarent globalement satisfaits. Toutefois, un étudiant sur dix déclare avoir rencontré des difficultés de logement. Ces difficultés sont principalement d'ordre financier mais elles peuvent également être relatives aux caractéristiques des logements (problèmes d'isolation et d'insalubrité). Les plus anciens logements du CROUS sont notamment l'objet de critiques en raison de leurs caractéristiques rendant la vie collective difficile (superficie limitée, problèmes d'isolation et d'entretien des espaces communs).

En matière de budget, le loyer est le poste de dépense le plus important pour les étudiants ; il peut parfois être un frein à la poursuite d'études. En effet, des conditions de vie dégradées en raison d'un logement peu cher mais mal isolé, de difficultés de paiement, ou toute autre difficulté peuvent rapidement nuire au bon déroulement des études. À l'inverse, les étudiants soulignent qu'un logement où ils se sentent bien contribue au bon déroulement de leurs études. Ils peuvent alors y travailler mais aussi s'y reposer dans un environnement favorable. Ces constats révèlent les inégalités entre les étudiants, puisque certains peuvent loger chez leurs parents, tandis que d'autres sont contraints de trouver un logement à un loyer modique reflétant bien souvent des prestations de moindre qualité.

Les étudiants étrangers sont les plus exposés aux difficultés relatives au logement et souvent c'est la solidarité entre pairs qui vient compenser temporairement l'absence de soutien des familles. Le logement est généralement la première difficulté à laquelle ils sont confrontés, d'autres suivent bien souvent qui créent des situations de grande précarité voire de vulnérabilité évidente.

Globalement, le soutien financier apporté par les parents est d'autant plus important qu'il vient compléter les aides sociales dont les étudiants peuvent bénéficier (aides au logement et

bourses principalement). Ce soutien démontre les bonnes relations entretenues entre parents et étudiants en même temps qu'il les accentue.

Le mode de logement et la situation géographique du logement conditionnent les modalités de déplacement des étudiants. Si les résidents des cités universitaires sont logés au plus près de leur lieu d'études, les étudiants qui vivent en dehors de Rennes soulignent leurs difficultés à rejoindre les campus et à s'y stationner. Le temps de trajet moyen des étudiants pour se rendre de leur domicile à leur université est d'environ 20 minutes pour près de deux étudiants sur trois.

La marche à pied est le mode de déplacement le plus courant, suivie par le bus et le métro. Le vélo est utilisé par seulement un étudiant sur dix. Bien que peu onéreux, l'infrastructure nécessaire à un usage sécurisant est perçue comme trop limitée, de plus les vols de vélo n'incitent guère les étudiants à en posséder. Le coût des transports en commun fait l'objet de critiques récurrentes. Cela est à rapprocher du constat que peu d'étudiants sont informés des tarifs solidaires mis en place par la STAR pour les étudiants boursiers. Au fil de la progression dans le cursus d'études l'arbitrage financier entre le fait de payer un loyer à Rennes avec la possibilité de bénéficier d'aides au logement et de payer un abonnement de transport est discuté et réévalué. En master les charges plus importantes de cours et de travail personnel, associées au souhait d'une autonomie résidentielle incitent les étudiants qui résidaient encore chez leurs parents à s'installer à Rennes, au plus près de leur lieu d'études.

... et des loisirs empreints de sociabilité étudiante

Près de la moitié des étudiants déclarent sortir au moins une fois par semaine et les soirées entre amis sont souvent privilégiées aux soirées dans les bars ou discothèques en raison de leur coût moindre. Une minorité d'étudiants déclarent ne jamais sortir, mais ils sont tout de même 6,6% ; souvent peu intégrés à leur promotion, ils sont relativement isolés et/ou travaillent parallèlement à leurs études. La sociabilité des étudiants est marquée par leur rythme de vie et d'études. Certains fréquentent différents réseaux, amis de lycée, amis d'études universitaires, ou collègues quand ils ont une activité salariée ; d'autres côtoient principalement leurs amis d'études. Les sorties et activités de loisirs diffèrent assez sensiblement selon le genre, l'âge, l'origine sociale et le domaine d'études des étudiants. D'une manière générale, les ressources financières des étudiants conditionnent fortement leurs loisirs.

Le budget des étudiants

Les ressources des étudiants proviennent principalement de leurs parents, des bourses et de leurs activités salariées. Il y a de grandes disparités entre les étudiants selon qu'ils sont de milieux sociaux favorisés et vivent chez leurs parents à Rennes, ou de milieux populaires et décohabitants, boursiers ou non. Le soutien de la famille, matériel et financier bien sûr mais aussi plus largement le « soutien moral » est essentiel au bon déroulement des études. De fait, les étudiants les plus isolés, peu soutenus régulièrement par leurs familles sont les plus vulnérables. Plus globalement, le processus d'autonomisation et d'entrée dans l'âge adulte

qui se traduit principalement par l'autonomie résidentielle et l'indépendance financière est source de vulnérabilités. Celles-ci sont par définition contextuelles, relationnelles et donc réversibles, si tant est qu'il soit possible d'identifier et de pallier leurs causes. Les difficultés financières ont des effets directs sur les conditions de vie et le déroulement des études : logement de mauvaise qualité, alimentation irrégulière ou déséquilibrée, sommeil perturbé, voire assiduité réduite aux cours.

Face aux difficultés financières, le recours à l'activité salariée est fréquent parmi les étudiants (un étudiant sur deux a une activité salariée en parallèle des études ou pendant les vacances universitaires). Les modalités, le contenu et le volume horaire varient fortement. L'emploi peut être proche du domaine de formation ou très éloigné, nécessiter des horaires de travail de nuit ou décalés. Il peut aussi apporter une plus-value aux études ou leur nuire. Quelles qu'elles soient, les activités rémunérées des étudiants ont des effets sur le déroulement de leurs études ; elles empiètent sur le temps de cours ou le temps de travail personnel et peuvent avoir un impact négatif sur les études, voire être sources de stress et de tension nerveuse.

Quand ils sont en grandes difficultés financières les étudiants sacrifient parfois leur alimentation et leurs dépenses de santé. Les étudiants se déclarent globalement satisfaits de leur alimentation (55,7% de la population). Mais les hommes, les étudiants d'origine populaire et les étudiants décohabitants déclarent plus souvent que les autres avoir une mauvaise, voire très mauvaise alimentation. Les repas, et plus particulièrement les déjeuners, sont conditionnés par l'emploi du temps des étudiants, qui dénoncent les horaires irréguliers de leurs cours et les longues files d'attente pour accéder aux restaurants universitaires. Les étudiants qui ont des horaires de cours réguliers et de réels temps de pause méridienne ont davantage de temps pour déjeuner.

Les difficultés d'alimentation sont d'autant plus préoccupantes qu'elles semblent peu visibles et que les étudiants en parlent peu, voire pas, entre eux. L'épicerie solidaire de l'INSA, Solid'Alim qui accueille les étudiants de l'école et plus largement ceux du campus de Beaulieu, souligne qu'il est possible d'apporter une aide de proximité mais que ce sujet reste très tabou pour les étudiants. Les aides d'urgence du CROUS sont aussi sollicitées par les étudiants, dont les familles sont elles-mêmes parfois en grande difficultés, ou trop loin pour les aider.

Le non recours aux soins concerne davantage les étudiants décohabitants. Près de trois étudiants sur dix déclarent avoir renoncé à des soins. Parmi eux, le non recours est justifié par une absence de moyen (28%) ou de dépense non prioritaire (24,5%). Les étudiants se déclarent majoritairement en bonne santé physique et psychologique, mais ils sont nombreux à éprouver des symptômes révélant des fragilités psychologiques (stress, fatigue, mal-être, isolement). L'appréciation de leur état de santé varie sensiblement en fonction des caractéristiques démographiques mais sont surtout dépendantes des conditions de vie des étudiants. Les étudiants les plus autonomes, souvent les plus âgés, et les étudiants étrangers se déclarent plus souvent en fragilités comparativement aux autres.

Bien que présent sur les campus universitaire, le service interuniversitaire de médecine préventive (SIMPPS) semble méconnu des étudiants. Il permet pourtant aux étudiants de pouvoir bénéficier de consultations avec des professionnels de santé sans avance de frais.

Au final, cette étude met en évidence que les étudiants sont satisfaits de réaliser leurs études à Rennes. Cependant, certains contextes ou situations laissent entrevoir des vulnérabilités naissantes voire installées. Celles-ci sont principalement le fait de difficultés financières, de logement, d'isolement, liées à l'alimentation ou à la santé. Elles traduisent les inégalités entre étudiants. Il est à noter qu'une partie de ces vulnérabilités est réversible : des solutions peuvent être apportées ou imaginées pour améliorer les conditions de vie et d'études des étudiants concernés. Le modèle développé dans ce rapport montre que la réussite universitaire augmente quand la vulnérabilité diminue. L'enjeu est donc important pour réduire ces situations de vulnérabilité.

Glossaire

ALLC : Domaine de formation, Arts, lettres, langues, communication
API : Alcoolisation ponctuelle importante
APL : Aide personnalisée au logement
ARS : Agence régionale de santé
AUDIAR : Agence d'Urbanisme et de Développement Intercommunal de l'Agglomération Rennaise
BACCALAUREAT ES : Baccalauréat économique et social
BAFA : Brevet d'Aptitude aux Fonctions d'Animateur
BAPU : Bureau d'aide psychologique universitaire
BDE : Bureau des étudiants
BTS : Brevet de technicien supérieur
BU : Bibliothèque universitaire
CAF : Caisse d'allocations familiales
CMU.C : Couverture maladie universelle complémentaire
CPU : Conférence des présidents d'université
CROUS : Centre Régional des Œuvres Universitaires et Scolaires
DEG : Domaine de formation Droit, économie et gestion
DFASM3 : Diplôme de formation approfondie en sciences médicales 3^{ème} année
DFSAO2 : Diplôme de formation approfondie en sciences odontologiques 2^{ème} année
DFSAP2 : Diplôme de formation approfondie en sciences pharmaceutiques 2^{ème} année
DUT : Diplôme universitaire de technologie
e.g. : exempli gratia (par exemple)
ENSCR : Ecole nationale supérieure de chimie de Rennes
ESCAPAD : Enquête sur la Santé et les Consommations lors de l'Appel de Préparation À la Défense
ESIR : Ecole supérieure d'Ingénieurs de Rennes
Et al. : d'et alli (et les autres)
GEA : Gestion des entreprises et des administrations
IEP : Institut d'études politiques
INSA : Institut national des sciences appliquées
INSEE : Institut national de la statistique et des études économiques
IUT : Institut universitaire de technologie
L1 : 1^{ère} année de Licence
L2 : 2^{ème} année de Licence
L3 : 3^{ème} année de Licence
LP : Licence professionnelle
LSD : diéthylamide de l'acide lysergique est un psychotrope hallucinogène
M1 : 1^{ère} année de Master
M2 : 2^{ème} année de Master
Master MEEF : Master Métiers de l'Enseignement, de l'Education et de la Formation
OMESREVE : Observatoire Métropolitain de l'Enseignement Supérieur, de la Recherche et de la Vie Etudiante

OPEIP : Observatoire des parcours étudiants et de l'insertion professionnelle
Op.cit. : Opus citatum (œuvre citée)
OSIPE : Observatoire du suivi et de l'insertion professionnelle des étudiants
OVE : Observatoire de la vie étudiante
OVEFIP : Observatoire de la vie étudiante, des formations et de l'insertion professionnelle
PACES : Première année commune des études de médecine
PREPAS : Classes préparatoires aux grandes écoles
RESOSUP : Réseau des observatoires de l'enseignement supérieur
RU ou restau-U: Restaurant universitaire
SIMPPS : Service inter-universitaire de médecine préventive et de promotion de la santé
S&T : Domaine de formation Sciences et techniques
STS : Section de technicien supérieur
SHS : Domaine de formation : Sciences humaines et sociales
STAPS : Sciences et techniques des activités physiques et sportives
TP : Travaux pratiques
UFR : Unité de formation et de recherche

ANNEXES

Présentation des étudiants interrogés

Amandine 21 ans L3 STAPS nationalité française

Adam 25 ans L3 Sciences et Techniques nationalité étrangère

Camille 21 ans L3 Sciences et Techniques nationalité française

Émilie 22 ans L3 Sciences humaines et sociales nationalité française

Corentin 21 ans L3 Droit économie gestion nationalité française

Vanessa 22 ans L3 Droit économie gestion nationalité française

Julie 21 ans L3 Sciences humaines et sociales nationalité française

Nicolas 23 ans L3 Droit économie gestion nationalité française

Kevin 21 ans L3 Sciences et Techniques nationalité française

Guillaume 22 ans L3 Arts lettres langues communication nationalité française

Anthony 21 ans L3 Sciences humaines et sociales nationalité française

Virginie 22 ans L3 Droit économie gestion nationalité française

Valentine 21 ans L3 Médecine nationalité française

Achour 26 ans L3 Arts lettres langues communication nationalité étrangère

Charlène 20 ans L3 Sciences humaines et sociales nationalité française

Aurélie 21 ans L3 Arts lettres langues communication nationalité française

Quentin 25 ans L3 Sciences humaines et sociales nationalité française

Béatrice 22 ans L3 Arts lettres langues communication nationalité française

Claire 21 ans L3 Médecine nationalité française

Benjamin 24 ans L3 Médecine nationalité française

Awa 23 ans L3 Sciences et techniques nationalité étrangère

Pauline 21 ans L3 Droit économie gestion nationalité française

Élodie 24 ans L3 sciences et techniques nationalité française

Géraldine 21ans L3 Droit économie gestion nationalité française

Justin 20 ans L3 Sciences et techniques nationalité française

Partenaires de l'étude qui ont contribué à sa réalisation et son financement



Contacts

OSIPE / OPEIP :

Xavier Collet

xavier.collet@univ-rennes1.fr

Sylvie Dagorne

sylvie.dagorne@univ-rennes2.fr

Centre associé au CEREQ de Rennes :

Nathalie Beaupère

02 23 23 35 42

nathalie.beaupere@univ-rennes1.fr